N° 5 1946 Septembre

NOUVELLE
REVUE THÉOLOGIQUE

Problèmes de formation religieuse

Aspects et solutions en Wallonie

PREFACE

Après la guerre 1914-18, un effort considérable a été fait pour adapter les méthodes d'enseignement religieux et orienter celui-ci vers une formation à la vie chrétienne.

Aujourd'hui, parmi des bouleversements plus profonds, partout on se rend compte qu'un nouveau cap doit être doublé. A de telles heures il importe de faire le point.

Aussi voudrions-nous décrire quelques aspects actuels de la formation religieuse en Wallonie. Nous rappellerons à l'occasion l'évolution des méthodes durant les vingt-cinq dernières années. Nous soulèverons certains problèmes et nous mettrons en relief des réalisations ou essais riches de promesses. Peut-être de nouveaux efforts pourront-ils de la sorte être suscités.

Ce travail encore incomplet, en profondeur comme en étendue, devrait être poursuivi. Nous sollicitons critiques et suggestions et nous remercions les nombreux prêtres, religieux ou religieuses, dirigeants d'œuvres, catéchistes... qui toujours nous ont accueilli avec sympathie.

Un premier chapitre expose les conditions essentielles d'une formation religieuse féconde ; dans la suite du travail il y sera continuellement fait appel.

Les chapitres suivants sont une exploration de quelques chantiers de la formation religieuse : famille, catéchisme paroissial, enseigne-

ment primaire, enseignement secondaire, œuvres et mouvements de jeunesse. Un chapitre sur le rôle des catéchistes laïques suit les pages consacrées au catéchisme paroissial.

Après cet examen d'une situation concrète, une dernière étude intitulée « conflits d'une éducation chrétienne » aborde un aspect tout différent du problème de la formation religieuse. Il ne s'agit plus de décrire ce que prêtres, parents ou catéchistes réalisent ou essaient en Wallonie, mais on voudrait souligner certains écueils dont il importe de se garder, spécialement dans le monde contemporain, et marquer quel esprit doit animer notre enseignement. Ici, le point de départ est l'observation des influences qui s'exercent sur les hommes de notre temps et des mentalités philosophiques dont ils subissent le contre-coup, souvent à leur insu.

Enfin, une notice sur le matériel intuitif et les films fixes indique ce dont on dispose aujourd'hui. Elle paraîtra dans le numéro d'octobre.

A notre époque pourtant il ne peut suffire à chacun d'étudier les méthodes pratiquées dans sa région ou son pays. C'est de tous les points de l'univers que doivent venir les informations car plus que jamais, en dépit des divisions, l'humanité prend conscience de son unité.

Aussi le présent travail, auquel la Nouvelle Revue Théologique *a accordé une si large hospitalité, n'est-il qu'une étape d'un effort de plus large envergure dont partout nous voyons les signes. On veut être au courant de ce qui se passe au loin autant que de ce que l'on constate autour de soi. Les éducateurs de chez nous s'intéressent à ce que pensent, tentent ou réussissent leurs confrères d'Amérique, de Chine ou du Congo aussi bien qu'aux difficultés et aux joies de leurs proches voisins. Les spécialistes de tous pays répondent à ces désirs en mettant en commun — grâce à des livres, des revues, des conférences — les problèmes qui les préoccupent et les solutions qu'ils préconisent, en multipliant les occasions de rencontre* (1). *Un grand effort de collaboration universelle semble s'amorcer.*

A cette œuvre commune les pages qui suivent veulent apporter leur modeste tribut. Connaissant ce qui se fait chez nous, nous serons mieux préparés à écouter des voix lointaines, à comprendre les inquiétudes qu'elles trahissent, les espoirs dont elles sont messagères et à nous inspirer des suggestions venues de toutes les contrées du monde.

Pierre Ranwez, S. I.

Centre international d'études de la formation religieuse,
27, rue de Spa, Bruxelles.

(1) Le « Centre international d'études de la formation religieuse » vient précisément de lancer une revue, *Lumen Vitae*, qui traitera des problèmes de la formation religieuse dans les divers pays et les divers milieux.

ASPECTS PEDAGOGIQUES ET DOCTRINAUX

Avant d'étudier l'effort des catéchistes et des éducateurs dans différents domaines bien concrets, nous voudrions examiner les conditions générales auxquelles doit répondre un enseignement religieux vraiment formatif.

L'enseignement religieux suppose un contenu intelligible : *une synthèse doctrinale.*

Il exige une *présentation* grâce à laquelle chacun puisse recevoir la part de vérité dont il est capable.

Il s'appuie sur une *expérience de vie* : on invitera à y participer chrétiens et néophytes.

I. LA SYNTHESE DOCTRINALE

De sérieux progrès ont été accomplis dans le renouveau des méthodes d'enseignement religieux. Un danger peut subsister : celui de présenter de manière excellente une doctrine encore superficielle, qui ne puisse être, pour l'intelligence, un aliment, ni pour la volonté, un but.

Pour nous faire mieux comprendre et marquer quels travers doivent être évités, nous allons exagérer quelque peu certains traits.

Il arrive que des auteurs et des catéchistes zélés, qui s'efforcent par leurs industries pédagogiques d'épargner à leurs élèves le psittacisme et la mémorisation machinale de formules incomprises, ne pensent pas suffisamment la doctrine qu'ils enseignent. Ils répètent des explications qui, à force de se transmettre de manuel en manuel, de cours en cours, s'épuisent et s'exténuent. Ils comprennent les mots qu'ils emploient et peuvent justifier le sens des formules qu'ils enseignent, mais on a parfois l'impression qu'ils *répètent une leçon apprise.* Leur enseignement n'est pas devenu — tout en restant le témoignage de Dieu — leur pensée personnelle. La conséquence de cette absence de pensée personnelle est que la doctrine elle-même se vide de son sens et de sa vitalité. Voici nous semble-t-il comment se manifeste principalement ce défaut.

Certains aspects exacts mais secondaires, sur lesquels il fut peut-être nécessaire d'insister autrefois, soit pour réagir contre des erreurs contemporaines, soit parce qu'ils constituaient une étape dans le progrès de la pensée, restent parfois prépondérants (1).

(1) On pourrait illustrer cette affirmation en notant l'importance donnée à la notion du *signe* dans l'explication des sacrements, la priorité donnée à l'*explication des sacrifices de l'Ancien Testament* pour en arriver à expliquer le Sacrifice du Christ.

Ensuite des comparaisons ou des analogies plus ou moins heureuses, et en tout cas adaptées à des modes de pensée de générations révolues, conservent une valeur sacrée ; elles semblent intangibles ; on finit par les confondre avec le dogme qu'elles explicitent. On assimile alors le dogme tantôt à une physique, tantôt à un juridisme. On pense (?) les dogmes en images ; on traite les réalités transcendantes à la manière des réalités pesantes ou volumineuses (songeons à l'insertion de l'âme dans le corps, à la situation de l'enfer et du ciel) ou bien encore à la manière de contrats, de fictions juridiques, d'exigences et de largesses qu'une justice commutative pointilleuse surveille et dirige. Par exemple mainte explication du dogme de la Rédemption ou de la grâce (2).

Enfin les subtilités dialectiques de la théologie sont parfois exploitées à contretemps. Elles ne méritent certes pas l'ironie avec laquelle, parfois, on les traite. Elles sont le soutien nécessaire d'une pensée qui se hausse au-dessus des réalités tangibles. Notons cependant que ces constructions audacieuses, où les concepts se lient les uns aux autres pour de périlleuses ascensions, n'ont de valeur et d'intérêt que dans un contexte. Cette algèbre dialectique est la traduction d'une pensée profonde et vivante. Si cette pensée disparaît, il ne reste qu'un squelette desséché. De plus, comme tout langage, ces formules appartiennent à une époque, à un système peut-être. C'est en fonction de cette époque et de ce système qu'elles doivent être comprises. Les isoler, c'est les condamner à la stérilité.

La doctrine qu'exposent nos manuels et nos leçons doit se dégager de ces ornières. Ceux qui enseignent voudront ne plus rester aveuglément tributaires de formulations périmées, insistant sur des aspects aujourd'hui secondaires.

Ils se défieront d'une fausse clarté, obtenue grâce à des comparaisons et des analogies superficielles.

Ils délaisseront les subtilités dialectiques, lorsqu'une pensée vivante et actuelle n'y est pas accordée.

Et surtout ils voudront méditer le dogme, s'en assimiler la richesse, à tel point que leur enseignement se confonde avec leur propre pensée. Ces efforts, pour être efficaces, supposent un *travail scientifique* et un *recours à leur propre expérience.*

Un travail scientifique tout d'abord ; car il faut retrouver, à travers l'effort séculaire des docteurs, par delà les découvertes frag-

(2) Cfr le procès du juridisme dans l'explication du dogme de la Rédemption dans E. Mersch, *La théologie du Corps mystique,* Paris, Desclée De Brouwer, Bruxelles, Edit. Universelle, 1944, t. I, pages 328 et suiv., 348 et suiv.

mentaires et les points de vue partiels, l'interprétation de la révélation divine.

Une formation théologique élémentaire devrait préparer catéchistes et professeurs. Ils devraient pouvoir s'appuyer non sur la pensée d'autrui, à laquelle on se reporte craintivement à chaque pas, mais sur leur propre pensée. Ni la connaissance de la pédagogie, ni une piété profonde unie à une vie exemplaire ne supplée totalement à un défaut de connaissance scientifique.

J'entends par connaissance scientifique celle qui dépasse, — et juge à leur valeur, — les développements de seconde ou troisième main ; celle qui remonte aux sources et se nourrit de la pensée authentique des grands auteurs, de la lecture de l'Evangile, des Pères, des textes conciliaires, des penseurs.

Alors, tout se rétablit dans sa vraie perspective, les confusions disparaissent, ce qui est accessoire se montre tel et les lignes essentielles prennent leur importance.

Peut-être est-ce trop demander de tous les catéchistes ; on voudra l'obtenir d'une élite toujours de plus en plus nombreuse.

Un recours à leur propre expérience, ensuite, permettra aux catéchistes de donner à leur enseignement un caractère de vie. Aucun dogme ne nous est donné pour assouvir une curiosité oisive. Tous ouvrent des routes vers Dieu et appellent une démarche. Ils commandent des attitudes. Tout dogme peut donc, pour une part, nous être intérieur et devenir, jusqu'à un certain point (car la transcendance suppose le mystère), un objet d'expérience. De cette expérience, qu'enrichit la bonne volonté et la prière, la méditation peut nous rendre conscients. Nos contemporains s'attachent peu à une pensée désincarnée ; ils cherchent, quelquefois avec beaucoup d'imprécision et de vague, la « vérité vécue ». Ne pas tenir compte de cette tendance et vouloir proposer un enseignement dans une autre perspective serait aboutir à un échec. Si nous voulons être compris, nous aborderons et nous poursuivrons l'explication des dogmes en nous reportant sans cesse à l'expérience du divin qui se manifeste par une angoisse, un appel, un enrichissement, un soutien, et que nous rencontrons d'une manière sensible dans l'action visible de l'Eglise.

Confrontées avec la conscience que nous avons de l'action de Dieu en nous et de notre propre engagement, les formules et explications seront pénétrées d'un esprit nouveau. Trois caractères surtout apparaîtront.

Tout d'abord un caractère de *personnalisme.* Dans notre attitude religieuse nous nous engageons personnellement vis-à-vis du Christ et de Dieu. Les réalités qui nous apparaissent dans les définitions comme des choses deviennent dans notre vie religieuse des démarches de personne à personne. La grâce : une qualité sans doute,

mais surtout Dieu présent et agissant en moi ; un sacrement : un signe, soit, mais surtout le Christ qui me pardonne ou m'enrichit...

Ensuite et par le fait même, un caractère *de vie et d'activité.* Nous nous percevons dans l'action. Ici encore les réalités que les formules de nos manuels nous présentent dans leur immobilité nous sont révélées dans leur devenir perpétuellement mouvant. Il ne s'agit plus d'effets statiques, mais d'accueil ou de conquête. Non plus tellement de signes, de marques, de caractères, mais d'actions dont ces signes, ces marques, ces caractères sont les indices ou les conséquences. Quant aux comparaisons et aux analogies, on les cherchera moins dans le domaine de l'imagination, des choses qui se voient et se pèsent, moins dans le domaine des lois et des réalités juridiques, mais plus dans le domaine de l'amour, de l'action, de la vie.

Enfin un *caractère synthétique apparaîtra.* On percevra le lien entre des réalités qu'une analyse aiguë distinguait et paraissait parfois séparer. La morale et le dogme, c'est tout un, car observer les commandements c'est accepter la vie de Dieu en soi, c'est vivre en fils de Dieu. Non pas confusion, mais union et intime cohérence entre tout ce qu'une même vie surnaturelle réalise en nous.

Notons que cette façon de concevoir et d'exprimer les réalités surnaturelles, plus personnelle, plus vivante, plus synthétique, respecte mieux le *caractère mystérieux* du dogme. S'il en était autrement, nous aurions trouvé une idole et non pas Dieu, car l'obscurité du mystère est inséparable d'une révélation de l'ineffable. Ceux qui insistent trop sur des formules et des explications verbales cherchent à faire jaillir la clarté comme on poursuit la solution d'un problème ; la tentation de réduire le dogme aux proportions d'un théorème a séduit maint auteur. Combien de chrétiens croient posséder la vérité comme on tient une balle dans sa main : c'est défini, court et précis ; il n'y a rien de plus à demander ou à chercher ; tout est délimité. Les difficultés sont classées et les réponses données une fois pour toutes, l'inquiétude de celui qui cherche dans les ténèbres a fait place à la sérénité sans nuages du voyant.

Quand on pressent l'ineffable de la personne, l'infini de l'action et les complexités de la vie, on se rend compte qu'il n'y a guère de commune mesure entre les profondeurs du mystère et la pauvreté des mots qui l'expriment et de la pensée qui la poursuit.

Un enseignement qui s'appuie sur la conscience d'une expérience n'est pas avant tout distributeur de clartés, il suscite des nostalgies que la prière veut assouvir.

Ajoutons, pour terminer l'examen de ce point de vue, que ce recours à l'expérience personnelle suppose chez l'éducateur une certaine richesse d'âme et un effort pour réaliser en lui la vie de la grâce. « Dans l'Eglise même, écrit le P. de Lubac, par delà les for-

mes logiques et des modes d'exposés qui devaient beaucoup à une tradition cartésienne d'école, nous avons renoué avec une tradition plus substantielle. Nous avons connu un retour de plus en plus décidé vers l'âge d'or de la pensée médiévale, celle d'un saint Thomas et d'un saint Bonaventure, et ce mouvement de retour, en s'accentuant encore, nous restitue peu à peu le climat de « mystère » qui fut éminemment celui de la pensée patristique. Nous rapprenons, sinon l'emploi, du moins l'intelligence du symbole. Dans tous les domaines, nous éprouvons le besoin de nous replonger aux sources profondes, de les scruter par d'autres instruments que les seules idées claires, de retrouver le contact vital et fécond avec le sol nourricier... » (3).

II. LA PRESENTATION

Il faut présenter une synthèse religieuse enthousiasmante pour les hommes de notre temps et adapter cette présentation au rythme de la croissance durant l'enfance et l'adolescence.

1. IL FAUT PRESENTER UNE SYNTHESE RELIGIEUSE ENTHOUSIASMANTE POUR LES HOMMES DE NOTRE TEMPS.

Dieu ne contredit pas dans ses exigences essentielles la loi naturelle inscrite au fond du cœur humain ; il y aura donc concordance entre les plus hautes aspirations humaines et le dogme qui apporte à ces aspirations un dépassement. Le devoir de ceux qui enseignent est de manifester cet accord.

Dans son livre *Le drame de l'humanisme athée*, le Père de Lubac signale le tragique malentendu des temps modernes : alors que, durant les premiers siècles, le christianisme avait été salué comme une religion de libération et de grandeur, on l'accuse aujourd'hui de ravaler l'homme et de l'amoindrir.

L'enseignement religieux n'est-il pas en partie responsable de cette méprise ?

Quelles sont les tendances essentielles de la volonté et sous quel aspect nos contemporains en ont-ils conscience ?

Non pas avant tout le désir du bonheur : le bonheur est une récompense non un but, c'est un surcroît. C'est plutôt le désir de vie ; mais le mot est vague. Vivre, c'est tout d'abord se réaliser soi-même : faire de soi un chef-d'œuvre : « gloria Dei homo vivens ». En même temps c'est se savoir lié, dépendant, solidaire, c'est donc vouloir la perfection et le progrès de cet univers dont on est solidaire et vouloir vivre en commun avec toute la communauté humaine. Conquête de soi, charité, travail.

(3) *Le drame de l'humanisme athée*, Paris, Spes, p. 87.

Nos contemporains se laissent entraîner dans bien des démissions, ils se laissent choir en bien des hontes. Pourtant ils ont la nostalgie de la grandeur ; fierté humaine, dignité de la personne humaine sont des slogans qui portent.

Cruautés, vengeances, jalousies, haines, paraissent être la loi de l'humanité ; pourtant le sens communautaire est vivant ; les mots de solidarité, de dévouement ne sont pas sans écho.

On parle de démission de la conscience professionnelle, du dégoût du travail ; on exalte pourtant les hommes en leur parlant de bâtir un monde nouveau ; et l'idée de progrès du monde apporte une immense séduction.

Nous n'avons pas parlé de Dieu ; n'est-il pas le premier voulu ?

Sans doute, mais c'est par delà cette conquête, cet amour, cette création qu'il se révèle et se donne.

Serait-il possible de présenter la morale chrétienne en fonction du dogme, comme la morale de la grandeur, de la charité, du travail ?

C'est, ce me semble, la tendance adoptée par les théoriciens du renouveau chrétien ouvrier jociste.

Trois idées dominent la synthèse religieuse vulgarisée par le mouvement jociste : 1° *Le chrétien est fils de Dieu* : révélation exaltante apportée à l'ouvrier humilié et aigri : il est fils de Dieu. Le Verbe de Dieu s'est fait ouvrier comme lui ; lui non plus n'est ni esclave ni machine. Il souffre d'être un salarié, un prolétaire, il se sent avili par mille procédés et se prépare à devenir un révolté ; mais voilà la révélation de sa vocation : faire resplendir en lui la ressemblance du Christ, dont il a été marqué au baptême. 2° *Le chrétien est uni à ses frères les hommes avec le Christ dans l'unité du Corps mystique.* Cette solidarité ouvrière, dont il a conscience et qui le pousse parfois à des actes héroïques pour sauver dans la mine les victimes d'un sinistre, cette solidarité est une réalité profonde : la participation d'une même vie surnaturelle qui les rend frères et fils d'un même Père. 3° *Le travail est sacré,* parce qu'il est l'effort humain pour collaborer à l'œuvre créatrice et rédemptrice ; parce que, dans l'effort quotidien, un monde nouveau lentement se forme ; monde matériel sans doute, mais symbole et ébauche d'un monde invisible : de la Jérusalem céleste. Cet effort est matériel sur le plan des réalités visibles, mais il constitue l'offrande que transfigure et à quoi donne une valeur éternelle le Sacrifice du Christ. Le travail humain est la participation humaine à la Messe.

Bien des jeunes ouvriers avaient dans leur enfance écouté les explications du catéchisme ; ils n'en avaient pas été touchés ; tout leur avait paru également monotone dans ces explications consciencieuses où rien n'est mis en relief, où tout est également important ; où l'on sent le scrupule de tout dire, de ne rien omettre de ce qu'une tradition a enregistré au cours des siècles. Or, durant

leur jeunesse, ils ont connu l'enseignement religieux de la J.O.C., et cela a été pour eux une révélation : l'enseignement a « mordu ».

Ils étaient aigris, humiliés, mais fiers, et la grandeur chrétienne les a enthousiasmés.

Ils étaient rudes et batailleurs, mais rêvaient de fraternité et d'amour, et la charité chrétienne, la communion des saints, le Corps mystique du Christ leur ont été révélés.

Ils croyaient faire œuvre d'esclave, leur tâche leur pesait ; on leur a proposé de rendre à l'univers sa beauté perdue en unissant leur œuvre d'homme au Sacrifice rédempteur.

Tout le christianisme se centre alors autour des dogmes de la grâce, du Corps mystique et de la Rédemption. On a pu voir combien cette présentation respecte le caractère humano-divin de la religion.

Il y a un appel à la fierté, mais cette fierté sera le principe de l'humilité chrétienne qui se renonce pour accepter Dieu.

Le sens de la solidarité, pierre d'attente du dogme du Corps mystique, trouve dans cette révélation un élargissement et un approfondissement inattendus.

Enfin, l'ambition humaine de créer un monde à son image devient l'appel à parfaire et à transformer l'univers avec Dieu créateur, avec le Christ rédempteur.

2. IL FAUT ADAPTER CETTE PRESENTATION AU RYTHME DE LA CROISSANCE DURANT L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE.

Présenter ou prêcher la vérité divine, c'est la mettre à la portée de ses contemporains. *C'est aussi la rendre accessible à l'enfance et à l'adolescence.*

La vérité agit à la façon d'un aliment : elle transforme ceux qui l'accueillent. Pour être opérante elle devra donc être dosée selon les capacités de chacun. Avant les « viandes », aliment de l'âge mûr, il faut présenter aux enfants le lait dont parle l'Apôtre : « Quasi modo geniti infantes... ».

Une erreur dans le régime peut provoquer des troubles inguérissables. Faites apprendre à un enfant de huit ans de belles formules théologiques : sa souple mémoire les retiendra, mais jusqu'à sa mort peut-être, entre la vérité divine et son âme un écran de verbalisme s'interposera. Expliquez dans le langage de l'« École » à cet adolescent de quatorze ans le mystère de la transsubstantiation ; son esprit hypercritique va se cabrer et le doute naîtra dans son âme : c'était d'un autre aliment qu'il avait besoin à cet âge. Parlez à ce garçon de quatorze ou quinze ans de l'humilité de Jésus, de sa patience, de sa divine obéissance ; peut-être eût-il mieux valu lui parler de l'audace de François-Xavier, lui raconter les périples de saint Paul. Ces hérauts du

Seigneur auraient accoutumé la naïve arrogance de notre adolescent à reconnaître les traits authentiques de la sainteté ; sans peine alors, vers dix-sept ans peut-être, serait-il amené à s'enthousiasmer de la perfection du Maître Unique.

Essayons de préciser comment au cours de l'enfance et de l'adolescence la présentation de la religion pourrait être faite (4).

Jusqu'à trois ans, des automatismes se créent. La sensibilité se familiarise avec des images, des mélodies, des gestes, des attitudes, dont la signification apparaîtra plus tard.

La période qui va de *trois à six ans* est d'une importance spéciale pour la formation religieuse. Autant, vers l'âge de 14 ans, l'adolescent rationaliste et excessif sera rebelle à admettre le mystère et à comprendre la personnalité de Jésus et la totalité du message évangélique, autant le cœur de l'enfant de 3 à 6 ans est prêt à accueillir le mystère et à aimer le Jésus de la Crèche ou de la Croix. La révélation de la présence de Dieu et de l'inhabitation divine par la grâce (n'employons pas trop vite ces grands mots !) comble leur cœur de joie. L'histoire de Jésus leur paraît la plus merveilleuse des histoires. Le divin leur est co-naturel, semble-t-il : ni la vivacité des passions, ni le tumulte de l'imagination n'ont voilé Dieu à leur âme.

De *six à neuf ans,* c'est encore l'âge heureux et naïf. L'exploration du mystère divin peut être continuée ; plus avec le cœur qu'avec la raison balbutiante (que peut d'ailleurs la raison dans ces profondeurs abyssales ?). Surtout, l'histoire de Dieu parmi les hommes doit être racontée, représentée, vécue : l'histoire du peuple élu, l'histoire de Jésus, la vie des saints. Ce sera le moment de leur faire goûter la grandiose et touchante liturgie : Noël et la crèche, le mystère du vendredi saint et la procession de la Fête-Dieu dans l'été. Un danger : ils ont bonne mémoire et leur esprit s'éveille ; ils ne sont pas encore les philosophes qu'ils seront à 11 ans, mais déjà ils apprennent à raisonner ; aussi est-on tenté de leur donner des explications et des textes abstraits ; ils paraissent comprendre, ils retiennent à merveille ; mais la fraîcheur d'une connaissance, obscure encore mais personnelle et spontanée, serait remplacée par la fausse clarté d'un texte dont la vraie portée resterait incomprise.

Vers dix ou onze et douze ans, la poésie de l'enfance n'est plus. Un réalisme un peu terre à terre remplace les beaux élans et les joyeuses fantaisies de l'imagination. Par contre, s'il réalise plus pauvrement les choses invisibles, l'enfant de 10 ou 11 ans comprend mieux les formules qui les expriment. Il est capable d'une logique un peu verbale. C'est l'âge du catéchisme. L'enfant est capable de faire l'inventaire des richesses accumulées durant les années précédentes. On

(4) La description qui suit suppose évidemment des variations et s'applique aux garçons plutôt qu'aux filles. Celles-ci prennent dès neuf ans une avance notable sur leurs frères.

voit par là combien seraient vaines et factices des leçons didactiques que n'aurait pas précédées une enfance pénétrée d'esprit religieux ; ce serait un squelette sans chair, une armature sans maçonnerie ; l'illusion est cependant facile : l'apparente fermeté des formules fait oublier l'absence du contenu. La mémoire et la logique des mots ne peuvent hélas remplacer une connaissance vécue qui doit nécessairement précéder la mise en formules.

De même que l'enfant de 3 à 9 ans enrichissait sa vie religieuse avant de trier cet apport vers 11 ans, de même dans l'inquiétude et le trouble des années d'adolescence, le garçon de 13 à 16 ou 17 ans va créer sa personnalité religieuse — ou, hélas, la perdre —. Les erreurs commises dans la formation religieuse à cette époque auront de redoutables conséquences. On comprend combien peuvent être dommageables les suites d'une adolescence écourtée par une mise au travail trop jeune. N'est-ce pas une exigence psychologique d'être écolier jusqu'à 16 ans ?

Treize ans pour les garçons est le début de l'adolescence. Ce n'est pas encore le rationalisme et le tumulte de la quinzième et seizième année (14 et 15 ans), mais déjà une première secousse est donnée à la sérénité tranquille de l'enfance. Une première inquiétude a peut-être passé, mais aussi la sensibilité s'est éveillée. Vite, profitons-en pour reprendre les explications données durant l'année précédente, et en explorer déjà un peu la richesse, même humaine : non pas un exposé abstrait mais une doctrine vivante et concrète.

L'adolescence bat son plein à quatorze et quinze ans. Les passions s'éveillent. Le sens critique s'exaspère ; un rationalisme agressif apparaît ; le mystère rebute l'adolescent ; il apprécie ce qui est excessif et violent plutôt que ce qui est parfait d'équilibre. La grandeur morale du Christ le dépasse. Par contre, sa personnalité naissante le replie sur lui-même. La psychologie, l'étude de la formation du caractère l'intéressent. L'héroïsme l'enchante. Les hauts faits l'enthousiasment. Nous croyons donc qu'à cette période deux aspects de la religion doivent être surtout exploités : la morale tout d'abord. Ne présentons cependant pas à l'adolescent impatient de toute sujétion une morale impérative et prodigue de défenses. Ne lui présentons pas d'emblée l'aspect transcendant et crucifiant de l'idéal chrétien : orientons-le vers le plein épanouissement de sa personnalité dans la ligne chrétienne en l'encourageant dans la vie de prière et la pratique des sacrements dont peut-être plus qu'autrefois il éprouvera le besoin. Ensuite l'histoire de l 'Eglise pourra intéresser notre adolescent ; non pas encore la vie mystérieuse du Corps mystique, mais le livre d'or authentique et merveilleux des faits héroïques des saints.

A seize et dix-sept ans l'apaisement se réalise, l'adolescent devient poète et philosophe. Petit à petit, il va glisser du lyrisme au réa-

lisme ; prenons garde à ce que ce réalisme ne soit pas bourgeois mais chrétien. Une réelle aptitude se marque pour le raisonnement philosophique ainsi qu'une certaine capacité de synthèse. Ce sera l'époque de l'apologétique (5) et de la synthèse doctrinale. A ce moment, le jeune homme pourra prendre conscience de ce qu'il y a de profond, d'intime, d'humain à la fois et de transcendant dans la religion. On lui parlera du Christ. On lui fera connaître la doctrine de l'Eglise sur le mariage, la question sociale, etc. On lui révélera l'humanisme chrétien qu'il devra incarner dans sa vie d'homme.

III. ENTRAINEMENT A L'EXPERIENCE

Un recours à l'expérience de la vie chrétienne, disions-nous plus haut, permet d'élaborer une synthèse doctrinale où apparaît le caractère personnel et vivant de la religion. A son tour le disciple rejoindra son maître, non seulement dans la communauté d'une même pensée mais dans l'effort pour transformer sa vie selon le même idéal. Seule en effet une expérience permet la possession de la vérité : la vérité ne devient nôtre, que lorsque nous lui sommes devenus conformes. Autrement nous n'en atteignons que des indices et des signes. Une connaissance qui n'est pas liée à la vie est approximative et fugace.

Les convictions ne s'acquièrent qu'à ce prix : on s'attache à ce qu'on a conquis. On ne doute pas de ce qui, au fond de soi-même, croît et grandit.

Les expériences suscitées par l'éducateur doivent répondre à une double exigence : être spontanées et ennoblissantes.

Etre spontanées, car la vie est création et liberté, non pas acceptation passive.

Etre ennoblissantes, car l'éducation vise un dépassement.

On conçoit la difficulté de respecter ces exigences antinomiques dans une nature que traversent des courants contraires.

Le problème — partout complexe — apparaît spécialement délicat lorsqu'il s'agit de formation religieuse : comment associer spontanéité et surnaturel ?

Dans l'enseignement profane, l'enfant peut conquérir des connaissances ; il peut redécouvrir un procédé de calcul ou construire,

(5) Cette apologétique consistera surtout à notre avis dans la prise de conscience des questions fondamentales et angoissantes qui se posent à l'homme sur le sens de sa destinée, des réponses données par les principales philosophies actuelles, et la réponse chrétienne qui dépasse toute espérance. En proposant la synthèse doctrinale, on éveillera le désir, non seulement de comprendre, mais d'expérimenter et de vivre, car c'est de la richesse d'une expérience que naîtront d'inébranlables convictions. C'est aussi vers cette époque que devront être exposés brièvement, mais avec profondeur et clarté, les principes qui commandent les rapports entre la science et la foi, l'histoire et le dogme, la critique et les textes sacrés.

grâce à des observations, tout un chapitre de géographie. L'enseignement religieux est la transmission d'une révélation.

Dans une éducation païenne, l'enfant peut, grâce à ses propres forces, réaliser des performances. Tout acte surnaturel par contre suppose un don gratuit. Il n'y a pas de proportion entre ce dont l'homme est capable par lui-même et ce que Dieu lui donne par grâce.

La relative passivité du chrétien dans l'acquisition de la science sacrée et l'accroissement de sa vie surnaturelle ainsi que l'absence de commune mesure entre une réussite naturelle et le moindre acte surnaturel rendent difficile la mise au point de ce que doit être le rôle de l'initiative et des réussites naturelles dans la formation religieuse.

On a voulu cependant, avec raison, baptiser les méthodes actives et adapter à l'éducation chrétienne les découvertes des pédagogues contemporains.

On justifie cette adaptation de diverses manières :

1°) La joyeuse activité, préconisée par les tenants de l'école active, disent les uns, sera une mise en train, un prélude, une introduction ou un délassement. Les esprits seront disposés de la sorte à recevoir un enseignement qui les dépasse, à faire preuve d'une générosité supérieure à leurs forces normales, à participer à des prières, à recevoir des sacrements. C'est un peu la dragée pour faire passer la pilule.

La méthode inductive, ajoute-t-on, exige le passage du connu à l'inconnu : les mille activités ou expériences suscitées par l'éducateur apporteront un pressentiment des réalités surnaturelles ; la joie de la bonne entente et de la collaboration mènera à la connaissance de la charité et de la communion des saints ; on éprouvera le désir de passer du plan humain au plan surnaturel, le premier ayant le rôle de symbole et d'appât.

Cette justification amène parfois les éducateurs à des réalisations trop timides ou trop osées. D'une part on demande trop peu à l'enfant, d'autre part on lui demande trop. On lui demande trop peu en limitant son initiative spontanée à des bagatelles ou à des activités considérées comme accessoires. On lui demande trop en lui proposant des efforts qui le dépassent, en substituant la personnalité de l'éducateur à celle de l'enfant et en transposant de la sorte une mentalité d'adulte dans une psychologie d'enfant.

Je m'explique grâce à des exemples.

Une religieuse expose la Bible à des enfants de neuf ans. Les murs de la classe sont garnis de tableaux ; les élèves sont continuellement sollicités par des activités intéressantes. Il faut repérer des itinéraires, tracer des croquis... ; ces enfants ne s'ennuient pas. Or, à un moment du cours, la maîtresse fait reconnaître dans les faits de

l'Histoire Sainte diverses manifestations des attributs divins. Il faut trouver une scène où Dieu se montre « *immensément bon* ». La religieuse a prononcé la phrase avec une insistance où se traduit sa propre conviction (l'accent un peu forcé a sonné légèrement faux). Les enfants savent — ou ont trouvé — qu'il s'agit de la cueillette de la manne du désert et une fillette a indiqué le tableau en question. Visiblement le but du cours était d'éveiller dans l'âme des enfants un amour spontané pour Dieu. On les a amusés et intéressés en provoquant leur initiative par des exercices variés, mais au point culminant de l'exercice, lorsqu'il fallait faire jaillir un sentiment d'amour, on leur a suggéré une nuance d'admiration à laquelle les enfants étaient incapables de communier, on leur a imposé — vainement sans doute — un sentiment qui les dépassait.

Autre exemple : On veut associer des enfants à la charité rédemptrice de Notre-Seigneur. On les invite à faire des sacrifices. On organise pour cela trésors, carnets, petits moutons qui avancent d'un pas à chaque victoire, etc. Il ne peut être que bienfaisant de pousser ces enfants à se renoncer dans la joie, mais *si l'éducateur manque de mesure et de tact,* l'ardeur à faire des sacrifices deviendra pure virtuosité ludique. La spontanéité sera dans le jeu qui accompagne l'action principale. Le sens du sacrifice aura-t-il vraiment pénétré dans l'âme ?

Autre exemple encore : on a groupé les enfants en une compagnie joyeuse : uniformes, dénominations romanesques, etc. Les enfants sont pris au jeu ; mais *on profitera de leur élan* pour les orienter vers des performances apostoliques ou ascétiques vis-à-vis desquelles le jeu de tantôt n'était qu'un prétexte et un hors-d'œuvre. N'y a-t-il pas eu une petite trahison ? L'enfant ne s'en apercevra peut-être jamais,... ou beaucoup plus tard.

Provoquer une expérience chrétienne et susciter l'activité de l'enfant pour sa formation religieuse n'est pas avant tout apprendre en dessinant, en chantant et en jouant ; ce sont d'utiles accessoires, l'essentiel n'est pas là.

2° Lorsqu'il transforme une âme par la grâce, le Seigneur respecte les rythmes de la vie et la personnalité de chacun, il aime non seulement les *actes surnaturels,* mais l'être vivant, homme et fils de Dieu, qui les produit, car il trouve sa gloire dans la réussite totale de ses créatures, « gloria Dei, homo vivens ». Aussi certains éducateurs croient respecter l'intention créatrice et rédemptrice de Dieu en cherchant sans ruse ni calcul à susciter des chefs-d'œuvre humains, tout en formant des chrétiens. On les accuse parfois d'être naturalistes. Pourtant ils croient préparer et orner les temples du Seigneur. L'architecte d'une église cherche à réaliser un bel édifice, élégant et solide. Ils croient que, pour respecter les rythmes normaux

du développement humain et surnaturel, il faut se préoccuper de donner à la nature qui les soutient sa pleine vitalité. Ils croient que tout effort vers le mieux achemine vers Dieu ; que, lorsque l'homme cherche à se dépasser, il s'arrache à la médiocrité et se prépare à de meilleurs dons ; que toute performance humaine — sport, travail, amitié — trouve sa vraie et profonde justification dans le surnaturel vers lequel, consciemment ou non, elle s'oriente. Ils veulent donc amener l'enfant et l'adolescent à être pleinement lui-même à chaque âge. Et pour cela c'est souvent chez Montessori, chez Decroly (6) ou chez Baden Powell, que, avec bon sens, ils cherchent des inspirations.

Ils prennent alors les réussites naturelles comme point de départ d'une nouvelle étape nettement surnaturelle cette fois. L'art de l'éducation religieuse, pensent-ils, est de profiter de toute acquisition humaine pour y introduire une signification religieuse ; pour faire entendre un appel vers l'au-delà ; pour insister sur tel aspect du dogme ou de la morale qui s'adapte à l'expérience tout en la dépassant, pour provoquer à point nommé les occasions qui permettront à l'enfant de trouver le contact avec Dieu que son âme sourdement désirait.

N'est-ce pas la méthode qui spontanément s'impose dans l'éducation familiale ? N'est-elle pas la plus naturelle à la fois et la plus profonde ?

Au cours des pages qui vont suivre, nous étudierons, spécialement dans les chapitres sur la formation religieuse à l'école primaire, dans l'enseignement moyen et dans les œuvres, la manière concrète dont les éducateurs cherchent à dépasser la zone des intérêts naturels et humains pour amener enfants et adolescents à exercer la vie surnaturelle reçue à leur baptême.

« La tâche des éducateurs, écrit le P. M. Claeys-Boúúaert (7), est de préparer les vouloirs humains aux rencontres divines, en d'autres termes de disposer les matériaux dont Dieu tirera ses merveilles. Si les matériaux font défaut, Dieu n'opérera qu'exceptionnellement le miracle de suppléer aux dispositions humaines normalement nécessaires. Un grand nombre d'enfants ne se livrent pas au surnaturel parce qu'ils n'y sont pas naturellement disposés ».

Pierre RANWEZ, S. I.

---

(6) Evidemment bien des adaptations sont à faire lorsqu'on cherche des indications dans une pédagogie toute matérialiste.

(7) *Le scoutisme et l'éducation catholique,* art. extrait du *Guide* et reproduit dans le livre *Scoutisme et spiritualité.*

LA FORMATION RELIGIEUSE PAR LA FAMILLE

Si en famille très peu d'*enseignement explicite* est donné, c'est pourtant là que s'exerce la principale influence éducatrice : on y trouve un *milieu de vie* grâce auquel une orientation continuelle est communiquée aux pensées, aux sentiments, aux mille décisions qui, petit à petit, déterminent une personnalité. C'est aussi dans la famille que se réalisent les *expériences* les plus décisives ; devant les siens on quitte son masque pour devenir spontané et naturel.

La formation religieuse dans la famille belge d'aujourd'hui est-elle en baisse ?

Les parents, dit-on, n'enseignent plus la religion ; ils ont perdu le sens de l'autorité et ne se font plus obéir ; ils permettent à leurs enfants de tout lire, de s'amuser comme ils l'entendent, de fréquenter n'importe qui.

On aurait tort d'être inconsidérément pessimiste ; toutes les époques ont connu des lamentations désolées.

A. CONSTATATIONS

Sérions les constatations. Notre tableau sera un « clair-obscur ». Sur un fond sombre apparaîtront de très lumineuses régions. Commençons par marquer les ombres (1).

I. DEFICITS DANS LA FORMATION MORALE ET RELIGIEUSE

Tout le monde est d'accord pour reconnaître que la guerre a causé — dans ce domaine comme dans les autres — bien des désarrois. On aurait tort d'en exagérer l'étendue. Il faut cependant accuser fortement quelques traits.

1) *Désarroi de la foi religieuse.*

Plusieurs circonstances ont provoqué le doute ou l'apostasie.

L'échec apparent d'idéaux pour lesquels on s'était dévoué a émoussé la confiance qui permet de se donner de toute son âme à une cause.

La constatation du manque de véracité des propagandes officielles a fait éprouver à certaines âmes un sentiment d'inquiétude : le témoignage de l'Eglise ne serait-il pas lui aussi sujet à caution ?

Un regain d'enthousiasme vis-à-vis des espérances humaines sur

(1) On pourra consulter *La famille dans la Belgique de demain,* Cahier de l'Action familiale, numéro hors série.

le plan du progrès matériel rend exigeant à l'égard de l'Eglise. On s'étonne parfois de ses prudences ou de ses réticences.

Les rencontres entre citoyens de différents pays, l'essor donné à la radio, à la diffusion de publications internationales, ont vulgarisé la connaissance d'idéologies autrefois insoupçonnées, de religions hier inconnues. En beaucoup de cœurs, le scepticisme est né. La vérité est-elle absolue ? Le relativisme ne serait-il pas la norme de la foi comme il serait, dit-on, la norme de la science ?

La souffrance qui, parfois, tourne les âmes vers Dieu a souvent aigri les cœurs. Un Dieu, dit-on, pourrait-il permettre tant d'injustices et d'horreurs ?

Des étroitesses de la part de certains prêtres et religieux, représentants officiels de la vérité religieuse, ont fait rejeter en bloc, avec des travers regrettables (autoritarisme, respect de la tradition poussé jusqu'à la routine, procédés intéressés), l'institution de l'Eglise et son message.

Une orientation de plus en plus concrète de la pensée (songeons à l'existentialisme), devient étrangère et rebelle aux formes abstraites et scolastiques que revêtent les exposés dogmatiques. Ici encore, on s'est souvent débarrassé du contenu essentiel en même temps que de l'expression déconcertante.

D'autres circonstances pourraient encore être énumérées.

En tout cas, le fait est là : la foi au Christ et la foi en Dieu a sombré en bien des âmes. Une expression est devenue un lieu commun : « l'apostasie des masses ».

2) *Désarroi dans la pratique religieuse.*

Bien souvent, autrefois, même lorsque la foi était dormante, la pratique religieuse survivait. La fidélité à maintenir la participation à la prière de la communauté demeurait le lien entre les consciences vacillantes et l'Eglise. Nos contemporains rejettent tout formalisme : le respect de la tradition comme telle a disparu ; les habitudes qui ne sont pas soutenues par des convictions s'écroulent. Ceci est vrai spécialement pour la classe ouvrière. Les bourgeois et les paysans restent encore attachés à des habitudes ancestrales.

3) *Désarroi moral.*

1. *Déroute du sens de la vérité et de la justice* : la nécessité de frauder durant la guerre ; la licéité de tromper l'ennemi, de saboter le travail fait à son profit, de se sustenter à ses dépens, ont obnubilé dans bien des consciences confuses le sens de la vérité, de la justice et de l'honnêteté. Les exemples de mauvaise foi flagrante, dans les propagandes officielles de la part de l'autorité occupante ou de partis opposés, ont achevé la déroute. Une sorte d'hypocrisie générale

s'est répandue ; les termes les plus grandiloquents, employés avec un apparent enthousiasme, ont été mis au service des idéologies les plus contradictoires ; ils se sont vidés de tout leur contenu ; ces termes : patrie, héroïsme, liberté, clarté, honnêteté, courage, bref, tous les termes qui normalement expriment ce dont vit une âme d'homme.

Les idéaux, les principes, tout ce à quoi l'on croit et pour quoi l'on se dévoue, ont été si bien travestis, niés, masqués, interchangés, qu'une sorte de scepticisme s'est répandue vis-à-vis de tout ce qui n'est pas l'immédiate et palpable réalité.

On comprend ce que peut être l'éducation des enfants dans une telle atmosphère. Pourquoi les encouragerait-on à dire la vérité ? Les habitudes de fraude aux dépens de l'ennemi peuvent être utilement continuées. Pourquoi leur apprendrait-on à croire de toute leur âme à des principes, à des idéaux, à des « vérités » qui peut-être demain auront évolué et seront renversés ?

2. *Déroute du sens de la charité.* Elle a deux causes. La souffrance et la détresse tout d'abord ; car, si parfois la douleur rapproche et rend plus pitoyable, parfois aussi elle oppose et accuse les sentiments égoïstes. Ensuite la rigueur d'un ennemi qui provoqua en retour la haine et le désir de vengeance.

Une éducation normale suppose la confiance et la bonté. La haine est un poison pour le cœur humain, surtout pour les cœurs d'enfants.

3. *Déroute du sens de la responsabilité et de l'amour du travail.* Saboter son travail tout en exigeant son dû risque de nuire à la conscience professionnelle et au goût du travail. Une mentalité revendicatrice un peu hargneuse prend la place du sens humain de la responsabilité : ce sens par lequel un homme a conscience de construire lui-même sa destinée. Il vaut mieux, pense-t-on, apprendre à l'enfant à exiger hautement ses droits que de se laisser duper en construisant laborieusement un bonheur dont il ne jouira peut-être jamais.

4. *Déroute du sens du devoir et du sens de l'obligation.*

A quoi bon se faire tuer pour des idéaux qui croulent ? Mieux vaut chercher son plaisir où on le trouve.

On s'insurge d'ailleurs contre l'idée d'une obligation indiscutable et absolue : Chacun, pense-t-on, reste juge de ce qui est permis ou non permis. Surtout en matière de chasteté.

Dans les foyers où le sens de la justice et de la vérité, de la charité, de la responsabilité, du devoir, est ainsi en déroute, le véritable *sens du divin* n'existe plus. Il ne peut plus être question d'apprendre ses prières ou de percevoir un appel vers Dieu. Les seules réalités sont les bénéfices et les salaires, les repas, les loisirs... (2).

(2) Les milieux populaires ont été fortement ébranlés. On aurait tort pourtant de leur jeter la pierre : la formation religieuse que les parents de trente-cinq à quarante ans avaient reçue dans leur enfance était exactement celle que l'on a dû dans la suite entreprendre de réformer. Les convictions étaient

II. LES PROBLEMES

Des situations inédites mettent les parents chrétiens en face de problèmes difficiles : les jeunes gens d'aujourd'hui sont entraînés dans mille directions nouvelles et apparemment périlleuses.

Dans les milieux où la pratique religieuse subsiste, où la fidélité à l'idéal reste intacte, des problèmes religieux se posent, des traditions sont critiquées, des façons d'agir nouvelles paraissent saper les principes autrefois sacrés.

Des problèmes religieux se posent parmi la jeune génération.

Nos grands-parents seraient surpris de constater la hardiesse avec laquelle des écrivains orthodoxes commentent aujourd'hui la Bible.

Ils seraient parfois bouleversés d'entendre des collégiens leur raconter que leurs professeurs de religion admettent, comme parfaitement compatibles avec la plus rigoureuse orthodoxie, certaines positions transformistes.

Les jeunes gens abordent l'étude de la religion avec un sens critique aigu ; des naïvetés ou des outrances, qui autrefois auraient pu passer inaperçues, sont aujourd'hui vite relevées.

Les parents se demandent s'il faut encourager ces exigences et la sincérité qui les provoque ou condamner l'orgueil qui, peut-être, en serait l'origine.

Avec les bouleversements sociaux, les anciennes traditions disparaissent, dans le domaine religieux comme dans le domaine moral.

Autrefois, un conformisme social garantissait la fidélité à la pratique religieuse aussi bien qu'à des attitudes morales. Or, aujourd'hui, la solidité de l'édifice social est ébranlée. Des nivellements sérieux se préparent ou se réalisent : l'avènement d'une hégémonie de la classe ouvrière, l'extension en étendue d'une demi-bourgeoisie de commerçants et d'employés, la disparition progressive du prestige de la bourgeoisie façonnent petit à petit une mentalité nouvelle.

Le sentiment de sécurité, dû à l'appartenance à une classe instal-

---

branlantes et les connaissances superficielles. De plus les difficultés matérielles dans lesquelles il fallut se débattre furent souvent telles que les préoccupations d'éducation religieuse furent quasiment impossibles.

D'ailleurs dans ces milieux populaires, même lorsque le chemin de l'Eglise n'est plus connu, souvent la foi en Dieu demeure vivace, le respect du Christ survit et le sens foncier de la charité et de la justice n'est pas oublié.

Si à la campagne plus qu'en ville les traditions subsistent, un certain matérialisme et un certain scepticisme progressent.

Les milieux bourgeois paraissent moins extérieurement bouleversés. Cependant la fidélité à certaines pratiques n'exclut pas toujours un formalisme décevant. Dans la classe, de plus en plus nombreuse, de la bourgeoisie nouvelle, où n'existent point encore de traditions, la formation religieuse est souvent gravement déficitaire.

lée, disparaît chez les jeunes bourgeois ; ils sentent que les privilèges et les garanties qui appartenaient à leurs pères ne seront plus leur héritage ; que le succès ne sera pas tant dû à l'observance fidèle de traditions et rites ancestraux qu'à l'initiative et à la valeur individuelle ; ils cherchent à se dégager de formalismes désuets.

Les jeunes ouvriers par contre savent que, s'ils en ont l'intelligence et la volonté, ils pourront acquérir une culture, se procurer des loisirs, avoir une influence que n'auraient pas ambitionnés leurs pères.

Les femmes et les jeunes filles de toutes les classes se rencontrent dans les mêmes soucis et travaux ménagers ; souvent dans les mêmes préoccupations du gagne-pain et les mêmes occupations lucratives.

Ces bouleversements aboutissent fréquemment à une sorte de désaxement. Les attitudes religieuses sont souvent liées à des traditions familiales que soutient une structure sociale. L'édifice social venant à se fissurer, tout ce qui en est solidaire devient branlant. La pratique religieuse est mise en question et les principes moraux ne sont plus garantis par un respect irraisonné et instinctif. On ne veut plus accorder son assentiment qu'après démonstration du bien-fondé.

Beaucoup de jeunes gens voudraient voir rajeunies des attitudes apparemment désuètes, des façons d'agir ou de parler démodées. Ils éprouvent un certain agacement à voir considérées comme sacrées, par leurs parents ou leur curé p. ex., des habitudes qu'ils jugent légitimement réformables, à tort ou à raison d'ailleurs.

Sur le plan concret, un style nouveau s'affirme dans les modes, les loisirs, les lectures, les rapports entre jeunes gens et jeunes filles.

Le dilemme devant lequel sont placés bien des parents leur cause une véritable angoisse.

Si, sous prétexte de rester fidèles aux principes traditionnels, ils refusent toute adaptation et toute concession, ils auront bien vite le sentiment de n'être plus « à la page » et de préparer leurs enfants à vivre inadaptés dans un monde renouvelé.

Mais si, sans réflexion ni contrôle, ils laissent leurs fils et leurs filles s'engager dans toutes les voies nouvelles, sacrifier à toutes les modes et suivre tous les courants, on leur reprochera à bon droit d'être faibles et de préparer d'inévitables catastrophes.

Nous proposerons plus loin un principe de solution.

III. LES REUSSITES

Par delà les échecs et les problèmes, on constate des réussites d'un genre original et nouveau : à l'époque des fiançailles, des jeunes gens ont reconnu l'un chez l'autre un idéal commun, parce qu'ils appartenaient à des œuvres analogues : J.O.C., route, guidisme, etc. Ils se

sont rejoints avec le désir de maintenir dans leur foyer l'idéal qui avait embelli leur jeunesse.

On trouvera dans ces foyers un sens plus conscient de l'Église et de la fraternité chrétienne et humaine, un souci plus éveillé d'élever les enfants en leur communiquant un esprit apostolique, une absence totale de respect humain, un désir de contacts avec d'autres foyers de même style, quelque chose de très moderne et de très libre, de très pimpant mêlé à un désir profond de faire pénétrer le christianisme dans toute la vie.

Comment se marque et se traduit cette mentalité nouvelle ?

1° *Une vie spirituelle exercée en commun.* La théologie du mariage chrétien mieux étudiée et vulgarisée par des cercles d'études, des revues, des livres a rempli d'enthousiasme de jeunes époux. Des biographies, comme celle de la duchesse d'Alençon, des lettres, telles celles de Pierre et Mireille Dupouey, des souvenirs, tels *Liens immortels* d'Alice Ollé-Laprune, ont provoqué une émulation. La spiritualité du mariage mieux comprise est intensément vécue dans de jeunes foyers. On veut s'appuyer sur la grâce du sacrement pour se communiquer l'un à l'autre les meilleurs dons du Seigneur. On se dit mutuellement sa fierté et sa joie de coopérer avec Dieu, le Christ et l'Église à mettre au monde et à former de jeunes chrétiens, et à faire rayonner l'Église vivante. Dans de très modestes foyers de milieux ouvriers, les époux ont pris l'habitude de méditer ensemble. « L'un des deux lit lentement le texte. Il s'arrête parfois et chacun réfléchit et prie. A la fin de la lecture, on se communique l'une ou l'autre pensée ou réflexion. On relit un passage qui s'applique spécialement au foyer... (3) ».

Dans des récollections ou des retraites de jeunes ménages, cette vie spirituelle se nourrit.

2° *Une vie apostolique exercée de commun accord par les deux ou l'un des deux époux.*

Le risque du mariage est « l'installation dans la vie ». Adieu l'aventure ! Or, de plus en plus nombreux, des œuvres et des mouvements font appel à des dirigeants déjà chefs de famille. Les foyers dont nous avons décrit la spiritualité ne boudent pas à la tâche. Si un même esprit anime les deux époux, ce dévouement au dehors ne fait qu'enrichir l'intimité conjugale et servira de réactif dans la tâche éducatrice. Parfois c'est le couple qui, par intervalles, émigre et diverge. Tantôt le jeune papa s'en va dans les « feux de joie » d'un pèlerinage franciscain porter le témoignage de la fierté chré-

(3) *Foyers Rayonnants,* n° 2, p. 11. Voir aussi Maistriaux, *Mariage, route de sainteté,* A. F., Bruxelles, p. 153. Voir aussi des témoignages français dans Berne, *Lumière nouvelle* (10 ans de vie Jociste), Paris, Spes.

tienne, tantôt la maman quitte une journée ses bambins et part entraîner des jeunes filles et leur apprendre le sens de la vie et de leur vocation.

Et l'éducation et le soin des enfants ? Bien sûr, l'exode des parents ne se renouvelle pas à chaque instant... mais quand nous voyons les enfants de tels foyers, décidés, francs, courtois, prêts à rendre service, quand nous voyons l'affection échangée entre enfants et parents, et le prestige de l'autorité de ceux-ci, nous nous disons que, sans doute, les enfants les plus « couvés » ne sont pas nécessairement les mieux élevés.

3° La *famille « ouverte »*. Le foyer lui aussi comme tel se fait apostolique et rayonnant. Si l'on admet que parfois le papa ou la maman s'éclipsent pour un service au dehors, si les enfants sont encouragés à se disperser dans des œuvres et des mouvements puis à revenir se réchauffer à la flamme du foyer avant de repartir à nouveau, la famille dans son ensemble se fait accueillante et ouverte. On croit ne pas nuire à l'intimité en partageant ses trésors, idées, lectures, fêtes ou jeux.

4° *Souci d'éducation chrétienne intégrale.* On le constate à voir le succès de publications pédagogiques, de réunions d'éducateurs et surtout au désir des foyers que nous décrivons ici de transmettre à leurs enfants, non pas seulement l'honnêteté chrétienne mais une vraie culture chrétienne, la générosité et le sens apostolique. Nous décrirons plus loin certains caractères de cette éducation (voir *Solutions*).

5° *Quelques signes extérieurs.* Voici un faire-part de mariage d'un nouveau « Foyer jociste ». Les nouveaux époux invitent leurs amis et amies à venir communier avec eux à leur messe de noces célébrée à 9 heures (4).

Le faire-part de naissance est celui du baptême.

Et surtout le contact direct dans les conversations, nous révèle chez certains jeunes mariés formés dans les milieux d'Action catholique ou de la Route un réalisme surnaturel qu'ignoraient leurs aînés, une façon d'aborder directement les problèmes humains sous l'angle spirituel, mettant par exemple dans l'attente d'une naissance la valeur mystique que, de soi d'ailleurs, elle comporte.

B. REPONSES

Devant ces *déficits,* ces *problèmes,* ces *réussites,* qu'avons-nous à proposer ?

Des *suppléances,* des *solutions,* des *soutiens.*

(4) Cfr Jean Duchêne, *Vous et les jeunes filles,* Bruxelles, Desclée De Brouwer, p. 179, cité par Max André, *Foyers de lumière en chrétienté,* Casterman, p. 169.

I. DES SUPPLEANCES

Si des parents trop accablés de soucis ou trop enlisés dans les réalités de la terre oublient de cultiver dans leur foyer les valeurs spirituelles, l'Église veut sauver tout au moins les enfants et préparer une génération meilleure. Elle voudrait leur donner le sens du divin et leur permettre de retrouver tout à la fois le culte de la vérité et de la justice, de la responsabilité et du travail, du devoir et de la charité.

Elle dispose pour cela d'écoles, d'œuvres et de toute l'organisation paroissiale. Le but essentiel de l'école et des œuvres n'est pas cependant de remplacer la famille mais de la compléter.

Entre l'école, la famille, la paroisse et les œuvres, une collaboration doit normalement s'établir, car une saine formation chrétienne suppose ces multiples facteurs. Accidentellement, l'école et les œuvres pourront jusqu'à un certain point pallier les déficiences de l'éducation familiale. Dans ce cas, le travail supposera infiniment de délicatesse, car il est redoutable pour un enfant d'être l'objet de deux influences opposées. L'Église est à ce point convaincue de la primauté des droits et de l'influence des parents que le baptême n'est donné aux enfants que lorsqu'une éducation chrétienne est garantie. On rencontre même des éducateurs chrétiens qui préfèrent que des enfants de milieux non chrétiens ne fréquentent pas l'école confessionnelle.

Aussi, l'effort de suppléance — s'il s'impose — devra toujours être tel que les enfants n'aient pas le sentiment qu'on veut les opposer à leur famille, mais bien qu'on veut leur offrir un don meilleur qui les attache à leur famille de façon nouvelle et plus profonde.

Toutes les œuvres et toutes les bonnes écoles pourront être amenées à remplir ce rôle de suppléance. Cependant il est dans la formation religieuse un âge particulièrement important et délicat : celui de la toute petite enfance, alors que le plus souvent l'éducation est confiée aux soins de la maman seule. Deux œuvres tout particulièrement tentent à la fois de remplacer et de former les mamans empêchées d'éveiller la vie religieuse dans l'âme de leurs petits enfants : il s'agit de la *Formation chrétienne des tout-petits* (F.C.T.P.) et de l'Œuvre des *Croisillons* (5). Des enfants d'environ 4 à 8 ans composent la jeune clientèle de ces Œuvres. Quant aux ouvrières de cette restauration religieuse et morale, elles viendront de familles restées fortement chrétiennes.

II. DES SOLUTIONS

Nous avons indiqué plus haut les données du problème. Résumons-les.

(5) Voir le chapitre sur *le Catéchisme paroissial.*

Les bouleversements profonds dans le domaine idéologique, scientifique, social, dans le domaine des loisirs, des modes, des mille habitudes de la vie, font que les façons de penser des parents et les traditions familiales sont dépassées.

On croit devoir tout réinventer et repenser.

Les parents, disions-nous, ont l'impression d'être enfermés dans un dilemme : ou bien tenir à des traditions intransigeantes, à des normes de pensée reçues de leurs propres parents, et se sentir dépassés par les faits, ou bien céder aux caprices de leurs enfants et préparer capitulations et défaites.

Les solutions, il faut les découvrir aux bonnes sources : conseillers avertis, revues et livres sérieux et à la page.

Très modestement et très hardiment les orientations suggérées s'expérimentent en maint foyer.

Qu'il nous soit permis d'être l'écho de ces données éparses. On pourrait citer bien des références à tel ou tel foyer et on se reportera à la bibliographie citée plus loin.

Pour se garder des influences nocives du dehors, la solution pourrait être de s'isoler dans une intimité familiale préservée de tout contact dangereux. L'idéal de très belles familles chrétiennes d'autrefois n'était pas tout à fait étranger à cette manière de voir.

Aujourd'hui cependant, l'importance donnée à la doctrine du Corps mystique, le développement du sens communautaire chrétien et de l'esprit d'apostolat, déloge progressivement l'individualisme reproché autrefois à tant de catholiques. On veut se sauver ensemble et non seulement réaliser des réussites individuelles.

Ce serait d'ailleurs un leurre que d'espérer protéger le bon esprit en maintenant de hautes barrières entre la famille et les gens du dehors. Tôt ou tard, les enfants sentiraient l'étroitesse d'une attitude de repliement ; ils n'en seraient que plus perméables aux dangers de l'extérieur.

Voilà pourquoi la famille chrétienne sera de plus en plus le carrefour d'où partent de multiples routes. Le conflit entre l'esprit de famille et l'appel des œuvres ne doit plus exister. L'esprit de famille sera expansif, il poussera les enfants à se disperser pour servir, puis à se réunir pour retrouver ensemble consignes et courage. Loin de s'isoler, la famille se fera accueillante et ouverte, s'efforçant de réaliser pour les enfants une première ébauche de la communion catholique des âmes ; elle y parviendra grâce à des contacts dans les loisirs, le travail, l'étude, les œuvres et ne se laissera pas arrêter par d'artificielles objections de différences sociales ou de traditions périmées (6).

(6) Donnons quelques témoignages et références qui soulignent l'importance de l'esprit « rayonnant » dont nous parlons : « J'ai connu naguère un cou-

Un climat d'amitié pour tout et pour tous aidera parents et enfants à la fois à conserver la joie et à rayonner au dehors. Amitié entre parents, amitié tempérée de respect entre parents et enfants :

---

ple qui, soucieux par-dessus tout de protéger l'intimité de son amour, l'entoura soigneusement de hautes barrières. Porte close aux importuns ! Veillées, dimanches et jours de fête, entre soi, toujours entre soi, rien qu'entre soi. Penchés sur le foyer, ces jeunes gens en attisaient pour eux seuls la flamme. De la formule de l'amour conjugal, ils connaissaient ceci : *moi pour toi, toi pour moi* ; mais ils ignoraient cela : *nous pour tous.* Je les ai revus hier, tristement installés dans leur chambre glacée. Le foyer s'est éteint. L'amour a disparu.

Mais, grâce à Dieu, je connais aussi... des foyers robustement fondés, centres de rayonnement splendide. Les époux ont remis entre les mains du Christ le plus merveilleux instrument d'apostolat qui soit au monde après le sacerdoce : leur amour même. C'est lui désormais qui tient la chaîne d'or qui les unit ; et, les tirant vers le Père, il tire avec eux et par eux d'autres êtres qui, comme dit Claudel, « prennent leur forme derrière eux ». C'est entendu, ils militent, comme on jargonne de nos jours, dans des groupes de ceci ou de cela ; et c'est très bien : l'Eglise encourage et bénit la plupart des groupes de ceci ou de cela. Mais avant tout, ils existent comme foyers. Leur *chez soi* n'est pas un *pour soi* ; il est un lieu sacré d'accueil. Entrez, vous tous, éclairez-vous, chauffez-vous ; jeunes gens, jeunes filles, ne faut-il pas que vous voyiez de vos yeux ce que les livres disent des foyers où l'on s'aime ? Et vous aussi, couples médiocres, approchez-vous de cette double flamme. Sur le front joyeux de cet homme et de cette femme, qui veulent que, chez eux, vous soyez chez vous, il y a plus de puissance éducative que dans les conseils des livres. Ici on reçoit simplement, délicatement, courtoisement. Parce que ces gens s'aiment en vous aimant (lisez dans leurs yeux combien chacun désire que l'autre ne soit que flamme), vous ne les importunez jamais. Ils sont légers, disponibles, attentifs à ce qui vous préoccupe ou vous réjouit. Pour vous, autant que pour eux, ces fleurs dans les vases, et ces fruits sur la table et le thé fumant dans la cordialité des veillées d'hiver. Dans le moindre de leurs gestes, vous percevrez l'amour. Vous ne tarderez guère à sentir au cœur de ce foyer heureux l'invisible présence du Christ, pour qui flambent ces âmes et par qui vous voici contraints de flamber à votre tour pour que d'autres demain... ». F. Varillon, S. J., *Le foyer, apôtre du Christ,* dans *L'anneau d'or, Le mystère de l'amour* (n° spécial), p. 139.

— « Et voici que cette communauté chrétienne, en dehors des entreprises particulières de chacun de ses membres, selon son orientation personnelle, se révèle merveilleusement constituée pour un apostolat nouveau, un apostolat extraordinairement souple. Je voudrais que ce foyer, en vrai monastère qu'il veut être, s'ouvrît aussi généreusement que possible aux âmes, à toutes les âmes de bonne volonté. Les célibataires déprimés viendraient y respirer une atmosphère tonifiante et heureuse, s'y refaire une santé spirituelle, y passer quelques heures, quelques jours de retraite dans une communauté vraiment humaine et vraiment chrétienne. Les jeunes y viendraient apprendre à prier, à méditer. Ils y seraient les témoins d'un grand amour, ils y verraient ce qu'est une vraie famille chrétienne. Les incroyants, selon leur degré d'ouverture spirituelle, y viendraient parler des grands problèmes de la vie, d'autres y entendraient de la belle musique ; d'autres viendraient y chercher des livres ; d'autres simplement y jouir un peu de cette douce paix et de cette joie que l'on trouve autour d'une table familiale où parents et enfants s'aiment dans la vraie charité », dans Christian, *Ce sacrement est grand,* Paris, A. M. C., p. 240.

— Dans son livre, *Mariage, route de sainteté,* M. Maistriaux suggère l'idée d'un *ordre du mariage,* ordre semi-religieux où serait émis un vœu de charité, « engagement solennel de nous efforcer toujours de voir le Christ dans notre conjoint, dans nos enfants, dans tous ceux qui nous approchent et de les traiter en conséquence », p. 162.

les parents conserveront cette amitié avec leurs enfants aux années ombrageuses de l'adolescence ; amitié entre frères et sœurs. Par delà ces amitiés, la famille marquera sa sympathie pour maint autre contact amical : réunions de jeunesse à but sportif, artistique, littéraire ou simplement récréatif ; entente entre foyers divers pour se rencontrer, mettre en commun leurs ressources et organiser ainsi fêtes et veillées que chaque famille laissée à elle-même n'aurait pu réaliser. Le chef-d'œuvre des organisateurs de ces rencontres ou de ces fêtes sera d'élever parfois l'atmosphère jusqu'au plan nettement religieux : échanges de vues sur un sujet spirituel ; veillée de Noël préparatoire à la messe de minuit, excursion qui se mue en pèlerinage...

Pour maintenir intacts les pratiques religieuses et les principes moraux, on pourrait insister sur le caractère sacré et intangible des traditions reçues en héritage : habitudes identiques dans les pratiques de piété, immuable sévérité dans les modes, rigueur sans souplesse dans le choix des relations et des loisirs.

Cependant, à notre époque où les comportements sociaux et les habitudes de vie évoluent en un an plus vite qu'autrefois en vingt-cinq années, nous ne pouvons plus établir comme jadis des automatismes qui vaudront pour la vie.

Il importe que les jeunes gens d'aujourd'hui soient capables de discerner par eux-mêmes les valeurs essentielles et les modalités réformables. Aussi une formation de la personnalité leur est, plus que jamais, nécessaire. Ici se pose le difficile problème du dosage entre la liberté et l'autorité : une certaine insistance doit être donnée aujourd'hui au développement du sens de la liberté et de la responsabilité.

On ne veut nullement par là exclure le dressage et la nécessaire autorité, mais on croit que l'ambition de l'éducateur doit être d'éveiller progressivement le sens de la responsabilité. Une action, en effet, n'a de prix que si elle a été opportunément et en toute droiture choisie et voulue sans contrainte ; or on ne s'improvise pas homme libre capable de créer sa vie dans un monde riche en obstacles et en situations imprévues ; la fermeté de volonté ne suffit pas ni surtout la rigidité d'automatismes sans souplesse. Il faut être capable d'observer, de comparer et de juger ; avoir l'imagination et l'audace des résolutions inattendues ; avoir appris à distinguer l'essentiel, les immuables nécessités et les rites changeants. Une discipline autoritaire, rigide et immuable, fera peut-être des hommes tout d'une pièce, redoutables d'intransigeance ; dans des situations imprévues ils ne sauront imaginer et créer aucune solution neuve ; socialement ou bien moralement ils risquent d'être des vaincus. Savoir inventer la réaction inédite que réclament la fidélité à sa cons-

cience et l'acceptation du réel ; être apte à traduire les exigences éternelles dans le langage changeant des réalités temporelles, voilà ce à quoi un régime de confiance et de liberté doit mener. Un tel régime n'est pas sans risques ; risques cependant moins graves que les désaxements irrémédiables promis à une volonté trop peu éclairée. Le triomphe de l'éducation de l'obéissance — s'il est vrai que l'obéissance de jugement est supérieure à toute autre — n'est pas d'obtenir une soumission aveugle, c'est d'amener le disciple à découvrir lui-même, avec l'aide de l'éducateur, puis à vouloir, le choix le plus noble ; de dépasser ainsi la zone des intérêts égoïstes et limités et d'envisager la réalité du point de vue désintéressé du chef. Faire plier la volonté n'est pas le but normal d'un éducateur. Une exigence qui substitue la volonté de l'éducateur à celle du disciple, en réclamant de lui une soumission inconditionnée, n'est bienfaisante que dans certains cas : si la volonté du disciple est encore trop fragile pour supporter le poids de telle décision nécessaire, si son jugement est trop peu formé ou mal informé, s'il s'agit d'une action commune au disciple et au maître et que l'accord des deux volontés ne puisse être assuré que par un ordre.

Chaque famille adoptera selon son caractère les modalités du régime de confiance et de liberté. Les parents éviteront ces surveillances tatillonnes qui rendent les caractères sournois et fourbes. Au fur et à mesure que leurs enfants grandissent et qu'ils s'en montrent dignes, ils leur laisseront une initiative de plus en plus large dans leurs loisirs, dans l'organisation de leur vie d'étudiant et de piété. Durant l'adolescence et la jeunesse, ils préféreront parfois laisser leurs enfants juger eux-mêmes de l'opportunité de telle lecture, de telle démarche, après leur avoir fourni toutes les données capables d'éclairer leur jugement et en supposant leur volonté droite et saine.

Se savoir très tôt responsable de tâches proportionnées à ses forces mûrit un enfant et l'exalte sainement. Responsabilité de l'enfant chargé de veiller sur son cadet, sur un malade, d'assurer l'entretien ou l'ornementation d'une partie de la maison ; mais aussi responsabilités en dehors de la famille : dans les œuvres d'apostolat, dans l'Action catholique ou dans des organismes de loisirs ou d'entr'aide. Participant à des responsabilités en dehors de la famille, celle-ci lui apparaîtra comme une cellule de la chrétienté et de l'humanité.

Pour maintenir les convictions intactes et vivantes, les parents pourraient se donner l'allure de paladins farouches d'une orthodoxie pointilleuse. La foi n'y gagnerait rien.

Les apostasies ou les doutes proviennent souvent de malentendus : confusion entre les vérités chrétiennes et leur expression malhabile ou bégayante ; incapacité à distinguer dans les engouements révolutionnai-

res la part de profondeur d'avec les modalités superficielles ou excessives.

Dans ce domaine, le rôle des parents est plus considérable qu'ils ne le pensent d'emblée.

Ils s'opposeraient en vain à toute apparente évolution. On attend d'eux une connaissance personnelle de la religion appuyée sur un sens surnaturel profond ; une grande compréhension à l'égard des tendances nouvelles et des enthousiasmes suscités par les valeurs humaines.

Une connaissance personnelle de la religion permettra aux parents de distinguer dans des théories neuves ou déconcertantes ce qui n'est qu'une modalité de présentation ou au contraire ce qui serait un accroc à l'essentiel.

Il est aussi périlleux de prendre d'emblée une attitude défiante ou hostile vis-à-vis de toute hardiesse ou nouveauté que de favoriser sans discernement des tendances qui risquent de compromettre la foi.

Si l'on ne considère pas aujourd'hui comme contraires à l'orthodoxie certaines théories transformistes ou une exégèse biblique plus large que ne l'auraient crue permise nos grands-parents, la foi en un Dieu créateur n'a point changé ni la croyance à l'inspiration.

L'aptitude à distinguer dans l'enseignement doctrinal le fondement immuable et les modalités superficielles suppose chez les parents chrétiens une étude personnelle soutenue par la prière. Leur ambition sera non pas tant d'acquérir des notions complexes, mais de se pénétrer du *sens chrétien.*

Une autre cause de difficultés et parfois de défections est le contraste qui s'impose à certains esprits entre des connaissances notionnelles et abstraites et la splendeur des réussites humaines. Si l'un des rôles de l'éducation religieuse scolaire est de manifester le lien entre valeurs religieuses et valeurs humaines (7), au foyer, les parents feront vivre à leurs enfants une vie chrétienne accessible à leur âge, où apparaîtra concrètement l'attirante beauté de l'idéal chrétien.

Il serait souhaitable que les parents n'ignorent pas l'effort des penseurs chrétiens préoccupés de chercher les pierres d'attente de la révélation dans la pensée des écrivains qui ont créé notre culture (8), l'effort des spécialistes qui montrent ce que doivent penser les catholiques devant les récents progrès de la science (9), les ré-

(7) Non pas rabaisser l'idéal chrétien au niveau des paradis humains, mais montrer comment l'élan qui nous porte vers les mirages terrestres ne trouvera son repos qu'en Dieu.

(8) Voir en particulier Ch. Moeller, *Humanisme et sainteté,* Tournai, Paris, Casterman.

(9) Voir p. ex. R. Boigelot, *L'homme et l'Univers : leur origine, leur destin,* 3 fasc. Bruxelles, Renouveau ; Liége, Soledi. Voir aussi le beau livre d'un non-croyant : Leconte du Noüy, *L'avenir de l'esprit,* Paris, Gallimard.

cents ouvrages des exégètes ou des bons vulgarisateurs dans l'interprétation et le commentaire de la Bible (10).

Les parents enfin seront ingénieux à instaurer une « liturgie familiale », écho modeste de la grande liturgie de l'Eglise. Les enfants y trouveront, dans un contexte suggestif, l'expression attrayante des vérités auxquelles ils croient. Leur piété y sera soutenue par une mise en scène discrète mais parlante : crèche de Noël, autel fleuri du mois de mai, cantique ou prière rythmée.

« L'essentiel — écrit Christian (11) — est que cette liturgie soit acceptée librement de tous ceux qui y participent, sous peine de constituer un intolérable fardeau ; qu'elle soit assez souple et discrète pour épouser les modalités de la vie familiale sans la surcharger ».

« A cet égard, un grand problème qui se pose est celui de l'intégration de l'enfant dans la liturgie familiale. Là aussi, il faut beaucoup de discrétion, de doigté. Il faut d'abord éviter de peser sur l'enfant et tâcher de l'amener à désirer lui-même cette participation. Ne pas l'y introduire prématurément sous peine de le saturer, de favoriser chez lui cet irréalisme spirituel, cet automatisme, qui sont parmi les plus grands ennemis de la vie intérieure. Nous avons à former des saints et non des « bien-pensants ». Le mieux, semble-t-il, est d'introduire l'enfant dans la communauté liturgique d'une manière progressive, au fur et à mesure de ses possibilités et de ses désirs. Qu'il se sente toujours libre de refuser cette participation. Dieu laisse les âmes libres à chaque instant de l'aimer ou de le repousser ; évitons la tyrannie morale si odieuse, et qui peut produire les réactions les plus néfastes... ».

---

(10) Voir p. ex. Daniel-Rops, *Histoire Sainte,* Paris, Fayard, Bruxelles, Editions de la Cité et Editions Universitaires.

(11) *Ce sacrement est grand,* p. 248.

Citons encore un passage extrait de *L'anneau d'Or,* I, p. 23 et suiv., où un père de famille, B. Guyon, raconte une « expérience ». Il s'agit de trouver la manière de rendre à la cérémonie du baptême la plénitude de sa valeur expressive.

« Des foyers ont coutume d'organiser, la veille du grand jour, une veillée de prière et d'instruction. N'y a-t-il pas, en effet, dans ce baptême d'un enfant nouveau, une occasion pour tous les membres de la famille de prendre conscience plus clairement de la grâce du sacrement, de ce qu'il signifie, de ce à quoi il engage ?

Réunissant autour de sa femme et de ses enfants quelques amis, le parrain et la marraine, le père accomplit ce soir-là d'une façon particulièrement solennelle son ministère de chef de la prière au foyer. A la prière du soir, il joint quelques-unes des belles lectures et prières qui accompagnaient les rites d'autrefois.

L'orientation de cette veillée sera déterminée par bien des circonstances, et en particulier par l'âge des enfants... ». Le lendemain, lors de la cérémonie elle-même, on veillera surtout : 1°) à demander qu'un rythme lent soit adopté ; 2° à lire en français tous les textes sacrés (cette lecture pourrait être faite à haute voix par le père).

III. DES SOUTIENS

Les beaux efforts méritent d'être épaulés. Quand les combattants de première ligne mènent l'attaque, les services d'arrière doivent suivre. Les foyers chrétiens trouveront lumière et soutien dans des œuvres, des livres et des revues, pour leurs tâches familiales, spirituelles et éducatrices.

1) *Pour les questions familiales en général.* Ceci nous intéresse moins. Des organismes comme la « Ligue des Familles nombreuses » s'occupent spécialement du point de vue économique et social. L'ensemble des problèmes familiaux sont du ressort d'œuvres telles que l'« Action familiale » (12) ou le « Mouvement populaire des Familles » (M.P.F.) (13), avec leurs périodiques : *Famille* et *La vie populaire* (ce dernier est un hebdomadaire familial et ouvrier).

2) *Pour l'épanouissement spirituel du foyer chrétien comme tel (et subsidiairement pour la formation religieuse des enfants).* Le grand coup a sans doute été et est encore donné par les œuvres d'Action catholique et la Route. Les cercles d'études sur la doctrine du mariage chrétien, sur le rôle des parents dans l'éducation ont éveillé des préoccupations et des enthousiasmes, d'où sont nées d'authentiques vocations de parents chrétiens.

Après le mariage ils ne sont pas laissés démunis.

A l'instar d'initiatives françaises, la L.O.C. (Ligue Ouvrière Chrétienne) avait entrepris de grouper des ménages ouvriers au cours de récollections familiales. Le M.P.F. a repris et continue la formule. *Foyers rayonnants* d'avril 1946 nous résume une récente réunion. « Elle eut lieu un dimanche après-midi de 2 h. 1/2 à 5 h. 1/2. Deux instructions de 3/4 d'heure furent prêchées par l'aumônier. Après chacune d'elles, les époux se promenèrent bras dessus, bras dessous, dans le parc, en faisant l'application des idées émises, à leur propre foyer. Un questionnaire fut remis à chacun à cette fin. Les enfants étaient gardés par des jeunes filles du patronage. Il fut décidé que la prochaine réunion se terminerait par un cercle d'études de tous les foyers présents ».

Les foyers bourgeois ont aussi leurs réunions et leurs récollections. Des groupes de jeunes foyers se rassemblant les uns chez les autres, sous la direction d'un aumônier, bâtissent leur spiritualité. La route des hommes réalise des récollections analogues à celle dé-

---

(12) rue Belliard, 89, Bruxelles. L'« Action familiale » a organisé cette année des conférences sur l'amour et le mariage.

Les Editions « Famille et jeunesse » à la même adresse se spécialisent dans les publications sur la famille, l'éducation et la jeunesse.

(13) 31, rue du Méridien, Bruxelles.

crite plus haut : des routiers ou des guides s'occupent des enfants et les font jouer pendant que leurs parents réfléchissent, échangent des idées et prient.

Des revues reflètent et dirigent ces préoccupations. Les *Feuilles familiales* fondées par F. Tonnet sont à leur huitième année et paraissent dix fois par an (14). *Mon foyer sous le regard de Notre-Dame* (15) est surtout destiné aux mamans. *Foyers rayonnants* (16) est offert aux foyers populaires, tout spécialement aux militants du M.P.F. Spiritualité et éducation y sont traitées.

Des revues françaises pourront aussi être utilement consultées : au premier rang, *L'Anneau d'or* (17). *Famille et chrétienté* (18) unit les problèmes spirituels et les problèmes pédagogiques.

Des livres. Nous ne citons guère de livres de préparation au mariage ni de doctrine. Notons *Visage de la famille* de Madame Daniélou (19), *Le bonheur au foyer* de Madame Hanquet d'Andrimont (20), *La vie chrétienne dans le mariage* (21), *Mariage, route de sainteté* de R. Maistriaux (22), *Ce que Dieu a uni* de G. Thibon (23), *Foyers de lumière en chrétienté* par Max André (24) et le beau livre de A. Christian, *Ce sacrement est grand* (25), etc.

3) *Pour la formation religieuse des enfants,* deux sortes de soutiens pourront aider les parents : une éducation donnée aux parents eux-mêmes et une collaboration leur apportée. a) *une éducation donnée aux parents eux-mêmes.* Cette éducation se fait par des conférences, des échanges de vues, des congrès, des entretiens avec les éducateurs de profession, des revues, des livres. La « Ligue de l'éducation familiale » (26) poursuit ce but éducatif. La F.C.T.P. dont nous avons parlé réunit en cercles d'études des mamans de la classe populaire... Citer les multiples initiatives diverses est chose impossible. Parmi les revues citons *Education familiale* (27), *Famille et*

---

(14) Secrétariat : Soyeur, 41, av. Josse Goffin, Berchem Ste-Agathe, Bruxelles.

(15) 163, chaussée de Ghistelles, Bruges-Saint-André. Pour la France : 52, rue de la Monnaie, Lille (trimestriel).

(16) 31, rue du Méridien, Bruxelles (mensuel).

(17) Cahiers de spiritualité familiale, 1, rue des Poitevins, Paris VI^e^ (6 cahiers par an). Pour la Belgique, Chan. D. Leclercq, abbaye d'Averbode.

(18) 8, avenue Daniel-Lesueur, Paris VII^e^ (bimestriel : doctrine et spiritualité, vie au foyer, éducation, famille ouverte).

(19) Paris, Bloud et Gay.

(20) Bruxelles, Action familiale.

(21) Paris, A.M.C.

(22) Bruxelles, A.F., Tournai, Paris, Casterman.

(23) Editions Universitaires, Bruxelles.

(24) Tournai, Paris, Casterman.

(25) Paris, A.M.C. et Editions familiales de France. Voir aussi *Où en est l'enseignement religieux ?* et suppléments.

(26) Secrétariat, 22, avenue de l'Yser, Bruxelles.

(27) Administration, M. Grosjean, 10, rue Maurice Liétard, Bruxelles.

Collège (28), *Pédagogie* (29). Parmi les livres : Madame Daniélou, *L'Education selon l'esprit* (30) ; J.-M. de Buck, *Votre fils, Cas difficiles, Caractères difficiles* (31) ; Père Bruno de Jésus-Marie, *L'enfant et la voie d'enfance* (32) ; Charmot, *Esquisse d'une pédagogie familiale* (33) ; Vérine, *La famille nouvelle* (34) ; Madame Hanquet d'Andrimont, *Si les mamans savaient* (35), *L'école des parents* (36) ; de Lestapis, S. J., *Comprendre nos enfants* (37) et enfin les comptes rendus des congrès nationaux de l'association du mariage chrétien (38).

b) *Une collaboration à leur tâche.* C'est le rôle du curé dans la paroisse, du professeur ou de l'instituteur au collège ou à l'école, du dirigeant dans l'œuvre dont il s'occupe.

Qu'il n'y ait jamais rivalité entre ces diverses influences mais appui réciproque. Entre la famille et les œuvres, parfois une défiance s'insinue. C'est à tort. Une récente enquête sur le scoutisme et la famille (39) a montré comment parents et responsables d'œuvres pouvaient se comprendre et s'entr'aider.

Telles sont, croyons-nous, les conditions principales qui permettront aux familles chrétiennes d'être vraiment des foyers de formation religieuse où une vie chrétienne exempte de formalisme mais personnelle et libre pourra s'épanouir.

Pierre RANWEZ, S. I.

---

(28) 24, Boulevard Saint-Michel, Bruxelles.
(29) Education et culture, Paris, Spes.
(30) Liège, Paris, Solédi, Paris, Plon.
(31) Paris, Desclée De Brouwer.
(32) Paris, Desclée De Brouwer.
(33) Paris, Spes.
(34) Paris, Spes. De Vérine aussi : *L'art d'aimer ses enfants* et *Délivrez-les du mal,* Paris, Spes.
(35) Bruxelles, Action familiale.
(36) Toute une série de volumes de rapports de congrès : *Enfance, Adolescence, Jeunesse,* chez Lanore ; *Education et contre-éducation,* chez Spes.
(37) Paris, Spes.
(38) Paris, Edition mariage et famille.
(39) Voir dans *Vrai* une enquête menée par M^me^ Jeanne Cappe (Conclusions dans le n° du 30 mars 1946).

LE CATECHISME PAROISSIAL

I. L'ORGANISATION DU CATECHISME PAROISSIAL

L'organisation du catéchisme paroissial est déterminée par les statuts diocésains. Ceux-ci prévoient surtout trois catégories de catéchismes : le pré-catéchisme, le catéchisme préparatoire à la profession solennelle de foi et le catéchisme de persévérance. La législation diffère légèrement d'un diocèse à l'autre. Nous pourrions, en simplifiant quelques détails, établir approximativement le tableau suivant :

	Malines	Liège	Namur	Tournai
Pré-catéchisme De 7 ans jusqu'au catéchisme de profession solennelle	1 ou 2 fois par semaine	1 fois par semaine au moins	1 ou 2 fois par semaine	1 ou 2 fois par semaine
Catéchisme préparatoire à la profession solennelle (11 ou 12 ans)	Durant 2 ans, 2 fois par semaine ; tous les jours, les 9 dernières semaines	Durant 2 ans. Dans les petites paroisses 5 fois par semaine ; dans les grandes paroisses : 1re année 2 fois par semaine ; 2me année 5 fois ou tous les jours	Durant 2 ans : 5 fois par semaine	Obligatoire tous les jours pendant 1 an. On conseille 1 ou 2 fois par semaine pendant une autre année
Catéchisme de persévérance	Le dimanche ou un autre jour	Le dimanche de préférence	Durant 2 ans le dimanche ou un autre jour	Soit catéchisme dominical, soit instruction religieuse au patro.

II. LES FAITS

La première communion solennelle — officiellement appelée aujourd'hui *profession solennelle de foi* — est une des plus chères et des plus fortes traditions chrétiennes. C'est un événement fami-

lial. La poésie, un peu désuète, du plus beau jour de la vie, avec ses images-souvenirs, ses cierges, ses cantiques un peu romantiques et vieillots : « Mon bien-aimé repose en moi », n'est pas sans émouvoir la sensibilité des enfants.

Là où la foi est faible, le succès de la fête de la communion solennelle est dû pour une bonne part à la tradition populaire d'une fête de l'enfance. Les enfants n'entendent pas être frustrés de la joie et de la gloire de se voir, durant toute une journée et plus, le centre de l'intérêt attendri et admiratif de toute la parenté ; ils rêvent longtemps à l'avance du beau costume, des cadeaux... les parents sont très fiers de pouvoir mettre en valeur leur fils ou leur fille, de les promener dans leurs beaux atours dans les rues du quartier et d'éblouir le voisinage par une fête dès longtemps organisée.

Dans les milieux chrétiens, les parents veulent que leurs enfants soient bien préparés à ce grand acte de leur vie. Même dans les milieux plus ou moins indifférents, on sait que, pour être admis à la solennité désirée, il faut avoir été fidèle aux leçons du catéchisme.

Le clergé s'appuie sur cette tradition vivante. En un ou deux ans, on essaie le tour de force de condenser l'essentiel de la formation chrétienne.

L'assiduité au *catéchisme de profession solennelle* atteint 100 % dans des régions à fortes traditions chrétiennes (p. ex. des doyennés de la province de Luxembourg). En général dans les campagnes, les absences sont rares. Dans les villes et banlieues, les « fuites » représentent un pourcentage appréciable, parfois 20 ou 30 %. Dans certaines localités ouvrières, la proportion d'abstentions frôle 50 %. Il faut noter les difficultés matérielles dues à la guerre.

Si le catéchisme de profession solennelle est en général bien fréquenté, le pré-catéchisme et le catéchisme de persévérance le sont moins ou même sont complètement abandonnés.

Dans les paroisses rurales où les traditions chrétiennes sont demeurées vivaces, le clergé réussit à réunir un auditoire (parfois 100 %) pour *le catéchisme de persévérance* (1). Une formule qui réussit encore çà et là est celle d'une conférence soutenue par des projections de films fixes le dimanche matin ou le jeudi après-midi. On vient encore volontiers au « cinéma du curé ». Le plus souvent, l'auditoire du catéchisme de persévérance devient insignifiant et l'on est forcé de renoncer à maintenir une œuvre sans objet réel.

La plupart du temps, *le pré-catéchisme* disparaît ; car, si la paroisse est bonne, on estime fréquemment que le cours de religion à

(1) Sur 77 curés ou vicaires de diverses régions de Wallonie ayant répondu à une enquête, 21 déclarent souhaitable et possible de donner le catéchisme de persévérance en dehors des œuvres et de l'école.

l'école suffit ; si elle est mauvaise, la clientèle du pré-catéchisme paroissial sera nulle ou presque (2).

La situation se présente différemment là où travaillent des catéchistes religieuses ou laïques. Leurs équipes diligentes peuvent se spécialiser dans le recrutement et l'organisation de catéchismes multiples. Là où une tradition s'est implantée, on obtient parfois des résultats étonnants. La paroisse de X (banlieue mi-flamande, mi-wallonne : 13.000 âmes), dispose de près de quinze catéchistes et de religieuses ; le pré-catéchisme compte, en 1946, 45 garçons et filles, le catéchisme de persévérance compte 172 filles (nous n'avons pas le nombre des garçons), le catéchisme de communion solennelle, 150 garçons et filles.

Dans la plupart des cas, cependant, le groupe de garçons ou de filles qu'il est possible de réunir ne représente qu'une proportion faible. Dans tel centre on considère comme une bonne moyenne une assistance de 10 petits garçons de 6 à 10 ans appartenant aux écoles neutres et d'autant de fillettes, pour une paroisse de 10.000 âmes.

III. LES PROBLEMES DU CATECHISME PAROISSIAL

L'antique et simple usage de l'instruction religieuse donnée aux enfants par le curé de la paroisse est devenu l'origine de nombreux problèmes du fait de mille circonstances autrefois inexistantes.

Leur énumération complète est impossible tant ils se multiplient et se compénètrent l'un l'autre.

1) *Problème de l'organisation.* Il faut réunir les enfants à des heures possibles pour eux ; or ils vont à des écoles diverses dont les horaires diffèrent. Il y a la distance, l'obscurité, l'hiver.

Trouvez-moi donc des heures qui contentent Pierre et Paul, Joséphine et Marie... et leurs parents.

2) *Problème du personnel.* L'idéal serait de pouvoir multiplier les sections et les groupes. Mais le curé et les vicaires ne peuvent suffire. Or les catéchistes font défaut ou encore le clergé hésite à

(2) La question du pré-catéchisme (quelle que soit la forme qu'on lui donne, comme nous le verrons plus loin) est inséparable du problème de la communion privée vers 7 ans. Il serait imprudent de vouloir la faire faire à tout prix. Lorsque la communion privée doit marquer un terme pour la pratique et l'instruction religieuses, il vaut mieux remettre la communion à plus tard. Souvent le plus grand nombre de ceux qui font leur communion privée sont les enfants des écoles catholiques.

Sur 60 réponses au sujet de la communion privée, 17 paroisses réussissent à amener tous les enfants ; il s'agit pour la plupart de paroisses rurales ou de petites villes à traditions chrétiennes ; 5 paroisses du même genre notent 90 ou 95 p.c. ; 7, 80 ou 85 p.c. ; 10, 70 ou 75 p.c. ; 2, 60 ou 65 p.c. ; 8, 50 ou 55 p.c., les autres paroisses continuent la proportion descendante jusque 10 p.c.

recourir à leur aide. Il hésite à recourir à elles, car le catéchisme paroissial ne doit-il pas être un contact personnel entre l'enfant et le prêtre ? Si celui-ci délègue une catéchiste, il esquive, semble-t-il, une responsabilité qui lui incombait. Le raisonnement vaudrait si le prêtre se désintéressait complètement du catéchisme. Mais ne peut-il se réserver telle ou telle partie et ne pas rester étranger au travail de ses collaboratrices ?

3) *Problème du programme et de la méthode.*

Nous touchons le problème capital.

Dans le diocèse de Malines, le programme officiel donné aux écoles est aussi imposé dans les paroisses. Reste que la mise au point d'un programme et d'une méthode suppose une adaptation à la réalité concrète. Or, si de nombreux enfants ont à l'école catholique une heure de religion par jour, d'autres parfois, à l'école communale, n'ont qu'une instruction rudimentaire ou n'en ont pas du tout ([3]) ; les uns ont fait leur première communion privée, d'autres pas ; les uns ont reçu en famille une formation chrétienne, d'autres en ont été privés.

Le fait est qu'en un ou deux ans il faut aboutir — quel que soit le point de départ — à ce que *tout le catéchisme soit connu ou tout au moins l'essentiel du catéchisme.*

Or le catéchisme, avec ses formules claires et un peu abstraites, tel qu'il est expliqué durant la douzième année, est normalement l'aboutissement d'une formation lentement préparée. C'est un *triage, une mise en ordre et en formules de richesses dès longtemps amassées* ; si ces richesses n'existent pas, le triage est illusoire, on aura fait un canevas, on n'aura rien pour le garnir.

Un même enseignement, profitable pour des enfants déjà dégrossis, peut devenir pour d'autres plutôt dommageable qu'utile.

Voici une observation faite dans une paroisse ouvrière française déchristianisée : au moment de la préparation au mariage, il est plus facile d'émouvoir une sensibilité neuve au point de vue religieux qu'une sensibilité émoussée par un verbalisme dont les formules ont encombré la mémoire sans toucher le cœur.

De ces constatations provient tout le travail effectué pendant ces vingt dernières années pour essayer de réaliser un enseignement catéchistique qui soit non seulement une mise en formules mais d'abord une initiation progressive.

4) *Problème du matériel.* Beaucoup de prêtres désirent utiliser des procédés intuitifs : ils voudraient disposer d'images, de tableaux,

(3) Parfois, p. ex. dans certaines paroisses du diocèse de Malines, les enfants des écoles catholiques sont dispensés partiellement ou totalement du catéchisme paroissial.

de films. Ils cherchent à adapter les méthodes actives. Ils souhaitent recourir aux chants, saynètes, aux exercices réalisés dans des cahiers illustrés. Ils trouvent l'église peu favorable au bien-être et à l'intimité nécessaire pour une leçon de catéchisme. Une salle réservée à cet usage leur paraît souhaitable. Les enfants y seraient commodément assis et disposeraient de tables ou de pupitres. Il y ferait chaud en hiver et clair en toutes saisons. Aux murs, une ornementation appropriée aurait sa place. Des tableaux évocateurs seraient successivement exposés, un tableau noir y serait dressé.

Mais souvent l'argent manque et tout ceci n'est qu'un rêve.

IV. REALISATIONS

Est-il possible, dans les circonstances actuelles, de concevoir une formation religieuse progressive centrée sur la paroisse ? Le curé sur qui repose la « cura animarum » dispose-t-il de moyens utilisables pour adapter l'enseignement, depuis la petite enfance jusqu'à l'entrée de la vie ?

1°) *Période de 3 à 6 ans ou plus tard.* Nous avons dit l'importance de cette période de la vie durant laquelle le sens religieux s'éveille.

Si la maman néglige son rôle éducateur, si, au jardin d'enfants, la formation religieuse est omise, des catéchistes peuvent suppléer le rôle des mamans et de l'école. Sans méthode cependant leur influence sera peu profonde.

La *F.C.T.P.* (formation chrétienne des tout-petits) a pour ambition d'organiser cette première éducation religieuse. Tous les jeudis après-midi, entre deux heures et quatre heures et demie, des jeunes filles réunissent les enfants (4) ; elles vont les chercher à domicile et les mènent au local. Prières, récits et commentaires alternent avec des jeux, chants, coloriages et bricolages de toute sorte. Pour que la formule soit profitable, il importe qu'un groupe restreint d'enfants soit confié à chaque jeune fille : cinq ou six (5). Une connaissance développée de la psychologie enfantine leur est nécessaire.

Leur rôle ne se borne pas à cette réunion hebdomadaire ; elles ont un rôle maternel à remplir vis-à-vis de leurs petits élèves : quand ils ont l'âge de se confesser et de communier, elles les aident, suivent la messe avec eux, vont les chercher le samedi pour la confession ; parfois même elles s'occupent de leur toilette avant de les conduire à la messe de communion.

Il leur faut beaucoup de jeunesse et de simplicité d'âme pour comprendre les audaces naïves de la dévotion enfantine. Le curé

(4) De 5 à 8 ans ou plus jeunes encore. Le cycle est de 4 années.

(5) Parfois cependant des groupes de 10 à 15 réussissent. L'œuvre est encore à ses débuts en Belgique. Cfr le chapitre sur les *catéchistes*.

doit aussi se mettre à la portée des petits : on vit un jour dans telle cour d'école une enfantine procession du Saint-Sacrement. N'était-il pas touchant l'hommage des tout-petits ? Notre-Seigneur ne s'est-il pas cru revenu aux temps de la Palestine, quand les petits se pressaient autour de lui ?

Vers 1930, dans une paroisse de banlieue ouvrière, sur 300 élèves de l'école communale pas un seul n'avait fait sa première communion. Onze ans après, grâce aux « mamans d'âme », parmi la population renouvelée de la même école, cinq peut-être n'avaient pas eu le bonheur de recevoir Notre-Seigneur (6).

Tout ce qui vient d'être dit au sujet de la F.C.T.P. peut s'appliquer à l'œuvre des *Croisillons* (7). Même recrutement : enfants de quatre à sept ans de milieux populaires. Même but : suppléer la formation chrétienne négligée au foyer. Mêmes petits groupes (six ou sept enfants par groupes) (8), aux soins d'une « maman d'âme ». A Bruxelles, où l'œuvre est surtout répandue, les enfants sont réunis par rue dans la maison de leur « maman d'âme » ou dans un autre local. Ailleurs le groupement est paroissial. Une fois par semaine, durant une heure et demie environ, la récréation alterne avec l'instruction, l'une soutenant l'autre (par exemple de petites mises en scène de récits évangéliques). A Bruxelles, 1200 enfants peut-être (en comptant flamands et wallons) sont formés de la sorte. On en retrouve à Tournai, dans de multiples agglomérations de moindre importance, et bientôt à Charleroi.

2°) *Période de 6 ou de 8 à 10 ans* : c'est l'époque où les institutions religieuses de la première enfance s'enrichissent de tout un contenu sensible : des récits de la Bible et de l'Evangile, des histoires des saints, de la poésie des fêtes liturgiques.

Les programmes de religion pour l'école primaire tiennent compte de ces exigences psychologiques. Que fera le curé si l'enseignement scolaire et familial est déficient ? Organiser un catéchisme pour les petits ? La plupart du temps personne ne viendra. A supposer qu'il soit possible de réunir une clientèle, quelle sera l'influence d'une leçon hebdomadaire donnée à des enfants que tout le milieu de vie détourne des préoccupations religieuses ? En tout cas, il serait non seulement inutile mais gravement dommageable au développement normal de leur formation chrétienne de faire apprendre par ces

(6) Un des intérêts de telles œuvres est que non seulement les enfants sont atteints, mais aussi leurs parents ; en allant chercher les enfants à domicile et en les reconduisant, on fait un brin de causette avec la maman ; c'est un premier contact avec l'Eglise ; de plus, des cercles d'étude réunissent parfois les mamans elles-mêmes.

(7) L'esprit est celui de la Croisade eucharistique. L'œuvre est soutenue par le mouvement des cadettes, qui fournit aux « mamans d'âme » des auxiliaires.

(8) Actuellement en beaucoup d'endroits, les groupes sont plus nombreux.

enfants des formules abstraites trop difficiles. On risquerait de substituer définitivement dans leur esprit un pur réflexe de mémoire à une réaction personnelle et spontanée en face des réalités religieuses. On peut penser qu'un principe de solution pourrait être trouvé dans les œuvres telles que meutes de louveteaux, patros, cœurs joyeux, croisades, benjamines d'A.C., etc. (9). *Il est important que chacune de ces œuvres prenne conscience de la nécessité de donner une formation religieuse sérieuse et adaptée, pour les enfants qui ne reçoivent pas d'enseignement religieux à l'école.*

3°) *Période de catéchisme de profession de foi : 10, 11 ans.*

Notons d'abord que les victoires difficiles s'achètent au prix d'efforts coûteux.

Le prêtre responsable du catéchisme (nous le supposons un éducateur et un psychologue) devra pouvoir disposer d'aides et de moyens matériels. Tout effort spirituel et surnaturel se manifeste habituellement dans le domaine des réalités sensibles (10).

L'utilisation régulière de films fixes semble de plus en plus nécessaire pour soutenir et illustrer l'enseignement. C'est le procédé intuitif du jour. Un sérieux effort doit être fait pour multiplier les salles de catéchisme pourvues de rideaux d'occultation, d'un appareil et de collections de films fixes.

Le recours aux cahiers de catéchisme, tels ceux du chanoine Quinet, offre à l'enfant l'occasion de participer activement et d'une façon intéressante à la leçon. Leur usage doit être répandu (11). Enfin on serait peut-être étonné des résultats que pourrait donner le recours plus fréquent aux chants : un chant émouvant et entraînant agit quasi « ex opere operato ». Le recours aussi au jeu dramatique sous sa forme rudimentaire : reconstitution un peu improvisée d'une scène d'Evangile tout spécialement.

Ensuite deux cas sont à distinguer :

a) *Les enfants ont déjà précédemment reçu une formation chrétienne.* Dans ce cas le rôle principal du catéchiste peut être d'établir dans leur esprit déjà logique une doctrine claire et solide.

(9) Plusieurs de ces œuvres mettent au point des plans d'instruction religieuse adaptés aux petits.

(10) Une salle de catéchisme n'est pas un luxe superflu ; les enfants aiment avoir leur local dont l'ornementation variée est faite pour eux et leur parle. Voici, semble-t-il, quel devrait en être le mobilier : outre des bancs ou des chaises, des tables ou pupitres, un appareil à projections et des rideaux d'occultation, un tableau noir, des tableaux d'Histoire sainte (p. ex. la collection américaine du P. Heeg), une carte de Palestine, des tableaux de catéchisme (p. ex. les tableaux de M. Quinet). En outre, il serait souhaitable que les enfants puissent disposer de cahiers, par exemple les cahiers du Chanoine Quinet.

(11) Sur 77 prêtres ayant répondu à une enquête, 26 utilisent les films fixes, 21 utilisent les cahiers de catéchisme, 20 disposent d'une salle de catéchisme, mais un beaucoup plus grand nombre souhaiteraient en avoir.

b) *Les enfants sont dépourvus de toute formation religieuse.* Il importe alors, avant de donner la théologie du catéchisme, de faire un peu tardivement avec ces enfants le cheminement négligé durant les années précédentes. Il faut ouvrir doucement, progressivement, leur imagination, leur cœur, puis leur esprit aux réalités spirituelles. L'explication et la mémorisation d'un texte abstrait supposent en tout cas que l'imagination et le cœur aient été suffisamment préparés et émus. Le matérialisme de la onzième année sera un obstacle, mais malgré tout leur âme est docile ; ils ignorent encore les réflexes de défense qu'ils feraient jouer durant leur quinzième ou seizième année. On pourra alors aboutir en fin de compte à les rendre capables d'assimiler avec profit des textes du catéchisme, les plus importants tout au moins. Souvent un catéchisme paroissial comportera des enfants des deux catégories. *La solution sera ou bien de diviser les groupes, ou bien de s'adapter aux moins évolués* ([12]).

4°) *De 13 à 17 ans.* Sauf exceptions ([13]), l'expérience fait abandonner progressivement le catéchisme de persévérance comme tel. Or nous avons dit qu'un enseignement religieux, pour être formatif, devait être adapté et supposait un milieu de vie qui rende possible une expérience de vie chrétienne. Les œuvres de jeunesse, qui depuis des années ont spécialisé leurs méthodes et étendu leur action, ne pourraient-elles apporter à la fois un enseignement et l'occasion d'une expérience ? Les statuts diocésains de Tournai ont admis le principe d'un enseignement religieux par les œuvres, notamment par le Patronage. L'objection obvie est que souvent, dans les œuvres, la formation religieuse comme telle est fragmentaire et souvent négligée. L'effort ne devrait-il pas être de demander aux œuvres de jeunesse une coopération plus *consciente* et plus *méthodique* dans la formation religieuse de l'adolescence ([14]) ? Une telle solution n'est pourtant pas entièrement satisfaisante. Peut-on espérer atteindre par là la masse de la jeunesse ? Le problème de la persévérance, spécialement grave en France, a été touché au Congrès de Besançon en avril dernier. « Il y avait — lisons-nous dans *La Maison-Dieu* (7e fasc., p. 161) — un fort courant de curés désireux de voir retarder la cérémonie de la rénovation des promesses baptismales à l'âge de quatorze ans ». Ce qui peut devenir opportun en France ne l'est pas nécessairement en Belgique où des directives adaptées aux circonstances de temps

(12) Cette dernière solution sera évidemment regrettable pour les meilleurs, mais offrira du moins une chance de salut pour les plus délaissés.

(13) Dans le diocèse de Namur spécialement, ces exceptions sont si nombreuses qu'elles sont presque la règle dans certaines régions. On ne peut que s'en réjouir vivement. Il serait d'ailleurs infiniment regrettable de laisser tomber les catéchismes de persévérance là où il est possible de les maintenir.

(14) Ce point sera traité dans un des chapitres suivants.

et de lieu nous sont données. Cette citation à propos du Congrès de Besançon veut seulement montrer combien le clergé français — comme le clergé belge — se préoccupe de trouver un « centre d'intérêt » capable de garantir la fidélité au catéchisme à l'âge de la persévérance et dans quelle voie certains cherchent des solutions.

V. MANUELS ET LIVRES

Il ne s'agit pas de donner une bibliographie : ce travail a déjà été fait (15). Nous voudrions simplement indiquer à quels livres on recourt le plus volontiers aujourd'hui. Le manuel du catéchisme est évidemment le livre de base. Le *programme de l'enseignement de la religion* (16) est le directoire officiel dans le diocèse de Malines. Ensuite, les livres du Chanoine Quinet (17) semblent le plus souvent utilisés. On consulte parfois les ouvrages de Mme Fargues (18) ou de Mlle Derkenne (19). Les quatre volumes de « *La miche de pain* » (20) sont toujours appréciés. Dans le diocèse de Malines surtout, on cite les livres des Sœurs de Vorselaar (21). On nomme aussi Dupont, Ferbeck, Bataille, Flamion et Adam, de Hemptinne, etc.

Outre le catéchisme, pas mal de prêtres aiment à mettre entre les mains des enfants une petite Bible, l'Évangile (par exemple, les quatre évangiles en un seul) et des cahiers illustrés.

Pour les faire chanter, c'est tantôt à l'Hosanna (22), mais de plus en plus fréquemment aux cantiques de Dom David (23) que l'on a recours.

Pierre RANWEZ, S. I.

---

(15) Voir spécialement *Où en est l'enseignement religieux ?* et suppléments, ou bien A. Boyer : *Le catéchisme vivant,* Desclée De Brouwer.

(16) Lierre, Van In.

(17) Spécialement : *Pour mes tout-petits, Vingt leçons de catéchisme évangélique par la méthode active,* et *Carnet de préparation d'un catéchiste* (3 vol.), Paris, Spes.

(18) Par ex. *Introduction des enfants de neuf ans au catéchisme* (3 vol.), Desclée De Brouwer.

(19) *La vie et la joie au catéchisme* (2 vol.), Paris, de Gigord.

(20) Langres, 8, rue Tassel. En vente, 11, rue Brialmont, Bruxelles.

(21) *Semence d'amour, germes de vie* (3 vol.), Averbode, Bonne Presse.

(22) Maison N.-D. de Xhovémont, rue Xhovémont, Liége et Maison N.-D. du Travail, Fayt-lez-Manage.

(23) *Cantilènes et Cantiques pour les petits,* nouv. éd., Editions de Fontenelle, *Chants religieux pour les petits,* Grenoble, Librairie St-Grégoire et *Les chants du catéchisme,* Editions de Fontenelle. En vente, 11, rue Brialmont, Bruxelles.

LE ROLE ET LA FORMATION DES CATECHISTES

I. DEFINITION

Nous entendons ici par catéchiste toute personne laïque, qui se met à la disposition du clergé pour enseigner la religion soit dans le cadre de la paroisse (catéchismes ou œuvres), soit dans les écoles communales. Nous excluons de la présente étude les professeurs de religion à l'école libre, les instituteurs qui donnent la religion à l'école communale, les membres du clergé et les religieux ou religieuses.

Ces catéchistes peuvent être des dames ou des jeunes filles, des hommes ou des jeunes gens ; on a rarement recours à ces derniers (1). Leurs occupations leur rendent difficile cette fonction.

II. NECESSITE

Nous savons l'urgente nécessité de pourvoir en catéchistes mainte *école communale.*

Dans les *paroisses populeuses,* il est impossible au curé et à ses vicaires d'assurer utilement la charge de tous les catéchismes, depuis la petite enfance jusqu'à l'âge adulte.

Pour les *catéchismes aux fillettes ou aux tout-petits,* une femme, avec sa psychologie et son sens maternel, peut réussir mieux que le prêtre.

III. SERVICES QUE L'ON DEMANDE HABITUELLEMENT DES CATECHISTES (2)

Nous constatons qu'en Wallonie, le recours aux catéchistes, fréquent dans les centres importants et les banlieues, est rare dans les villages ou les petites agglomérations.

Cependant les possibilités de recrutement sont loin de satisfaire les désirs.

On confie aux catéchistes — en tout ou en partie — la *préparation des enfants à la communion privée,* le *pré-catéchisme,* le *catéchisme de persévérance,* l'instruction des adultes avant le baptême et avant le mariage (ce dernier ministère est souvent exercé par des religieuses).

---

(1) Sauf dans le cadre des œuvres (Patros, etc.).
(2) Sur 77 prêtres interrogés, 25 utilisent les services de catéchistes.

On se contente parfois de demander aux catéchistes un *rôle supplétif* : aider les retardataires, assurer les répétitions, la mémorisation des textes, expliquer l'Histoire sainte.

En certains centres, on recourt à leur aide pour les cours de religion à l'*école communale.*

IV. QUALITES REQUISES DES CATECHISTES

Outre une *connaissance doctrinale et méthodologique,* le rôle de catéchiste suppose une certaine *culture* et une formation générale qu'une grande finesse d'âme peut parfois remplacer.

La nécessité d'adapter et d'intéresser requiert du *savoir-faire* et *une connaissance pratique de l'âme enfantine.*

De sérieuses *convictions* et une réelle *vie intérieure* donnent à l'enseignement la force d'un témoignage ; autrement, il risque de n'être que la répétition d'une leçon apprise.

Enfin on attend des catéchistes *dévouement, tact* et *délicatesse,* car leur tâche est non seulement de gagner les enfants mais de conquérir la sympathie des parents ou des professeurs.

Les catéchistes peuvent être des demoiselles qui, après avoir achevé leurs études moyennes ou leurs humanités, se consacrent à cette tâche, soit jusqu'à l'époque du mariage, soit plus longtemps encore si elles le peuvent et en sentent l'attrait.

V. LES DIFFICULTES

Les insuffisances dans le recrutement des catéchistes, le découragement de certaines d'entre elles après des expériences trop pénibles ou trop difficiles, certains essais malheureux qui détournent le clergé de recourir à leur aide sont des faits. Ces constatations nous amènent à nous demander si la formation des catéchistes et les conditions de travail qui leur sont offertes sont toujours idéales. Quelles sont parfois ces conditions ?

Souvent la catéchiste a le sentiment d'une certaine *solitude.* A l'âge où elle doit faire sa vie et se créer des relations, elle ne peut participer pleinement à la vie mondaine ou sportive de ses compagnes. Obligée de suivre des cours, de préparer ses leçons, de les donner à heures régulières, de s'occuper de telle œuvre paroissiale, elle doit renoncer tantôt à une fête, tantôt à une sortie, tantôt à une conférence.

Encore si des contacts existaient avec des collègues, si elle pouvait échanger des idées, trouver encouragement et soutien. Mais les occasions sont rares. Cette solitude n'est favorable ni à la joie ni à l'entrain. Les jeunes filles craignent l'ennui et l'isolement.

La catéchiste manque souvent de *compétence.* Fréquemment elle a été choisie pour son dévouement et on l'a mise à la tâche sans préparation technique suffisante. Sans doute, dans beaucoup de cas, elle a suivi des cours et passé un examen. Mais elle devrait pouvoir entretenir ses connaissances doctrinales et pédagogiques ; elle devrait connaître les nouveautés, les courants d'idées, les livres, les revues.

La catéchiste manque de *soutien matériel.* — Les catéchistes rétribuées sont rares (3). Si les prestations demandées sont importantes, seules des personnes fortunées peuvent accepter une telle situation. Il est vrai que souvent on leur demande une seule prestation hebdomadaire : le jeudi après-midi ou le dimanche matin.

La catéchiste a souvent une *tâche fort ardue.*

1°) Souvent les *catéchismes les plus difficiles* lui sont réservés : le pré-catéchisme et le catéchisme de persévérance, alors que l'assiduité des enfants n'est pas soutenue par la proximité de la communion solennelle et que mille sollicitations les éloignent du catéchisme.

2°) Le rôle confié aux catéchistes est parfois *supplétif* et donc dépourvu de l'intérêt que donne une œuvre dont on a, avec la responsabilité, tous les aspects aussi bien difficiles qu'attrayants.

3°) Parfois *trop d'enfants* sont confiés aux catéchistes, ou bien encore des groupes *trop disparates.* D'où difficulté d'intéresser leur petit monde, de conserver leur autorité, d'obtenir une certaine régularité aux leçons.

4°) La leçon de catéchisme, en marge de l'éducation réservée à la famille et aux œuvres, est-elle toujours une école de vie ? Les leçons de catéchisme données par la demoiselle sont parfois si en dehors du milieu, des habitudes, des façons de penser, que *souvent elles sont une corvée* dont on s'évade.

5°) Lorsque la catéchiste est chargée de *cours à l'école communale,* elle entre parfois sans préparation, sans prestige et sans soutien, dans un milieu inconnu. Elle ne se sent pas à l'aise parmi les instituteurs ou institutrices, ses collègues, et parfois les enfants font à leur professeur de fortune un accueil un peu bruyant. D'ailleurs les heures réservées au cours de religion, la première et la dernière demi-heure du matin et de l'après-midi, l'obligent à un continuel va-et-vient de son domicile à l'école.

Toutes ces raisons amènent chez mainte catéchiste le découragement et l'ennui ; le recrutement est extraordinairement difficile ; parfois le clergé paroissial, n'ayant pas grande confiance en la va-

(3) Les déléguées dans les écoles communales reçoivent 22 fr 11 par heure (barême 1945).

leur des catéchistes, hésite à recourir à leur aide ou à leur confier des tâches importantes.

Pourtant on remédie à ces difficultés :

Des groupements de catéchistes vivant d'une vraie *vie de famille* gardent leurs membres du sentiment pénible de solitude et leur procurent les joies de l'amitié.

Au sein de ces groupes fraternellement unis, une formation concontinuée dans l'entr'aide mutuelle — formation spirituelle, doctrinale, pédagogique —, résoud le problème de la *compétence*.

Le problème du *gagne-pain* est plus complexe (4) ; diverses solutions sont tentées çà et là.

Enfin la *technique* même des leçons et leur organisation s'améliorent. On cherche à concevoir ces leçons de telle sorte que des jeunes filles pleines de talent et d'enthousiasme et avides d'une tâche vraiment éducative puissent s'y dévouer sans regret. Nous serions porté à croire que l'activité enseignante des catéchistes doit surtout se développer : 1°) *dans le cadre des œuvres de jeunesse*, qui donnent un soutien et un contexte à l'enseignement religieux ; 2°) dans les *écoles communales*.

VI. LES RÉALISATIONS (FORMATION ET ORGANISATION)

Divers exemples peuvent illustrer les considérations qui précèdent. Donnons une idée de quelques formules et réalisations.

A. GROUPEMENTS PAROISSIAUX

Là où, dans une paroisse, des catéchistes aident le clergé ou enseignent dans les écoles, le curé ou l'un des vicaires s'occupe parfois de les former et de les réunir. On évite ainsi les échecs et les déceptions, inséparables d'un travail non contrôlé, et on crée une atmosphère d'entr'aide.

B. ECOLES DE CATECHISTES

Dans des centres importants existent des écoles de catéchistes (5).

(4) Il semble bien que le clergé devra de plus en plus abandonner l'idée que le service de la catéchiste est normalement gratuit. Les demoiselles fortunées, dévouées et libres de leur temps, se font de plus en plus rares.

(5) Citons quelques-unes de ces écoles : A Bruxelles, chez les religieuses de l'Adoration perpétuelle, 20, rue Van Maerlant ; au secrétariat Provincial de la J.I.C.F., 33, rue de la Concorde ; au Cénacle, 126, rue Hôtel des Monnaies ; notons également les cours donnés dans ce but à de grandes élèves chez les religieuses du Sacré-Cœur à « Ma Campagne » et chez les Dames de Marie à Uccle. A Charleroi, dans les locaux du Home Notre-Dame, rue du Laboratoire. A Tournai existe également une école sous la direction de M^lle^ de Germigny, rue des Jésuites.

Grâce à elles le problème de la *compétence* trouve une solution. Habituellement, durant deux sessions de 5 à 10 mois, des cours sont donnés à raison de quatre ou deux heures par semaine (dogme, morale, Ecriture sainte, méthodologie, etc. ; parfois même diction et dessin pour le tableau noir). L'examen passé en fin de la première année donne droit au diplôme d'aide-catéchiste, en fin de la seconde année à celui de catéchiste. Dans ces écoles on veille à donner la *science* et la *méthode*. Des tendances divergentes se remarquent dans la manière de concevoir ce que doit être la préparation scientifique d'une catéchiste. Certains insistent sur la nécessité d'une étude vraiment théologique ; d'autres jugent préférable de donner une forte explication du catéchisme (inutile, dit-on, de donner à ces jeunes filles des connaissances où elles se perdraient ; il suffit qu'elles comprennent à fond la matière qu'elles vont enseigner) ; d'autres encore préfèrent préparer avec les élèves catéchistes les leçons qu'elles devront donner ; l'explication doctrinale servira d'introduction. Ne pourrait-on dire que chacune de ces trois méthodes est défendable ? L'essentiel est que les cours soient donnés d'une façon personnelle et vivante, dépassant le niveau des lieux communs scolaires.

Quant à la préparation pédagogique, certains jugent suffisantes les recommandations pédagogiques occasionnellement insérées dans une préparation méthodique des classes ou dans des leçons-modèles. D'autres, sans négliger une formation pratique, insistent sur la nécessité de leçons spéciales sur la pédagogie et la méthodologie.

Malgré les écoles relativement nombreuses, à Bruxelles par exemple, le recrutement est pénible.

Pourtant on ne peut nier leurs réalisations intéressantes ; de nombreuses paroisses leur doivent de bonnes équipes de catéchistes.

Le problème de la formation spirituelle des catéchistes, même après l'obtention du brevet, la question de leur entraînement technique et la création d'une atmosphère d'entr'aide et d'amitié sont autant de points qui ont donné lieu à d'excellentes initiatives.

Les élèves catéchistes de la région de Charleroi (elles ont achevé leur seconde année) ont trouvé au couvent des Dames de Sainte-Julienne à Roux, un home où, durant une huitaine de jours chaque année et une journée chaque mois, elles se retrouvent dans un climat d'amitié. Les exercices de formation spirituelle y alternent avec les cercles d'études, les expositions et les leçons-modèles. L'accueil y est familial ; le jardin est mis à la disposition des jeunes filles, si bien que ces journées sont en même temps un repos et une détente (6).

(6) A partir de cette année (1946-47), les déléguées en fonction de la région de Charleroi seront réunies mensuellement. C'est en effet surtout après l'école qu'elles ont besoin d'être suivies afin qu'elles ne succombent ni à la routine ni au découragement.

C. LES DELEGUEES DE LIEGE ET DE LA BANLIEUE

Un fait frappe d'emblée : à Liège et dans la banlieue, depuis plus de quinze ans, l'enseignement de la religion dans les écoles communales est assuré par un groupe imposant de déléguées : elles étaient 300 au terme de la guerre. Or, tout le monde est content : les administrations communales qui n'ont plus à se tracasser d'un problème épineux ; le corps enseignant charmé de rencontrer des collègues bien formées et aimables (7) ; les curés, dont la jeunesse reçoit une formation sérieuse ; les enfants (6000 dans la seule ville de Liège), satisfaits de trouver des guides maternelles et convaincues et de recevoir d'elles un enseignement vivant ; les déléguées elles-mêmes, heureuses de donner leur jeunesse... ou leur âge mûr à une tâche qu'elles sentent fructueuse.

Quel est donc le secret de l'équipe liégeoise ?

Elles bénéficient d'une *ambiance*, d'un *guide*, d'une *méthode*. Elles échappent ainsi à la solitude, elles acquièrent la compétence, elles trouvent un soutien et une tâche intéressante proportionnée à leurs forces.

Tous les quinze jours, d'octobre à juin, elles se réunissent obligatoirement toutes ensemble, les mercredis de 5 à 6 heures. C'est une joie de se retrouver. Elles se sentent une force. Un courant de solidarité s'établit entre elles. Qu'elles viennent de s'inscrire ou qu'elles soient des vétérans du métier, elles sont toutes là. Monsieur l'inspecteur Troquet préside. Ce sont tout d'abord des observations d'ordre général, démarches à faire, solutions de problèmes matériels, conseils en vue de maintenir la bonne entente avec le personnel enseignant et la direction des écoles. Puis vient le cours : quelques indications théologiques ou doctrinales, mais surtout un exposé de la méthode à suivre, la préparation d'une leçon ; en effet, et c'est là une des causes du succès, elles doivent toutes suivre la même méthode parfaitement adaptée au milieu. Toutes les déléguées s'inspirent des brochures de monsieur Troquet et utilisent les croquis (400.000 s'écoulent en une année).

Trois ou quatre semaines après avoir posé sa candidature, une déléguée novice entre en action dans une classe de petits ; outre les cours dont on vient de parler, elle aura accompagné une aînée et observé la manière dont elle enseigne ; elle aura aussi donné quelques cours d'essai sous la surveillance de cette même compagne. Avant d'être admise à recevoir le diplôme, elle aura dû passer en deux ans quatre examens et donner une leçon publique (8).

---

(7) Les instituteurs et institutrices de Liège et de la banlieue préfèrent aujourd'hui que les cours de religion soient aux mains des déléguées.

(8) La plupart des leçons du catéchisme ont été ou schématisées ou données in extenso au cours de 17 années d'inspection de M. l'Abbé Troquet.

Leur formation spirituelle est assurée par des récollections.

Notons enfin que ces catéchistes, étant agréées dans les écoles communales, touchent une rétribution (22,11 frs par heure).

D. LES CATECHISTES DE CRAINHEM (9)

Une maison blanche au village, la villa Saint-Joseph. Est-ce une maison de vacances ou un monastère ? Des femmes, des jeunes filles y sont réunies ; elles ont consacré leur vie à l'apostolat catéchistique et paroissial. Leur fondatrice et supérieure connaît à fond les milieux populaires de Bruxelles et de sa banlieue. Elles ont déjà une expérience de dix années de vie en commun et sont aujourd'hui dix catéchistes « consacrées » sans compter les quarante-sept auxiliaires affiliées à leur œuvre. Deux caractères surtout marquent leur organisation :

1°) *Formation et vie communautaire* avec les avantages qu'apporte ce genre de vie : vie de famille, soutien mutuel, entr'aide matérielle, possibilité d'une formation spirituelle intense, d'une vie de prière et d'oraison, action concertée, organisée, préservée des mille aléas du caprice individuel, garantie de stabilité (10).

2°) *Education religieuse* plus que « catéchisme » trop abstrait. La formation que les catéchistes de Crainhem ont l'ambition de donner s'inspire des principes de l'abbé Poppe.

Les déléguées y trouvent et la méthode et la technique spéciale à appliquer.

D'autre part, l'oeuvre des Catéchismes, créée depuis l'exposition du C.D.C. de Louvain à Liège en 1936, met à la disposition des déléguées tout le matériel d'intuition, livres et brochures nécessaires.

Les déléguées sont donc guidées, outillées, soutenues et contrôlées d'autant plus sérieusement que M. l'Inspecteur visite toutes les classes communales de Liège chaque année.

Enfin, elles sont considérées dans les écoles comme faisant partie du personnel ; elles participent à la distribution des prix, à laquelle elles sont invitées ; quand un deuil survient parmi le personnel ou les enfants ou la famille d'une déléguée, toutes prennent part à la peine. Si une déléguée vient à tomber malade, les collègues de l'école et les enfants rivalisent d'empressement pour lui témoigner leur sympathie.

Aussi les déléguées s'attachent-elles à leurs fonctions. Si une circonstance les oblige à quitter leur poste, le départ est souvent pour elles un vrai chagrin.

Nombre d'enfants conservent avec leurs anciennes « déléguées » des relations d'amitié et restent fidèles aux convictions créées aux cours de religion.

(9) Crainhem est situé près de Bruxelles, dans la partie flamande du pays. Cependant l'action des catéchistes s'étendant aussi bien dans les paroisses de langue française que de langue flamande, nous en faisons mention ici.

(10) La formation technique comporte trois sessions annuelles de trois mois sans compter les stages ; durant les sessions d'études, les cours sont donnés chaque semaine de 6 à 9 h. (un repas pris ensemble interrompt les cours, favorise le contact nécessaire entre catéchistes et entretient une atmosphère familiale). Les 60 dames ou jeunes filles qui suivent ces cours sont réparties en quatre groupes : ce qui permet d'éviter l'inconvénient d'un auditoire trop considérable. Le stage dure un an ; les stagiaires préparent leurs leçons avec l'aide d'une responsable et donnent les leçons sous son contrôle. Chaque année quatre retraites sont organisées pour les catéchistes, auxiliaires et les aînées de leurs œuvres.

Pour lui permettre d'exercer une influence profonde, on veillera autant que possible à ne confier qu'un petit nombre d'enfants (5 par exemple) à chaque catéchiste. D'ailleurs leur rôle déborde de loin la leçon de catéchisme ; elles s'occupent des enfants dans les œuvres paroissiales, dans les séjours de vacances, dans les retraites. La formule préconisée dans une dizaine de paroisses où travaille le groupe de Crainhem est « la Ruche ». Cette œuvre s'inspire surtout de la formule « patronage » et tient largement compte des nécessités de l'heure.

Quel secret permet au groupe de Crainhem de recruter des adeptes et des aides ?

Elles demandent beaucoup à celles qui les rejoignent : ce n'est ni l'effort, ni les responsabilités que craignent les jeunes filles, c'est l'ennui.

E. LE GROUPE MONTANT DES CATECHISTES DE LA F.C.T.P. (FORMATION CHRETIENNE DES TOUT-PETITS)

L'œuvre de la F.C.T.P. est à ses débuts en Belgique (11). Elle est extrêmement attachante pour les dames et les jeunes filles qui s'y donnent : on leur demande d'éveiller le sens du divin chez les enfants de 4, 5 et 6 ans, à cet âge précieux où l'âme est suffisamment ouverte pour aller vers Dieu, alors que cependant ni les passions, ni l'encombrement des sensations, ni la fantaisie de l'imagination ne sont encore venus trop violemment la troubler.

Cet attrait est une des premières causes du succès de l'œuvre naissante ; une autre vient du prestige même exercé par son initiatrice. Partout où elle passe donnant ses conférences ou ses catéchismes-modèles, elle laisse un souvenir inoubliable.

Il faut fonder des groupes à travers le pays, se hâter de préparer des éducatrices. Depuis octobre 1945, des sessions de 10 ou 15 heures ont eu lieu à Namur, Bruxelles, Dinant, Tournai, etc. Des stages complètent la formation des candidates. Chaque mois les catéchistes se réunissent pour préparer les réunions hebdomadaires. Elles sont aujourd'hui plus de 75 catéchistes. D'autre part, si l'œuvre s'efforce de tenir auprès des enfants le rôle des mamans oublieuses de leur tâche d'éducatrice chrétienne, elle groupe aussi, dans des cercles d'étude et des leçons-types, les mamans capables de profiter d'une formation pédagogique et doctrinale.

F. LES MAMANS D'AMES DES CROISILLONS (12)

Le vocabulaire déconcerte ; pourtant la réalité est vraiment inté-

(11) Secrétariat, 12, rue de l'Evêché, Namur.
(12) Secrétariat, 11, rue Brialmont, Bruxelles.

ressante. Il s'agit d'une œuvre connexe à la *Croisade* et au groupement des Cadettes. Le but est analogue à celui de la *F.C.T.P.* : donner à des enfants de milieux populaires déchristianisés (de 4 à 7 ans) la formation chrétienne négligée en famille. De petits groupes de 6 ou 7 enfants sont réunis chez une *maman d'âme* pour une leçon formative entremêlée de jeux, chants, etc. La *maman d'âme* est assistée de trois *cadettes-grandes sœurs* (encore ce vocabulaire !). Celles-ci vont chercher à domicile les enfants, les font jouer, etc. La formation de ces catéchistes est fondamentalement celle du mouvement des *cadettes*. Deux fois par trimestre, les *mamans d'âme* se réunissent localement en réunion plénière, sans compter d'autres réunions de formation, tous les quinze jours.

En tout, elles sont peut-être 500 (à Bruxelles elles travaillent aussi bien dans la partie d'expression flamande que dans celle d'expression française). Ajoutez à ce chiffre les quelque 1500 *cadettes-grandes sœurs*. En dehors de Bruxelles, elles travaillent à Tournai, elles s'organisent à Charleroi et sont déjà répandues dans les campagnes. L'œuvre s'appuie sur deux institutions : le mouvement des *cadettes* et les pensionnats de religieuses qui lui fournissent la plupart des recrues.

G. LES CATECHISTES DANS LES ŒUVRES

Dans les patros, dans les Meutes et dans d'autres œuvres, dirigeants et cheftaines s'attachent à donner une formation religieuse méthodique. Le travail de catéchiste exercé dans le cadre d'une œuvre est peut-être un des plus féconds.

Nous trouvons là sans doute une des formes d'enseignement religieux les plus adaptées aux nécessités contemporaines. Nous en reparlerons dans le chapitre consacré aux *œuvres*.

VII. QUELQUES TYPES DE CATÉCHISTES

On aurait tort de médire du rôle que les hommes ont joué dans l'enseignement du catéchisme ; il y a cependant dans tout art une perfection qu'atteignent seulement quelques privilégiés ; dans l'art d'enseigner la religion aux petits enfants, ces réussites sont souvent réservées à des femmes.

C'est d'*Angleterre* que nous est venue la *Route du Royaume* de Miss Vera Barclay, livre ravissant et pur comme un conte de fées, témoignage d'une cheftaine qui conduit ses louveteaux tout droit vers Dieu.

En *France*, Mademoiselle d'Aubigny avait jeté un cri d'alarme et révélé la détresse religieuse des âmes d'enfants qu'un enseignement désuet ne touchait plus.

Deux personnalités éminentes, Madame Fargues et Mademoiselle

Derkenne se sont révélées non seulement comme des psychologues et d'habiles éducatrices, mais comme des initiatrices dans la mise en œuvre des méthodes actives au catéchisme. Chez elles on trouve aussi la profondeur pour repenser le dogme.

La *Belgique*, elle aussi, peut être fière de ses catéchistes. La mort pourtant a fait de redoutables vides. En 1940, dans le bombardement de Mons, Mademoiselle Wauters de Besterfeld était frappée. Elle laissait, mieux encore que *La plus merveilleuse des histoires vraies*, l'exemple rayonnant de sa vie : esprit de foi, de fidélité et de dévouement mais aussi imagination, initiative et audace.

Mademoiselle Suzanne Mélot préparait un ouvrage sur l'enseignement religieux des petits ; dans la littérature catéchétique, ce devait être une perle ; elle n'est pas revenue des camps nazis. Son souvenir reste inoubliable dans la F.C.T.P. de Namur.

Le nom de Mademoiselle de Hemptinne est devenu classique dans la littérature catéchistique de Flandre et même de Wallonie.

D'autres femmes encore préparent des œuvres dont on parlera.

Combien se donnent de toute leur âme à leur apostolat !... cette catéchiste du pays de Charleroi qui en cinq ans préparait 12 baptêmes et qui, bien longtemps après l'époque du catéchisme, soutient la vie chrétienne de celles qui furent ses élèves, partageant leurs peines et leurs joies, les groupant pour prier dans une atmosphère de charité et d'entr'aide...

Si des équipes de catéchistes dévouées, instruites, généreuses, se levaient dans notre pays et se donnaient pour mission de grouper et d'instruire l'enfance, quelque chose peut-être changerait dans la physionomie religieuse de la Wallonie.

Pour provoquer cet élan, il faut pouvoir compter sur la confiance, l'initiative et l'appui du clergé, sur la collaboration des institutions d'enseignement et de l'Action catholique, sur l'imagination des responsables d'écoles ou de groupements de catéchistes pour adapter leurs méthodes et rajeunir leur esprit.

Pierre RANWEZ, S. I.

QUELQUES LIVRES ET REVUES

E. de Besterfeld, *Expériences catéchistiques*, 1939, Tournai, Paris, Casterman.

Teresita, *Elisabeth catéchiste*, 1939, Tournai, Paris, Casterman.

Œuvre générale des catéchismes (20, rue Van Maerlant, Bruxelles) ; *Le problème catéchistique tel qu'il se pose aujourd'hui* (compte rendu des journées d'études de mars 1935).

Abbé Troquet. *L'enseignement religieux selon les méthodes actives*, Liège, Œuvre des catéchismes.

La formation chrétienne des tout-petits en Belgique, Revue trimestrielle, 12, rue de l'Evêché, Namur, etc.

Signalons aussi les brochures de la Croisade : *Nos croisillons* (plans de réunions destinés aux mamans d'âme), 11, rue Brialmont, Bruxelles.

LA FORMATION RELIGIEUSE A L'ECOLE PRIMAIRE

I. ORGANISATION GENERALE, LEGISLATION SUR L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX ET STATISTIQUES

La fréquentation scolaire est actuellement obligatoire en Belgique, de 6 à 14 ans.

Avant l'âge de 6 ans (à 3, 4 et 5 ans), une partie de la population enfantine fréquente les *écoles gardiennes*. Dans les établissements organisés par les pouvoirs publics, aucun enseignement religieux n'est obligatoirement prévu. Les administrations communales ou provinciales sont laissées libres.

Les statistiques au 31 décembre 1945 attestent un nombre de 58.870 enfants dans les écoles gardiennes communales, de 120.883 dans les écoles gardiennes adoptées et de 48.355 dans les écoles gardiennes subsidiées. Ceci pour l'ensemble de la Belgique.

L'enseignement primaire proprement dit comporte quatre degrés, de deux ans chacun, entre 6 et 14 ans. Il compte des écoles confessionnelles, quelques écoles rationalistes et des écoles organisées par les pouvoirs publics.

La plupart des *écoles primaires confessionnelles* sont adoptées ou adoptables (1). Cette reconnaissance officielle leur vaut d'importants avantages financiers. Des religieuses assurent l'enseignement dans un grand nombre d'écoles primaires catholiques pour filles ; les écoles de garçons sont tenues par des Frères ou des instituteurs. Régulièrement, une heure de religion y est donnée chaque jour.

---

(1) Voir « *Loi organique de l'enseignement primaire* » annotée par L. de Paeuw, 11e éd., Bruxelles, Lebègue et Baerle-Duc, librairie belge. Les écoles primaires peuvent être communales, adoptées, adoptables ou privées. Trois facteurs peuvent intervenir dans leur constitution et leur organisation : l'Etat, la commune et un organisme privé. *L'Etat* règle l'obligation scolaire, fixe, d'une manière générale, les programmes pour les écoles dépendant des pouvoirs publics, donne des plans d'études pour ces mêmes écoles et les inspecte. En outre il fournit indirectement (c'est-à-dire sous forme de subsides accordés aux communes ou aux directions d'écoles) le traitement des instituteurs des écoles communales, adoptées ou adoptables. *Les communes* peuvent fonder des *écoles communales,* en assurer l'organisation et la direction et y nommer le personnel enseignant ou bien adopter des écoles privées qui seront de la sorte reconnues officiellement. *Les organismes privés* peuvent fonder des écoles conformément aux prescriptions légales et y accueillir des élèves à leurs frais. Les écoles privées qui remplissent certaines conditions requises par la loi (Programme, etc.) peuvent recevoir des subsides (spécialement le traitement des instituteurs) : ce sont les écoles *adoptables*. Une école devient *adoptée* si elle est agréée par une commune à la place d'une école communale. Les avantages financiers sont, dans ce cas, plus importants.

Dans les *écoles primaires organisées par les pouvoirs publics,* la loi prévoit un cours de religion d'au moins une demi-heure par jour : la première ou la dernière demi-heure du matin ou de l'après-midi (2). Les élèves qui désirent être dispensés de ce cours doivent présenter une demande écrite par leurs parents. Le curé (3) est responsable de ce cours. La loi l'invite, soit à les donner lui-même, soit à déléguer l'instituteur ou une autre personne agréée par le conseil communal (4). La loi donne également au curé le droit d'inspection au cours de religion.

Au 31 décembre 1945, voici les chiffres de la population scolaire dans les écoles communales, adoptées et adoptables : 1) *Agglomération Bruxelloise* (région bilingue) : écoles communales, 16.221 garçons et 13.900 filles ; écoles adoptées, aucun garçon et 186 filles ; écoles adoptables, 12.688 garçons et 12.801 filles. 2) *Brabant wallon, Hainaut, Namur, Liège et Luxembourg* : écoles communales, 85.934 garçons et 70.520 filles ; écoles adoptées, 7.312 garçons et 15.922 filles ; écoles adoptables, 32.430 garçons et 42.191 filles. Les élèves des écoles payantes ne sont pas compris dans ces listes. Il faut noter que, en certaines régions, de nombreuses écoles communales sont pratiquement confessionnelles (5).

II. PROBLEMES ET METHODES DANS L'ENSEIGNEMENT CONFESSIONNEL

C'est surtout dans le milieu des écoles catholiques qu'ont été élaborées et expérimentées les méthodes d'enseignement et de formation religieuse à l'école, préconisées aujourd'hui.

Des initiatives privées et les directives officielles des autorités religieuses y ont contribué. Celles-ci, nous le verrons plus loin, soutiennent et coordonnent les efforts des meilleurs spécialistes et assurent la vulgarisation des méthodes nouvelles.

1) POINT DE DEPART

On aurait mauvais gré à médire de l'enseignement religieux donné il y a quelque trente ans. Les maîtres d'élite ont toujours existé. Il est cependant hors de doute que nos devanciers disposaient de moins de ressources que nous n'en disposons maintenant. Les maîtres dé-

(2) Les élèves dispensés peuvent ainsi ou bien se présenter plus tard à l'école ou bien la quitter plus tôt.

(3) Ou plus exactement « les ministres des divers cultes ».

(4) Si le conseil communal persistait dans un refus d'accommodement, appel pourrait être fait au gouverneur de la province.

(5) Par exemple des écoles communales — particulièrement dans les Ardennes — tenues par des religieux, des religieuses ou d'excellents chrétiens et dans lesquelles aucun enfant ne demande la dispense du cours de religion.

pourvus d'initiative ou pauvres d'imagination n'étaient pas outillés comme aujourd'hui. Leurs cours s'en ressentaient. Sur ce point, l'avis est unanime. Bien des cours de religion donnés aux enfants étaient trop difficiles et trop abstraits pour eux. Leur cœur n'était pas touché. La doctrine chrétienne n'était souvent pas comprise.

2) DEPUIS 1922 JUSQUE 1936 : ORIENTATIONS ET ESSAIS

On sait quelle croisade fut menée pour rajeunir un enseignement qui risquait de se dessécher.

En *France,* le principal entraîneur de cette vaste entreprise fut Mgr Landrieux alors évêque de Dijon. Sa mémorable lettre pastorale de 1922 est devenue le manifeste du mouvement catéchistique (6). Avant de donner aux enfants les textes difficiles et abstraits du catéchisme, il fallait leur raconter la merveilleuse histoire de la vie de Jésus, leur faire connaître et aimer leur Sauveur dans la beauté de ses actions, dans l'attirance de sa Personne. Avant de songer à couler en formules arides la concrète éloquence de ses paraboles et de ses actes, il fallait révéler à l'imagination et au cœur des enfants Celui qui autrefois se penchait pour embrasser les petits Galiléens.

Nous ne redirons pas quelles magnifiques réalisations apparurent en France.

En *Belgique* la constatation des mêmes déficits provoqua des initiatives analogues.

Dans leur vaste et beau couvent de Namur, aujourd'hui anéanti par les bombes et le feu, les Soeurs de Notre-Dame avaient organisé leur jardin d'enfants en s'inspirant de Froebel et de Madame Montessori. Travailleuses d'avant-garde, elles se préoccupaient — spécialement Sœur Marie-Chantal — d'éviter toute routine dans l'enseignement religieux donné à leurs petits élèves. Dès 1925 elles pouvaient faire paraître les deux premiers volumes de l'*Enseignement religieux aux jeunes enfants* (7). Leur méthode était intuitive : révélation concrète de l'histoire de Notre-Seigneur, vie chré-

---

(6) La brochure du Conseil central de l'enseignement primaire catholique, *Programme des études et directives pédagogiques pour les écoles primaires catholiques,* Liége, 26-28, rue Charles Morren, publiée vers 1936, rappelle cette lettre pastorale et en souligne l'importance.

(7) Chanoines Flamion et Adam avec la collaboration d'une Sœur de Notre-Dame de Namur, *L'enseignement religieux aux jeunes enfants.* — I. *Jésus révélé à l'enfant.* II. *La vie chrétienne de l'enfant ; disciple et imitateur de Jésus.* III. *Explication des prières,* Namur, Wesmael-Charlier, 1925-1935.

tienne évoquée dans le récit de la vie de deux écoliers dont fillettes et garçonnets suivaient les intéressants événements.

Les tout-petits namurois étaient « servis ». Encore fallait-il propager les bonnes idées et faire bénéficier les plus grands d'une méthode à leur portée.

Le Chanoine Dupont et la méthode inductive.

Peu d'auteurs ont exposé les procédés de la méthode inductive avec autant de clarté que M. Dupont, inspecteur diocésain du diocèse de Tournai.

Aussi, son livre, *Pour apprendre la religion aux petits* (8), eut-il un immense succès en Wallonie. Dans sa lettre de recommandation, en 1929, son Eminence le Cardinal Van Roey marquait l'urgence d'un renouveau dans la méthode. « Si tant de nos enfants abandonnent la pratique de leurs devoirs religieux — écrivait-il — la faute en est pour la bonne part à leur ignorance des vérités de la foi. Ils ne connaissent trop souvent que des formules abstraites, vides de sens pour eux ». C'était donc à revivifier le sens des formules que s'attachait le Chanoine Dupont. Pour cela il proposait de partir non plus du texte même du catéchisme, hermétique à l'esprit des enfants, mais de le faire élaborer petit à petit par les enfants eux-mêmes.

Le point de départ serait donc une image qu'on leur ferait admirer, une histoire qui leur serait racontée. Les enfants seraient alors invités à s'exprimer librement, à laisser parler leur cœur. Petit à petit, avec délicatesse et tact, ils seraient acheminés vers la découverte de la formule du catéchisme ou du texte de la prière, dont l'image présentée au début était l'évocation concrète.

Dom Gaspar Lefebvre et la méthode liturgique.

L'influence de Dom Lefebvre dépassa de loin les frontières de la Belgique où il travailla depuis 1914. On connaît ses nombreux missels, ses multiples publications. Dans l'enseignement religieux à l'école primaire, il voulut lancer une croisade liturgique. C'est le titre du périodique qu'il propagea dans ce but (9). Dans un article publié dans le premier numéro de *Lumen vitae* (10), Dom G. Lefebvre expose sa méthode. Il veut unir l'enseignement catéchétique (Bible, dogme, morale) à l'enseignement liturgique officiel de l'Eglise. Il cherche à associer le catéchisme et le missel, afin que d'une part les formules de prières s'enrichissent des explications données et que d'autre part l'enseignement s'achève en prière et en oblation dans

(8) Tamines, Duculot, Avignon, Aubanel, 2e éd., 1930. — Une nouvelle édition notablement transformée de ce petit livre est actuellement en préparation.

(9) *La Croisade liturgique à l'école,* devenue provisoirement *Mon année avec l'Eglise,* Saint-André-lez-Bruges.

(10) *Revue internationale de la formation religieuse,* 27, rue de Spa, Bruxelles, N° de juin 1946, p. 73.

le saint Sacrifice de la messe. Cette formation se réalisera d'une façon très concrète et tout intuitive. Quelques visites à l'Eglise permettront de dégager l'enseignement silencieux que donnent le baptistère, les confessionnaux, la chaire de vérité, l'autel, le banc de communion, etc. Les messes d'enfants, « où un prêtre explique chaque semaine, en conformité avec les fêtes du cycle, ce que le célébrant dit et fait à l'autel, sont aussi des leçons de choses très instructives ». Mais c'est en classe que se donne l'essentiel du cours. Aussi, est-ce pour l'usage en classe que Dom G. Lefebvre a multiplié les moyens intuitifs, cahiers avec textes à compléter, dessins à colorier, tableau de la messe avec personnages mobiles, etc. La *Croisade liturgique à l'école* devenue aujourd'hui *Mon année avec l'Eglise* est un cahier-manuel où abondent les trouvailles originales propres à intéresser les enfants (11).

L'Abbé Poppe et la formation chrétienne de l'enfance.

L'Abbé Poppe, mort en 1924, était un prêtre flamand. Cependant, même en Wallonie, son influence indirecte n'est pas négligeable. Plus d'un mouvement se rattache à lui. Il apportait une méthode vraiment personnelle à laquelle le cardinal Mercier accordait les plus grands éloges. D'une part il se préoccupait de rendre à l'enseignement religieux sa vraie valeur de formation chrétienne. D'autre part il constatait l'essor des méthodes pédagogiques profanes. Or, se disait-il, l'éducation chrétienne qui vise à former des personnalités surnaturelles dispose à la fois de moyens surnaturels et naturels. Elle doit donc avoir un caractère unique. L'originalité de la pédagogie chrétienne doit être de subordonner les moyens naturels aux moyens surnaturels. De donner aux uns et aux autres leur plénitude d'efficacité par leur compénétration réciproque. Un éducateur chrétien doit recourir à une pédagogie humano-divine organiquement une, centrée autour du dogme de la Rédemption et de l'Eucharistie. « La présente méthode, écrit M. Poppe (12), tend à faire disparaître entre les sacrements, les exercices de piété et les procédés pédagogiques naturels, les cloisons étanches qui, trop souvent, isolent leurs influences réciproques » (13).

(11) Les Bénédictines de Liège se distinguent également par leur méthode d'enseignement liturgique adaptée aux petits : *Comment j'enseigne l'année liturgique à mes petits,* Liège, Abbaye de la Paix N.-D., Louvain, Abbaye du Mont-César, *Comment j'enseigne la messe à mes tout-petits de 6 à 7 ans,* Liège, ibid.

(12) *Méthode eucharistique,* Averbode, Bonne Presse, p. 12.

(13) La méthode met les facteurs des différents ordres en rapports organiques les uns avec les autres. Elle combine leur action respective et leur fait produire ainsi dans la vie de l'enfant tout le rendement naturel et surnaturel dont ils sont capables. « Son nom de « Méthode Eucharistique », ajoute-t-il, ne fait que mettre en relief son caractère surnaturel et son moyen pédagogique principal ».

Monsieur l'Abbé Poppe a eu le mérite de mettre fortement en relief ce que partout aujourd'hui on considère comme le but essentiel d'une leçon de catéchisme ; non seulement faire connaître mais faire vivre la religion ; non seulement éveiller l'activité de l'esprit mais susciter la prière ; non seulement utiliser les ressources d'une pédagogie ingénieuse mais puiser aux sources de vie qui sont la Messe et les sacrements.

Les Sœurs de Vorselaar dont les publications traduites en français sont spécialement utilisées dans le diocèse de Malines sont les héritières de son esprit.

3) DEPUIS 1936 : DIRECTIVES EPISCOPALES ET REALISATIONS

Il fallait coordonner ces multiples suggestions, en proposer des modes d'application, modifier les programmes en tenant compte des méthodes nouvelles et surtout peut-être, grâce à des directives claires, largement diffusées et rendues obligatoires, entraîner tout l'ensemble du personnel enseignant et non seulement une rare élite.

En parcourant les directives publiées depuis l'année 1935 environ, on est frappé de l'insistance apportée à deux points : 1° la nécessité de procéder de manière inductive en allant du connu à l'inconnu ; 2° la nécessité d'aboutir, grâce au cours de catéchisme, non seulement à la connaissance de la religion mais à la prière et à la vie chrétienne (14). Les autorités religieuses en effet constatant la

---

Le rôle du ou de la catéchiste sera donc non seulement d'enseigner mais aussi de fournir une application grâce à des directives pratiques et enfin de fournir les moyens d'exécuter l'application grâce à des moyens surnaturels qui seront la prière et les sacrements. Cette éducation dont l'Eucharistie et la vie liturgique seront le foyer sera exercée non seulement à la leçon de catéchisme ou de religion, mais aussi occasionnellement dans l'exposé des branches profanes et dans les contacts individuels avec les élèves et leurs parents (*Méthode eucharistique,* p. 32). « La leçon de catéchisme sera transformée en une véritable direction catéchétique » (*ibid.,* p. 33). On rattachera l'exposé à la Messe et à la Communion matinale, en remettant les enfants dans le sentiment de cette communion ou en les invitant à faire la communion spirituelle : on orientera l'explication très concrète et intuitive vers une application à leur vie.

(14) I. LA NECESSITE DE RECOURIR A LA METHODE INDUCTIVE. Voir notamment :

1) *Programme des études et directives pédagogiques pour les écoles primaires catholiques* par le Conseil de l'enseignement primaire catholique (publié en 1937 ?). On y décrit la méthode inductive proposée par le chanoine Dupont et on rappelle que cette méthode psychologique ou inductive doit être employée à tous les degrés (p. 26 et suiv.).

2) *Programme de l'enseignement de la religion destiné aux écoles primaires de l'Archevêché de Malines,* Lierre, Van In, 1936. Dans son introduction, le Cardinal Van Roey écrit : « ... se contenter à l'école de la seule analyse du texte du catéchisme constitue une grave erreur pédagogique. Notre Divin Sauveur, le catéchiste par excellence, n'allait-Il pas du connu à l'inconnu,

déficience de la formation religieuse en maint foyer, voulaient que l'école pût — en partie du moins — suppléer à cette carence.

Dans le *Programme* donné en 1936 pour les écoles primaires de l'Archevêché de Malines, repris pour le premier degré dans le diocèse de Liège ([15]) et abondamment commenté par les Sœurs de Vorselaar ([16]), nous trouvons tout d'abord une répartition de la matière et des questions du catéchisme, répartition progressive, tenant compte des différents âges, des périodes liturgiques et groupant les sujets d'étude en unités hebdomadaires. Ensuite l'indica-

---

étayant sa doctrine de faits, de réalités, que contemplaient les yeux de ses auditeurs, soit dans la nature, soit dans leur vie quotidienne ? »

3) *Programme de l'enseignement de la religion destiné aux écoles primaires de l'Archevêché de Malines et de l'Evêché de Liège.* 1er degré, Lierre, Van In, 1936.

« L'étude mécanique de mots et de phrases incompréhensibles est une forme de regrettable psittacisme — écrit Mgr l'Evêque de Liège dans sa lettre d'introduction —. L'exposé et l'analyse d'un tel texte force à marcher, contre toute logique, de ce qui est obscur à ce qui est clair, de ce qui est inconnu à ce que l'on connait... il faut revenir aux exigences de la pédagogie enfantine, aux méthodes de l'Evangile ».

4) *Programme et répartition de la religion aux degrés inférieur, moyen et supérieur des écoles primaires du diocèse de Tournai,* Tournai, Paris, Casterman, 1938. « Ce programme — écrit dans la Préface Mgr Rasneur — n'arrête plus l'enfant, de prime abord, devant le texte sec et abstrait du catéchisme, mais il le conduit directement à la divine personne de N.S. J.C. qui est vraiment au centre de tout l'enseignement religieux ».

5) *Le Curé et la conduite des écoles,* par les Inspecteurs diocésains du diocèse de Namur, Delvaux et Fourneau, Namur, Wesmael-Charlier. « Avant d'étudier le texte, l'enfant doit avoir la connaissance des choses exprimées par le mot à mot : du connu à l'inconnu, du fait à l'idée, de l'idée au mot » (p. 63).

II. LA NECESSITE DE FORMER LA CONSCIENCE ET D'ENTRAINER A LA VIE CHRETIENNE.

Nous pourrions ici encore citer une collection de textes ; contentons-nous d'un témoignage de Son Exc. Mgr Rasneur, Evêque de Tournai, dans l'introduction du programme cité plus haut : « Le nouveau programme est entièrement dominé par le souci d'éveiller chez les élèves une vie religieuse profonde et personnelle, capable d'assurer leur persévérance jusque dans les milieux indifférents ou même hostiles dans lesquels pourrait se dérouler leur existence. Il tend, à tous les degrés, non seulement à faire pénétrer la vérité chrétienne dans les intelligences et à donner des connaissances religieuses claires et bien assimilées, mais à atteindre en même temps les cœurs pour les gagner, les volontés pour les stimuler et les entraîner à la pratique des vertus et au service de Dieu. C'est pourquoi la répartition des matières ne présente pas uniquement un ensemble de notions théoriques à faire apprendre aux enfants ; elle envisage, pour chaque semaine de l'année scolaire, un « centre » de formation à la vie chrétienne intégrale dans le cadre de la vie paroissiale et de la vie liturgique de l'Eglise dont tout chrétien doit être un membre actif. »

(15) Voir note plus haut.

(16) *Mon grand ami,* Averbode, Bonne Presse (manuel pour le premier degré). *Semence d'amour, germes de vie,* 3 vol., Averbode, Bonne Presse, 1937-38, les 3 vol. destinés aux trois trimestres du premier degré. Nous espérons des traductions françaises des publications plus récentes des Sœurs de Vorselaar.

tion de la manière de coordonner l'étude de l'Histoire sainte, du catéchisme, des prières, de la liturgie et d'orienter chaque semaine tout cet enseignement vers tel ou tel aspect de la formation morale et religieuse.

Le *Programme* du diocèse de Tournai (1938) s'inspire des mêmes préoccupations. Il se présente d'une manière analogue. Pour chaque semaine on trouve indiqué : 1° le point de départ (récit, image, etc.) ; 2° le sommaire des vérités à inculquer ; 3° les questions du catéchisme à apprendre ; 4° les prières à savoir ; 5° le profit spirituel à tirer de cette étude, le progrès moral à réaliser, etc.

Les écoles gardiennes n'avaient pas encore de directives officielles ; pourtant, en mainte école enfantine, des institutrices ou des religieuses — comme les Sœurs de Notre-Dame de Namur dont nous avons parlé plus haut — cherchaient théoriquement et pratiquement la manière de perfectionner leurs méthodes. Certaines d'entre elles se demandaient si les méthodes profanes appelées « actives » ne pourraient être exploitées avec succès même dans l'enseignement religieux (17).

(17) Certains traits communs caractérisent les méthodes actives : faire coopérer l'enfant spontanément et librement à la formation qui lui est donnée (certains éducateurs pousseront si loin cette exigence que l'apport du maître s'en trouvera réduit à l'extrême) ; faire percevoir par les sens et expérimenter par l'action les réalités dont l'enfant doit être instruit ; grouper les activités autour des « centres d'intérêt », et remplacer ainsi l'ennui par l'attrait ; créer une atmosphère et un cadre de joie, de beauté, de confiance, donner le pas à la collaboration sur l'émulation. C'est peut-être dans les jardins d'enfants que la méthode est le plus exploitée. Cela s'explique : Froebel et M^me^ Montessori ont adapté leur méthode à la formation des tout-petits. Quant à Decroly qui suit plus longtemps ses jeunes disciples, on s'en méfie quelque peu. D'ailleurs il n'est pas toujours aisé d'adapter sa méthode à la formation religieuse.

Note sur les méthodes Froebel, Montessori et Decroly.

Méthode Froebel. Froebel († 1852) fut l'initiateur des « jardins d'enfants ». Il donna l'essor au développement de la pédagogie de l'enfance. « L'enfant, écrit-il, est un foyer de puissances en germe qui ne demandent qu'à se développer. Le rôle de l'éducation est *de provoquer et de diriger l'activité libre* et spontanée de l'enfant. Or, c'est dans *le jeu* que se manifeste le mieux l'activité enfantine ; le jeu doit donc être considéré comme l'élément éducatif par excellence du premier âge ». Nous avons souligné les termes qui marquent le rôle de l'éducatrice, le ressort et le domaine de la formation du premier âge. Cette formation visera simultanément à l'épanouissement physique, intellectuel, moral et religieux. Les moyens techniques que préconise Froebel sont, semble-t-il, parfois, quelque peu artificiels et utopiques.

Méthode Montessori. Le principe essentiel est celui-ci : « Aucun être humain ne peut recevoir son éducation d'un autre être ». De là découlent les principes suivants :

1°) Nécessité de laisser à l'enfant la plus grande liberté afin qu'il puisse se développer dans tous les domaines où sa spontanéité et la vie le guident. Cette liberté sera limitée par l'intérêt collectif et sera cependant orientée dans le sens du « savoir vivre ».

2°) Pour que cette liberté spontanée puisse s'exercer, on créera un milieu

Déjà les Sœurs de Vorselaar avaient fait paraître deux volumes sur l'enseignement religieux à l'école gardienne ([18]).

Elles nous décrivent une leçon de religion pour les bambins de l'école gardienne. Voici la leçon d'introduction ([19]) : Les enfants sont invités à s'approcher d'une image de la Vierge portant l'Enfant-Jésus, à la saluer, à l'orner, à exprimer leur amour dans un chant tout simple. La leçon intitulée « nous pouvons converser avec le bon Dieu » ([20]) est un entraînement à la prière. Devant les enfants, la maîtresse s'est recueillie. Elle a dit à Dieu, tout bas : « Bon Dieu, je vous aime bien ». Puis elle a invité un enfant et un autre encore à parler à son tour au bon Dieu. L'auteur ajoute : « Cet exercice provoque une attention extraordinaire ; l'impression en est profonde » ([21]).

L'an dernier, en 1945, paraissait le *Programme de religion destiné*

---

adapté à la taille, à la force, aux sens, au développement total de l'enfant. Comme les adultes évoluent dans un milieu fait pour eux, les enfants ont le droit d'avoir un milieu à leur mesure.

3°) L'éducation sera individuelle pour s'adapter à la personnalité de chaque enfant.

4°) Enfin, le rôle de l'éducation sera « non pas d'enseigner mais d'observer le développement spontané de l'enfant, de le favoriser par la présentation, au moment psychologiquement opportun, du matériel approprié aux besoins de l'enfant » (on trouvera une bonne notice sur ces méthodes — notice à laquelle nous empruntons nos divisions et nos textes — dans : *Notions de psychologie et méthodologie,* par une Sœur de N.-D. de Namur, t. 2, Namur, Wesmael-Charlier, 1930, p. 20 et 21).

Méthode Decroly (1871-1932). Une école Decroly se caractérise par son aspect naturel, vivant, spontané. Il faut préparer les enfants à se débrouiller dans la vie, à devenir plus tard de bons pères de famille, à vivre en société. On y arrivera non par un enseignement abstrait et passif, mais en éveillant leur initiative et leur intérêt dans un milieu naturel, sans rien de factice ou d'apprêté, où leurs expériences puissent s'exercer. Les « centres d'intérêt Decroly » sont devenus célèbres : se nourrir — se protéger contre les intempéries — se défendre — vivre en société. C'est autour de ces centres d'intérêt que vont se grouper les activités manuelles, sensorielles, intellectuelles de l'enfant. Intéressant, vivant, adapté, éveillant la spontanéité, le goût de la recherche personnelle et de l'effort fructueux, le système Decroly ne pèche pas par excès de spiritualisme, sa formation morale, dépourvue de principes fermes et fort empirique, ne manque pas d'un certain laisser-aller un peu déconcertant. Nous reparlerons plus loin de certaines possibilités d'adaptation.

(18) *Entretiens religieux pour les enfants de trois et quatre ans,* Bonne Presse, Averbode, 1942 ; *Entretiens religieux pour les enfants de cinq ans,* ibid., 1942.

(19) *Op. cit.,* p. 2 et suiv.

(20) *Ibid.,* p. 43.

(21) Madame Damez, fondatrice de l'œuvre de la F.C.T.P. en France, exposait dans une conférence comment elle apprenait la prière à des enfants de 4, 5 ou 6 ans ; elle leur expliquait que prier était parler au bon Dieu. Puis, devant eux, assise à la même table, elle se recueillait et parlait au bon Dieu dans son cœur. Elle invitait alors ses petits auditeurs — qui avaient observé, silencieux, la prière de leur catéchiste — à essayer, eux aussi, d'entamer un dialogue secret avec l'Hôte de leur âme. L'expérience lui a montré qu'ils se prêtaient à merveille à cet exercice. N'est-ce pas là une réalisation caractéristique d'une classe active ?

aux écoles gardiennes du diocèse de Tournai (22). L'introduction expose clairement *le but* de l'instruction religieuse à l'école gardienne : « elle doit être une initiation des tout-petits à la vie chrétienne » : orienter vers Dieu et les choses divines, « seconder, faciliter et promouvoir le naturel élan des enfants vers Jésus », faire pénétrer les vérités fondamentales et former des « automatismes chrétiens ». Quant à *la méthode* elle tiendra compte : 1° de l'« impressionnabilité sensorielle et émotive » de l'enfant ; d'où nécessité d'user abondamment d'un matériel intuitif adéquat et d'utiliser « le langage émotionnel : expression de physionomie, ton de voix, gestes, silences, attitudes recueillies » ; 2° de son amour du jeu, d'où recours aux jeux éducatifs religieux ; 3° « de son instinct d'activité motrice : on donnera à l'enfant une grande part d'activité dans les leçons, les applications, les pratiques de la vie chrétienne » ; 4° « de son imagination particulièrement vive » : on aimera amener des « évocations pittoresques » « ... accentuer, par des jeux mimés, le sens des faits de l'Histoire sainte..., déterminer par la création de situations fictives, l'attitude chrétienne qu'il convient de prendre ».

La brochure attire l'attention sur l'intérêt que susciteront des croquis en couleurs tracés par la maîtresse au tableau noir, sur le profit que l'on peut retirer de l'usage de chants bien choisis, simples et beaux, enfin sur le profit que peuvent apporter les jeux religieux.

Le programme est essentiellement évangélique ; il propose « la belle histoire terrestre du Sauveur ». Il contient aussi une initiation au sens de la fraternité chrétienne, de la vie liturgique, de la morale et de la prière.

Réparti par mois et par trimestre, le programme laisse à la maîtresse une large liberté d'adaptation.

En parcourant directives et programmes, nous avons constaté l'insistance apportée à recommander *la méthode inductive* et donc *les procédés intuitifs* qui en sont le point de départ.

Nous pouvons nous convaincre qu'une meilleure connaissance de *la liturgie* sera assurée aux générations nouvelles.

Enfin nous remarquons que *la méthode active* est l'âme des méthodes officiellement recommandées.

Il serait fâcheux de confondre ici l'essentiel et l'accessoire. Les nombreux appels à l'activité manuelle, vocale ou corporelle — cahiers à colorier, modelages, chants, représentations improvisées — ne constituent qu'un aspect secondaire des méthodes actives.

L'essentiel est d'amener l'enfant à traduire en prière personnelle

(22) Tournai, Paris, Casterman.

l'émotion éveillée par la leçon, à réaliser dans ses journées et sa vie l'enseignement proposé.

Cependant, un grave écueil est à éviter. Certains instituteurs ou institutrices, religieux ou religieuses, sont parfois entraînés par leur zèle à suggérer à leurs élèves des gestes, des prières, des manifestations de piété ou de générosité qui dépassent le degré de foi des enfants. Les éducateurs doivent se demander si telles pratiques de piété qu'ils encouragent ne correspondent pas plutôt à leur propre style de piété qu'à celui des enfants et si ces pratiques pourront être aisément soutenues dans le milieu où vivent les enfants.

Les enfants de milieux plus ou moins déchristianisés ne sont pas toujours préparés à vibrer à l'unisson de leurs catéchistes. L'ambiance de leur famille et de leur voisinage les dresse en position de défense. Ces enfants ont entendu mainte parole d'ironie, de scepticisme, d'hostilité parfois ; aussi la moindre naïveté leur paraît ridicule. Même là où enseignent des maîtres zélés, ces enfants, dès quatorze ou quinze ans, sont souvent repris par leur milieu. Ils laissent tomber ce qu'on leur avait patiemment appris si l'on n'a pas réussi à le cimenter dans la réalité de leur vie.

Enfin, lorsqu'on parle de méthode active il est souvent question de « *centres d'intérêt* » et le vocable n'est pas étranger aux programmes officiels. On peut comprendre diversement la réalité que le mot suggère.

Le programme officiel du diocèse de Tournai expose comment le « centre d'intérêt » proposé aux enfants doit être la personne et la vie de Jésus (p. 15). Chaque semaine d'ailleurs « un centre de formation à la vie chrétienne intégrale est envisagé dans le cadre de la vie paroissiale et de la vie liturgique de l'Eglise... ».

Le programme officiel du diocèse de Malines propose des centres d'intérêt hebdomadaires, idées fondamentales qui unifient l'enseignement d'une semaine. Les Sœurs de Vorselaar définissent comme suit le centre d'intérêt : « Une idée fondamentale qui sera développée dans l'étude et traduite par des applications pratiques dans la vie de l'enfant » (23).

Que le terme « centre d'intérêt » soit opportunément choisi, personne ne le conteste. Il s'agit de provoquer un intérêt actif pour l'acceptation et la conquête de la vérité religieuse, une fervente émulation pour la pratique de la vertu.

Que le choix des centres d'intérêt proposé par les *Programmes* soit heureux, tout éducateur expérimenté devra en convenir. Mais il reste que l'on peut présenter un même objet de bien des façons différentes. Il reste aussi que parfois, pour éveiller un intérêt plus haut, il faut commencer par de modestes travaux d'approche.

---

(23) *Semence d'amour, germes de vie,* 1er vol., p. 7.

Certains éducateurs remarquent que, si le centre d'intérêt est trop nettement religieux, l'intérêt fait parfois défaut ; d'autre part ils constatent que, s'il est trop spontané, il risque d'être éloigné du point de vue religieux vers lequel on cherche à orienter les enfants.

Dans telle école, on avait d'abord choisi l'année liturgique comme centre d'intérêt pour de tout petits élèves. Les enfants n'y étaient pas franchement intéressés. L'année suivante (1945-46) on prit comme centre d'intérêt l'observation du relèvement de la Belgique. Les enfants voyaient en rue réapparaître les automobiles ; sur la table, ils voyaient le pain devenir moins gris ; ils apportaient en classe, qui, une réclame de friandises, qui, un prospectus de libraire, mais ils notaient aussi les « Te Deum », les fêtes religieuses, les processions dont, pour la première fois, ils étaient les témoins attentifs. L'intérêt, cette fois, était vraiment éveillé.

On peut se demander dans quelle mesure un centre d'intérêt au sens decrolyen peut être préconisé pour un cours de religion. Sans doute, exploiter l'intérêt suscité par les instincts primitifs et fondamentaux n'amènera jamais à la découverte des vérités religieuses, mais on peut cependant, dès le très jeune âge, développer les meilleures parmi les tendances spontanées, en faire pressentir la finalité dernière ou en révéler l'orientation nouvelle.

Ne pourrait-on insinuer que les centres d'intérêt decrolyens qui évoquent tantôt l'infirmité de l'homme, tantôt son besoin de vivre en société sont comme un lointain appel à une Providence bienveillante et à une charité dont la solidarité instinctive est l'imparfaite ébauche (24).

Les éducateurs des petits qui tâchent avec un réalisme sans illusion de capter l'intérêt des enfants dans des domaines très proches de la vie primitive et des instincts spontanés ne font pas fausse route. C'est jusque dans ces profondeurs qu'il faut ancrer les réflexes religieux. Le levain doit être enfermé dans la pâte humaine. En choisissant trop tôt ou trop exclusivement une zone supérieure, on risque de n'accrocher que des intérêts factices et peu durables. Les vérités religieuses groupées autour de centres d'intérêt trop éthérés seront emportées sans laisser de traces lorsqu'une bourrasque aura bousculé ces fragiles constructions. Le choix d'un centre d'intérêt ou, tout au moins, la manière de le faire valoir dépend du milieu auquel appartiennent les enfants, de leur âge, de leur tempérament. Les enfants sont nos maîtres. L'intérêt n'est jamais provoqué sur commande.

(24) En 1932, le docteur Decroly confessait à Monseigneur Dévaud : « J'ai pensé aux besoins matériels, d'abord. Ne sont-ce pas ceux de la vie ? Se nourrir, se défendre, travailler... Ce sont ceux dont on parle partout, c'est le fond des préoccupations et des conversations de tout le monde... Mais on peut les dépasser, je l'admets ; il faut savoir comprendre ce que je veux, je ne nie pas qu'il y ait des besoins plus hauts ».

III. PROBLEMES DANS L'ENSEIGNEMENT COMMUNAL

1. PROPORTION DES DISPENSES DU COURS DE RELIGION

Il est fort difficile de se rendre compte du *nombre d'enfants* qui, dans les écoles organisées par les pouvoirs publics, *sont touchés par l'enseignement religieux.*

Notons tout d'abord que, dans certains centres (p. ex. plusieurs communes du grand Bruxelles et la ville de Charleroi), aucun cours de religion n'est donné.

Notons aussi que, à partir du quatrième degré (après la communion solennelle), la proportion des dispenses s'accroît considérablement jusqu'à atteindre 100 % en certaines écoles.

Nous avons comparé un grand nombre de statistiques partielles des régions de Wallonie les plus diverses. En ne considérant que les trois premiers degrés des écoles officielles où se donne un cours de religion, nous pensons ne pas être fort éloigné de la vérité en proposant les chiffres suivants : pour les régions plus ou moins déchristianisées, une moyenne de 80 % au moins de fréquentation chez les garçons et de 85 % chez les filles ; dans les régions foncièrement chrétiennes, la proportion des dispenses est insignifiante.

Dans certains centres, un nombre assez considérable d'enfants fréquentent des écoles où aucun cours de religion n'est donné.

2. VALEUR DU COURS DE RELIGION

Que vaut le cours de religion donné à l'école communale ?

Il est souvent donné par des instituteurs d'élite pour qui leur profession est un apostolat et un sacerdoce.

Il est souvent aussi donné par des chrétiens — pratiquants ou non — sans beaucoup de méthode ni d'imagination.

Il est enfin parfois donné par des incroyants.

Même lorsque leur bonne volonté est complète, il est impossible qu'une leçon de catéchisme donnée par des instituteurs étrangers à nos croyances ait la valeur d'un témoignage. Leurs explications ressemblent à des analyses grammaticales ou logiques. La formation chrétienne est nulle.

3. DIFFICULTES

Les instituteurs qui s'appliquent de leur mieux à donner le cours de religion se heurtent à plusieurs difficultés : les programmes et les commentaires supposent habituellement une leçon quotidienne d'une heure ; or eux ne disposent souvent que d'une demi-heure ([25]).

(25) Nous apprenons que — tout au moins dans le diocèse de Tournai — un programme officiel est en préparation, spécialement adapté à l'horaire limité des écoles officielles.

Le milieu est souvent plus fruste au point de vue religieux qu'à l'école libre et une adaptation nouvelle devrait être faite des livres utilisés dans l'enseignement primaire libre.

Enfin les instituteurs ne se sentent pas toujours suffisamment préparés à cette fonction difficile ni guidés pour pouvoir s'en acquitter au mieux.

Les principales difficultés à résoudre de la part *du clergé* sont : 1°) l'introduction d'un cours de religion là où il n'y en a pas ; 2°) le remplacement des professeurs incapables ([26]) par des personnes compétentes ; 3°) la formation et le soutien nécessaire aux déléguées pour qu'elles soient capables de réussir auprès de l'auditoire difficile d'une école communale et de gagner la sympathie du personnel enseignant.

4. LES EFFORTS NECESSAIRES

De la part de l'instituteur ou des délégués ([27]) on attend beaucoup d'imagination et un sens aigu du réel. « Pour conserver ou accroître la population du cours de religion, écrivait M[lle] de Besterfeld ([28]), il faut à tout prix le rendre intéressant, l'adapter à l'auditoire très spécial à qui s'adresse la leçon. Les enfants sont nos maîtres : ne l'oublions pas. Il faut donc absolument que la demi-heure scolaire quotidienne de catéchisme soit une fête, non seulement pour nos petits enfants, mais aussi pour leur professeur... Que l'adorable personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ — dit-elle plus loin ([29]) — ait une place prépondérante dans notre enseignement religieux... A leurs yeux éblouis, ouvrons quotidiennement l'Evangile... Présentons-leur un Jésus vivant, captivant, toujours proche de nous par son Eucharistie, son Eglise, son Vicaire, et ses prêtres ». N'oublions pas que celle qui écrivait ces lignes a été, vingt années durant, la catéchiste assidue des écoles communales à Mons. Pour rien au monde les fillettes n'auraient manqué une de ses leçons. Celles qui étaient dispensées s'arrangeaient pour aller malgré tout l'entendre.

De la part de ceux qui doivent former les instituteurs ou les délégués :

---

(26) C'est-à-dire de maîtres dont la bonne volonté est manifestement déficiente (cas rare), ou bien dont la science est nettement insuffisante, ou bien encore dont la foi est inexistante et qui par conséquent ne pourraient apporter à leur cours cette chaleur de conviction qui seule rend bienfaisant un cours de catéchisme.

(27) On appelle « délégué » une personne chargée par le curé de donner le cours de religion à l'école communale. Cfr chapitre précédent.

(28) *Expériences catéchistiques,* Casterman, p. 10.

(29) *Expériences catéchistiques,* Casterman, p. 39.

A. *Dans les écoles normales.* Une personnalité fort au courant de la situation dans l'enseignement faisait remarquer que parfois les instituteurs de bonne volonté n'avaient pas assez pensé leur religion. On avait un peu l'impression qu'ils récitaient une leçon apprise. Voilà pourquoi le cours de religion à l'école normale devrait provoquer à cette conquête personnelle de la vérité (30).

B. *Dans les écoles de catéchistes.* De ce point nous avons parlé plus haut.

C. *Dans des réunions, des rencontres,* des conférences où les instituteurs puissent étudier les problèmes nouveaux, confronter leurs expériences et leurs difficultés et retrouver courage dans une atmosphère amicale. Souvent, lors de leurs années d'études à l'école normale, les futurs instituteurs étaient trop jeunes pour envisager de façon bien personnelle les problèmes religieux et humains. Lorsque l'âge et l'expérience sont venus, l'occasion devrait pouvoir être donnée d'aborder les vérités éternelles avec une mentalité d'adulte. Il est essentiel pour l'instituteur de garder l'esprit ouvert. Croire la formation achevée avec les années d'études serait une grave erreur. C'est l'origine de ce qu'on a nommé l'esprit « primaire ».

D. *Grâce à des revues et livres adaptés.* Des revues telles que la *Nouvelle revue pédagogique* (31) et le *Bulletin des écoles primaires* (32) etc. sont indispensables ; on attend encore le manuel clair, court et suggestif qui aidera les instituteurs, sans perte de temps, à aller à l'essentiel et à préparer rapidement des leçons vivantes et adaptées. Dans la région de Liège et sa banlieue, il semble que le problème de la méthode à suivre pour donner l'enseignement à l'école primaire communale ait été brillamment résolu. Toute une méthode y est élaborée. Méthode orale surtout qui se développe au long des réunions bimensuelles qui groupent les déléguées (33) ; mais méthode écrite aussi dans les directives polygraphiées (34). On y propose pour chaque leçon du premier degré un exposé clair de la leçon à donner (selon les directives du programme officiel). Une collection de croquis, que l'enfant doit colorier, fixe dans son imagination et sa sensibilité la leçon proposée... il est invité à y ajouter une prière, une réflexion spontanée.

De la part du clergé responsable.

Le rôle du clergé est de veiller à ce que le cours se donne bien.

---

(30) Voir note en fin du chapitre suivant.
(31) Revue mensuelle, Tournai, Paris, Casterman.
(32) Revue pédagogique mensuelle, ibid.
(33) Cfr le chapitre sur les catéchistes.
(34) Abbé Troquet, *Résumé du programme de religion pour le 1er (2e et 3e) trimestre à l'usage des Maîtres et Maîtresses du 1er degré et directives pédagogiques sur la méthode à employer.* 3 fascicules.
De même : Nos *croquis religieux,* 2 vol. et *Mon petit catéchisme.* Le tout pour le 1er degré.

Il faudra soutenir les bonnes volontés et retirer le cours de religion aux instituteurs peu aptes à donner une formation sérieuse.

Le curé ou ses vicaires contribuent à améliorer l'enseignement en visitant l'école chaque semaine. Ils interrogent les enfants, donnent un complément d'explication, une félicitation. De la sorte ils stimulent le zèle du maître s'il s'était un peu ralenti ; ils encouragent le maître zélé car cette apparition à l'école est plutôt une visite d'ami qu'une inspection solennelle ; ils remettent au point une explication erronée ; ils établissent enfin un contact familier entre le prêtre et les enfants : la glace est rompue (35).

Le remplacement d'un instituteur pour le cours de religion est chose difficile : on risque de froisser des susceptibilités, de provoquer des émois, tant à la maison communale que dans l'école. C'est une question de doigté, de tact et de sain opportunisme.

On a vu au chapitre qui traite des catéchistes à quels moyens on a eu recours pour préparer des déléguées vraiment aptes à remplir leur rôle difficile.

Une objection arrête parfois le clergé dans son effort pour améliorer la formation religieuse à l'école officielle : les parents risquent de faire autant de cas de l'école neutre que de l'école libre ; or c'est à l'école libre que doivent aller encouragements et aides.

Il suffit pour répondre de noter l'insistance de toutes les autorités ecclésiastiques à encourager les prêtres dans leurs efforts pour améliorer l'enseignement dans toutes les écoles, confessionnelles ou non.

Pierre RANWEZ, S. I.

---

(35) Nous pourrions citer maint témoignage de l'influence profondément bienfaisante, pour l'instituteur et pour les enfants, de ce contact régulier et amical avec le prêtre.

APPENDICE

LE PROBLEME DE L'HISTOIRE SAINTE

Le contraste apparent entre l'histoire de l'humanité racontée par la Bible d'une part, par la science d'autre part, est cause de trouble en bien des âmes. Parmi les écoliers de l'école communale, les collégiens des athénées, les étudiants d'université, des défections n'ont pas d'autre cause que l'apparente naïveté de récits bibliques qu'un enseignement trop peu nuancé leur avait présentés comme étant la photographie d'événements passés.

La mise au point de l'enseignement de la Bible en Belgique date spécialement du Congrès de Luxembourg en 1936. Monsieur le chanoine Coppens y émit (1) le souhait de voir nos manuels rendre à l'Histoire Sainte son caractère 1°) d'*histoire* : que l'on remette davantage les événements dans leur cadre historique et géographique ; 2°) d'*histoire religieuse* : spécialement grâce à la mise en relief de sa signification messianique. En conséquence, et c'était son troisième souhait, il suggérait de *faire un choix* parmi les faits à raconter et tout en laissant dans l'ombre les événements dont la signification religieuse est peu marquée, de donner plus de place à l'étude des psaumes et des prophéties.

Les religieuses de Vorselaar — et les programmes officiels confirment ce choix — ont établi conformément à ces exigences un programme progressif pour l'enseignement de la Bible. Au premier degré les récits historiques s'intercalent dans le reste de l'enseignement religieux. Au second degré, sans insister sur la chronologie, on expose une succession de faits : on raconte l'histoire de Dieu et de ses amis. Au troisième degré, on dégage nettement la chronologie et la localisation dans l'espace de ce qui a été précédemment exposé. Au quatrième degré, enfin, la synthèse s'organise autour des deux grandes croyances de l'Ancien Testament, la croyance en un seul Dieu et la croyance en la venue du Messie.

---

(1) Cfr Chanoine Coppens, *Pour mieux comprendre et mieux enseigner l'Histoire Sainte et l'Ancien Testament,* Paris, Desclée De Brouwer et Cie, 1936.

LA FORMATION RELIGIEUSE DANS L'ENSEIGNEMENT MOYEN (1)

« Parmi les problèmes qui préoccupent les jeunes, — écrit M. l'abbé Moeller (2) — tout spécialement ceux de notre génération, un des premiers est celui de la conciliation des valeurs humaines et des valeurs chrétiennes ».

Quand on réussit à gagner leur confiance et à stimuler leur intérêt, les jeunes gens se passionnent pour tout ce qui est noblement humain. Ils sont à l'âge du don de soi ; ils ne craignent ni les dures performances ni l'effort pour se dépasser. Ceux qui médisent de la jeunesse se condamnent eux-mêmes : chaque génération est responsable de celle qui la suit. Or le drame qui se joue dans la conscience de toute une partie de la jeunesse et qui a provoqué bien des troubles dans la foi provient d'un malentendu.

Les jeunes gens d'aujourd'hui sont épris de toutes les formes de la vie : sport, art, technique..., tout ce que le monde moderne leur révèle, les enchante. La clarté abstraite de leurs livres de religion les ennuie. Ce que leurs yeux découvrent et ce que leur apprennent l'histoire, la littérature, la science, la radio ou les revues, leur paraît bien plus émouvant, plus vivant et plus réel que les énoncés de leur catéchisme. Tandis que les gestes rituels et les actes vertueux qui leur sont demandés n'ont pas, semble-t-il, la plénitude d'efficacité et de signification d'une marche à la conquête de progrès visibles.

Nous pouvons ignorer ces sentiments et condamner une jeunesse assoiffée de faux idéals.

---

(1) Dans les établissements d'enseignement moyen dépendants de l'Etat, la loi prévoit deux cours de 50 minutes par semaine. A l'école normale gardienne, un seul cours hebdomadaire est donné. Dans les établissements provinciaux et communaux, c'est aux autorités locales de décider si la religion sera enseignée. Dans les établissements officiels où se donne le cours de religion, la proportion des présences dépend d'un ensemble complexe de circonstances. La moyenne est rarement inférieure à 50 % et rarement supérieure à 90 %, sauf en des régions à traditions chrétiennes très fermes. Dans l'enseignement officiel comme dans l'enseignement libre, les cours de religion sont donnés, la plupart du temps, par des prêtres ou des religieux. Le temps qui leur est consacré est à peu près le même des deux côtés. La principale différence est que le professeur de religion dans l'enseignement officiel ne peut compter que sur son cours pour la formation religieuse. Dans l'enseignement libre, toute l'éducation converge vers ce sommet. Les problèmes scolaires étant connexes, nous les traitons simultanément. Cette année, 186.782 garçons et filles (flamands et wallons) fréquentent en Belgique les établissements d'enseignement moyen libre. Ce chiffre comprend les élèves des classes préparatoires aux humanités.

(2) *Humanisme et sainteté,* Tournai, Paris, Casterman, p. 13.

Nous pouvons aussi plus utilement lui manifester comment se concilient « les valeurs humaines et les valeurs chrétiennes ».

Non certes en cherchant à adapter un christianisme au rabais à un paradis terrestre utopique, en affirmant que la richesse, la santé ou le bonheur terrestre se paient au prix de la fidélité à l'idéal chrétien, en proposant un fragile accord entre l'Evangile et les théories séduisantes de penseurs ou d'écrivains discutables.

Mais en montrant que le cœur humain sera sans repos tant qu'il n'aura trouvé Dieu « inquietum est cor nostrum... » ; que les valeurs terrestres dont s'éprennent les hommes ne sont qu'une étape vers une ascension plus haute dont elles sont normalement les paliers ; que les penseurs, les poètes, les écrivains qui suscitent l'enthousiasme n'ont souvent proposé qu'un aspect de la vérité totale dont le Christianisme donne la clé ; qu'entre la science et la religion aucun abîme n'est creusé.

Nous pouvons reprocher à la jeunesse ses emballements pour une culture physique toute païenne, pour une liberté sans frein... Nous pouvons avec avantage inviter les jeunes gens à sanctifier leurs performances et leurs efforts. Non pas, encore une fois, en identifiant la vertu avec toutes les formes du naturalisme, mais en proposant un idéal divin dans son inspiration et humain dans ses réalisations visibles.

Ce problème, urgent aujourd'hui, s'était déjà posé avec netteté au lendemain de la guerre 1914-18.

I. LES SUGGESTIONS

Il suffit de parcourir les comptes rendus des congrès, les articles et brochures consacrés à l'étude de l'enseignement religieux secondaire pour constater que la préoccupation universelle était de trouver le contact entre le cours de religion et la vie.

On reprochait au plan habituellement suivi dans les classes d'être plus logique que psychologique. On regrettait parfois que les manuels alors utilisés fussent trop semblables à des manuels de théologie (3).

(3) Ces manuels étaient surtout les suivants : a) *Pour les classes inférieures* (écoles moyennes ; sixième, cinquième, quatrième et même troisième en humanités ; écoles techniques, etc.) : le grand catéchisme, Bataille, Crowley, Paisse (ancienne édition), Rochet. b) *Pour les classes supérieures* (parfois dès la quatrième) : Boulenger, Le Grand, Verhelst ou quelqu'un des manuels cités pour les classes inférieures.

A part les établissements où la nouvelle édition du manuel de l'abbé Paisse est utilisée et ceux où la série des manuels *Témoins du Christ* a été adoptée (Etablissements des Frères des écoles chrétiennes, collèges des Jésuites, ainsi que maint athénée, collège ou pensionnat), à part aussi ceux où les professeurs composent eux-mêmes leurs cours, les volumes précités sont encore aujourd'hui le plus fréquemment employés.

Il a déjà été exposé quel fut, jusque vers l'année 1936, l'effort des spécialistes et des chercheurs (4).

Voici, semble-t-il, les souhaits le plus fréquemment exprimés vers cette époque.

Présenter la religion comme une vie, non comme une collection de dogmes.

Marquer, grâce à une présentation synthétique, le lien organique qui unifie tous les éléments du dogme et de la morale chrétienne. Grouper autour d'un ou de quelques points de vue centraux, frappant comme des idées-forces, les aperçus secondaires.

Montrer que cette religion concrète et vivante trouve sa source et sa perfection en une personne, Jésus-Christ, — faire donc connaître l'Evangile —, qu'elle se réalise dans une société, l'Eglise, et doit être vécue non seulement individuellement mais socialement avec toute l'humanité. Conséquemment, développer les cours sur l'Eglise et sur la doctrine sociale du catholicisme.

Rendre l'apologétique dogmatique à sa façon, positive et constructive.

Enfin, pour permettre un approfondissement progressif et enrichissant, adapté à la psychologie changeante de l'adolescent, diviser le cours en cycles concentriques.

En Belgique, deux interventions méritent surtout d'être retenues : celle de M. l'abbé Sullerot, professeur de religion à Dijon, au Congrès international tenu à Bruxelles en 1930 (5) et celle de M. le chanoine Vieujean au Congrès de Bruxelles en 1934 (6).

En 1939, s'appuyant sur une étude approfondie de la littérature internationale d'enseignement religieux, le P. G. Delcuve faisait paraître un court volume, *Jésus-Christ montré à la jeunesse moderne* (7). Ce livre, édité à faible tirage, et, pour cette cause, trop peu connu, exposait comment l'enseignement religieux devait être proposé sous forme de *valeurs*. L'effort des professeurs de religion devrait être de « découvrir des *tendances* en éveil, devant lesquelles la religion se présenterait comme un objet digne d'*intérêt*, et puis rechercher une *manière de proposer* cet objet telle qu'il apparaisse d'emblée et efficacement sous l'aspect de valeur désirée » (8). Cette recherche est poursuivie au cours de pages perspicaces où l'auteur

(4) Voir dans *Où en est l'enseignement religieux* ? p. 28 et suiv.

(5) Voir *Problèmes d'éducation*, Compte rendu du premier congrès international de l'enseignement secondaire libre (Bruxelles, 1930), 2 vol. Tournai, Paris, Casterman : « L'enseignement de la religion », p. 521, dans le 1er vol.

(6) Voir aussi : L. Simon et J. Vieujean, *Débats sur le cours de religion dans l'enseignement secondaire, Critiques et suggestions*, Liège, Paris, La Pensée catholique, 1935.

(7) Tournai, Paris, Casterman (épuisé).

(8) G. Delcuve, *Jésus-Christ montré à la jeunesse moderne*, p. 79.

s'attache à découvrir les « valeurs » capables de provoquer l'intérêt et l'enthousiasme d'auditoires d'adolescents.

II. LES REALISATIONS

Les critiques et les suggestions multipliées dans les congrès, les revues et les livres, impressionnaient l'opinion.

On remania des anciens manuels, on en composa de nouveaux et surtout, peut-être, un esprit rénové anima l'enseignement, esprit qui devait apparaître dans les cours de maint professeur de collège ou d'athénée.

On remania des anciens manuels. Citons le cas de la nouvelle édition du *Cours de Religion* de M. l'abbé Paisse, parue en 1938 (9). Dans la préface du nouveau volume, M. le chanoine Vieujean écrivait :

« Les professeurs qui ont assumé la tâche de remanier le présent manuel n'ont point voulu tout bouleverser. Tout en gardant le cadre général des éditions précédentes, le développement du cours apparaît cependant plus synthétique, plus positif et plus orienté vers la vie spirituelle et vers l'action. L'enchaînement des doctrines y est mis en relief, la réponse aux objections y occupe moins de place, et l'on y voit davantage comment l'enseignement doit conduire à plus de vie chrétienne et à l'apostolat.

» Ce sont bien là, croyons-nous, les trois principales caractéristiques de tous ceux qui s'intéressent aujourd'hui à l'enseignement religieux. »

Cependant, on le conçoit, le remaniement d'anciens manuels ne constituait qu'un progrès relatif.

Des œuvres d'inspiration nouvelle furent composées. M. l'abbé Sullerot ne s'était pas contenté — à Juilly en 1928 et à Bruxelles en 1930 — d'étudier le problème avec une rare perspicacité et de proposer des solutions particulièrement opportunes. Dès 1928, il faisait paraître le premier volume de l'œuvre qu'il se proposait d'écrire. Elle devait comporter sept volumes ; cinq seulement ont paru (10). L'ensemble est d'une grande richesse. Nous en reparlerons plus loin. En Belgique pourtant ces manuels, fréquemment consultés par les spécialistes et les professeurs, sont peu utilisés comme

---

(9) Liège, La Pensée catholique, Bruxelles, Edition Universelle. La première édition datait de 1908.

(10) I. *La religion, lien de vie entre l'homme et Dieu,* II. *Jésus-Christ, source unique de vie divine et humaine,* III. *La vie de Jésus dans les âmes,* IV. *L'imitateur du Christ,* V. *Le bon ouvrier de la Rédemption* (non paru), VI. *Le Maître de la vie* (non paru), VII. *Le problème de la vie devant la raison et devant le catholicisme,* Marseille, Publiroc.

livres scolaires : les volumes sont peu maniables. Leur présentation leur fait tort, et peut-être aussi l'adaptation psychologique aux différents âges est-elle trop peu graduée.

Dès 1941, paraissait le premier volume de la série *Témoins du Christ* (11) dirigée par le Père G. Delcuve, S. I. Dans un article des *Etudes classiques* (12), l'auteur expose sa préoccupation fondamentale : « *Partir de la vie,* c'est-à-dire deux choses : partir de ce qui *intéresse* l'adolescent et s'appuyer sur son *expérience*... partir de la vie mais aussi *enseigner d'une façon vivante* : profiter de toutes les ressources qu'offre la vie concrète, s'adresser à toutes les facultés... ».

Nous donnerons plus loin quelques caractéristiques de ces ouvrages.

Parmi d'autres publications conçues dans un esprit nouveau, il faut noter l'intéressante entreprise de Dom Hugues Delogne, O.S.B. (13). Au lieu de développer le cours selon un ordre logique, l'auteur l'adapte à l'année liturgique (14).

Faut-il préférer la clarté logique des anciens livres à la complexité des plans nouveaux ? Si la valeur de la formation religieuse se mesure à la clarté d'une connaissance plus verbale que profonde, on peut le penser. Ce point de vue n'est pourtant pas le seul. Il y a dans la vie des périodes où les connaissances s'élaborent, où l'âme s'enrichit, puis des périodes où l'on met de l'ordre dans ces acquisitions. L'adolescence de 13 à 16 ans est l'une de ces périodes. La logique d'une âme d'adolescent diffère profondément de la logique d'un adulte. Les éducateurs doivent en tenir compte.

Enfin et surtout peut-être, nombreux sont les professeurs qui, — sans utiliser les manuels ou en s'en libérant fréquemment —, donnent à leurs cours une allure adaptée aux exigences nouvelles.

Les adolescents ne s'éprennent pas tant de l'heureuse structure d'un manuel que de la parole chaude, vivante, émue d'un professeur qui croit à ce qu'il annonce et comprend affectueusement ses jeunes

(11) Collection de manuels destinés à l'enseignement secondaire, 5 volumes sur 6 ont paru chez Casterman : A. Hublet et H. Nimal, *Jésus-Christ notre vie*; G. Delcuve et A. de Marneffe, *Jésus-Christ notre lumière*; R. Claude et P. Capart, *Jésus-Christ notre Chef*; G. Delcuve, *l'Eglise notre Mère*; J. Delépierre, *Jésus-Christ notre Sauveur.* Les 6 volumes comporteront 3 cycles : 3 années, 2 années, puis enfin une année. En plus de ces manuels, des *Notes pour le Professeur* correspondent à chacun des cours (C.D.C., 27, rue de Spa, Bruxelles).

(12) Tome XIII, 1945, fasc. 3 - 4, p. 237.

(13) *Notre Credo vécu,* Paris, Desclée De Brouwer, 1939 et *Notre vie divinisée,* Abbaye de Maredsous, 1942.

(14) Notons aussi l'œuvre de M. l'abbé van den Bruwaene, *L'Eglise vivante,* 3 vol., Bruxelles, Edition Universelle, 1930-1940. Il en a été fait un compte rendu favorable dans le deuxième et le troisième supplément de *Où en est l'enseignement religieux ?*

disciples. Dès treize ou quatorze ans, le bienfait le plus désirable est la rencontre d'un maître qui provoque et mérite une cordiale admiration : une contagion de valeur humaine s'établit. Un enseignement religieux apporté comme un témoignage par un maître qui en vit suscite l'effort de la pensée et le zèle de la recherche.

Bien des professeurs de collège, d'athénée, de lycée, d'école moyenne... nous ont exposé le cours qu'ils proposaient à leurs élèves et que, d'année en année, ils transformaient pour l'améliorer.

L'allure du cours dépend de la catégorie d'élèves à laquelle il est destiné : enfants de l'école moyenne à qui il faut donner en trois ans tout le bagage de connaissances nécessaires pour la vie ; ou élèves d'humanités avec qui on peut cheminer lentement et découvrir progressivement les richesses profondes de la doctrine du Seigneur.

« Lorsqu'on a devant soi..., durant plusieurs heures par jour, quelque vingt-cinq visages de garçons de quinze à dix-sept ans... qui vous fixent de leurs yeux pleins de clarté, de tendresse parfois, lorsque, dans le silence profond d'une heure matinale, un reflet du beau et du vrai les éclaire, il est impossible de ne pas se poser et se reposer sans cesse ces questions éternelles, qui sont toute la vie d'un homme ; il est impossible aussi de ne pas y répondre, car la jeunesse est impatiente. La réponse doit être donnée, immédiatement ; elle doit être vraie, c'est-à-dire totale, elle doit jaillir de l'âme tout entière, car nul ne trompe les adolescents. Il faut alors fermer les livres, sans pour cela les oublier, il faut regarder en face ces jeunes visages, il faut surtout s'interroger soi-même et répondre à ces questions éparses dans les textes barbouillés d'encre de nos auteurs classiques ([15]). » C'est donc vers un cours de religion profond et dense mais passionnant d'intérêt que sont orientés tous les autres cours. Les thèmes de la création, du péché, de la Rédemption sont orchestrés par les cours de français, de latin, de grec ou d'histoire. L'idéal du héros est comparé à l'idéal du saint. Le christianisme est présenté comme la synthèse de toutes les valeurs, la clé de tous les problèmes. C'est lui qui « permet que chaque instant de la terre soit plein d'absolu ».

Voici la pensée directrice d'un cours donné aux trois classes supérieures d'un athénée : dès la troisième les élèves sont invités à « oublier » ([16]) les formules apprises par cœur et à retrouver la pensée du Christ sur chacun des dogmes : la Trinité et le rôle de chaque Personne dans notre vie, la Paternité de Dieu, etc... En seconde

(15) Ch. Moeller, *Humanisme et Sainteté*, Tournai, Paris, Casterman, p. 12.

(16) Il est clair que nous considérons comme étant d'une grande importance pour la formation religieuse, l'intelligence et la connaissance de formules claires telles que les formules du catéchisme. Il est parfois utile cependant de suspendre pour un temps les réflexes routiniers de la mémoire pour découvrir des aspects nouveaux d'une pensée profonde.

on suit l'histoire littéraire chrétienne : la Bible et surtout l'Evangile. En rhétorique, l'étude de la religion envisagée du point de vue des désirs profonds du cœur humain est soutenue par la lecture de maints passages de grands auteurs anciens ou modernes, chrétiens ou non.

Tel professeur de religion en humanités s'efforce de faire découvrir aux adolescents leur propre histoire écrite dans l'Evangile — on n'intéresse quelqu'un qu'en parlant de lui-même —, et de les amener à réussir une expérience chrétienne qui les émeuve et fasse « choc ».

Dans un collège d'humanités, le cours de religion en poésie débute par l'exposé du problème de la destinée humaine. Les réponses de l'épicurisme insouciant ou du rationalisme sont décevantes. La réponse chrétienne paraît satisfaisante. Pour l'éprouver, c'est du dedans qu'il faut la considérer. C'est donc à un effort d'intériorisation du dogme que sont conviés les élèves. Le Christ est présenté comme un modèle dont la personnalité doit être pénétrée.

Nous citions plus haut un texte de M. l'abbé Vieujean, d'après lequel les trois principales caractéristiques d'un enseignement rénové étaient un cours plus synthétique, plus positif, plus orienté vers la vie spirituelle et vers l'action.

Les nouvelles tentatives ont-elles répondu à cette exigence ?

A. ENSEIGNEMENT PLUS SYNTHETIQUE

Dans l'œuvre de M. l'abbé Sullerot, dont l'influence indirecte fut considérable en notre pays, ce caractère apparaît nettement. Dans chacune des parties, l'auteur envisage un aspect particulier de la doctrine totale plutôt qu'une portion de cette doctrine. Tout l'ouvrage est centré sur l'idée de grâce, présence vivifiante de la Sainte Trinité et sur le Christ qui nous la donne.

D'abord une vue d'ensemble sur la vie chrétienne. Ensuite, le rôle de Jésus. Il est la source de la vie de la grâce par l'Incarnation et la Rédemption. Il nous communique cette grâce par la messe et les Sacrements. Il est notre modèle, car la loi chrétienne est l'imitation du Christ.

Cette synthèse apparaît vivante et dramatique, car tout l'exposé s'inscrit dans le mouvement de la Rédemption par le Christ et de la remontée humaine.

L'enseignement de la série *Témoins du Christ* apparaît, lui aussi, synthétique. Différemment toutefois dans les deux cycles.

Les *plus jeunes* sont incapables d'embrasser une vaste synthèse. Aussi l'unité de l'enseignement qui leur est proposé dans les trois

premiers manuels vient plutôt de la personne de Notre-Seigneur. Tout est centré sur le Christ comme en témoignent les titres.

Un autre effort de coordination a été tenté dans le même cycle : sans perdre les avantages de l'ancienne division : dogme, morale, grâce et sacrements, on a tâché d'en éviter les inconvénients. En voici deux exemples.

La grâce et les sacrements ont été replacés dans leur contexte : l'histoire religieuse de l'humanité, la création, la rédemption. Le premier manuel débute par un rappel dramatique : le don de la grâce rejeté par le premier homme et le sacrifice réparateur de Jésus-Christ. Devant cette toile de fond est présenté le Sacrifice de la messe, source toujours jaillissante de la vie de la grâce communiquée par les sacrements.

Autre exemple : la morale est enseignée avec référence au dogme, à la doctrine de la grâce et des sacrements : le chrétien, à la différence d'un héros stoïcien, imite le Christ avec la force même du Christ.

Dans le *deuxième cycle,* le caractère synthétique s'affirme davantage. Les manuels IV et V forment un ensemble bien structuré : La constatation de la sainteté et de l'humanité de l'Eglise à travers les siècles fait poser la question de son origine. Le Christ, fondateur de l'Eglise, est vraiment Dieu. Toujours vivant et agissant dans l'Eglise, il ramène toute la création au sein de la Trinité.

Les cours oraux, dont nous avons cité quelques exemples épars, ont aussi le même caractère. On y remarque spécialement un effort pour marquer « la conciliation des valeurs humaines et des valeurs chrétiennes ». Effort qui se traduit entre autres par la convergence vers les problèmes religieux de maint cours de littérature ou d'histoire.

B. ENSEIGNEMENT PLUS POSITIF

« Si on demande de préciser cette notion (de grâce sanctifiante) — écrit M. l'abbé Sullerot dans la préface de son premier volume — ([17]), on obtiendra généralement des réponses comme celles-ci : l'état de grâce, c'est un état de pureté de l'âme, c'est l'absence du péché mortel. Notion toute négative qui ne laisse guère soupçonner l'ineffable mystère de la divinisation de l'âme par la présence amicale de la Sainte Trinité. Comment d'ailleurs pourrait-on le deviner, ce mystère, derrière de pâles formules comme celles-ci : la grâce est un don surnaturel et gratuit que Dieu nous fait par les mérites de Jésus-Christ, pour notre sanctification. — La grâce habituelle ou

(17) L. Sullerot, *La vie chrétienne,* I. *La religion, lien de vie entre l'homme et Dieu,* Marseille, Publiroc, p. VI.

sanctifiante est celle qui demeure en notre âme et fait toute sa beauté surnaturelle aux yeux du Seigneur. — Nous l'appelons habituelle parce qu'elle est en notre âme comme une habitude ou qualité qui l'emporte infiniment sur toutes les qualités naturelles ? Comment ne pas regretter qu'on ne parle ici, — et en quels termes abstraits ! — que du don créé, de la transformation opérée dans l'âme, et qu'on passe complètement sous silence le don incréé, qui est la Trinité elle-même, amicalement présente dans l'âme. Et comment ne pas préférer cette définition autrement chaude, bienfaisante, théologique et riche de sève chrétienne que nous avons recueillie sur les lèvres de nos mères : « être en état de grâce, c'est porter le bon Dieu dans son cœur ».

L'auteur voudra donc, chaque fois qu'il sera question de la grâce sanctifiante, nous rappeler qu'il s'agit là d'un rapport personnel et vivant de l'homme à Dieu ; qu'elle est la présence amicale et transformante de la Sainte Trinité en nous ([18]).

C'est surtout à propos de la morale que l'on a parlé de « présentation négative » et de « présentation positive ». Certains auteurs ont été tentés de réduire la morale au Décalogue : toute une partie de l'idéal chrétien demeurait ainsi dans l'ombre et l'exposé du reste gardait l'allure d'une série de prohibitions : « Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face ; tu ne prendras pas le nom de ton Dieu en vain ; tu ne feras aucun ouvrage le septième jour... ».

Le manuel de morale de la série *Témoins du Christ* ([19]) a évité ces écueils.

Le livre s'ouvre sur une introduction où la personnalité chrétienne est présentée d'une façon concrète et prenante. On ne commence donc point par énumérer une série de commandements ; à fortiori, n'accable-t-on pas l'adolescent d'une avalanche d'interdictions. C'est le but, c'est-à-dire l'ensemble de valeurs hiérarchisées qui constituent le chrétien, qui est placé d'abord sous les yeux du jeune homme. C'est seulement quand il se sera enthousiasmé pour cet idéal qu'on lui décrira la route qui permet de l'atteindre.

---

(18) On pourrait faire des remarques analogues à propos des autres dogmes, par exemple le dogme de la Sainte Trinité. Dans le premier volume de M. Sullerot, p. 43, l'introduction à la leçon sur ce mystère s'ouvre de la sorte : « La Foi nous révèle, en Dieu, le Père qui nous livre son secret le plus intime en nous laissant apercevoir en lui une société mystérieuse de trois personnes, dont nous sommes appelés à partager et à imiter la vie... ». Le titre du chapitre est le suivant : le Dieu d'amour, la famille divine.

Au sujet des sacrements : « Le sacrement est un acte du Christ, acte qui est à la fois symbole et producteur de la grâce » (2e vol., p. 313).

Dans l'exposé de la morale par M. l'abbé Sullerot, le caractère positif apparaît également : l'idéal d'imitation du Christ est dominant : le devoir du chrétien sera non pas tant de refuser de s'engager dans les voies séduisantes et interdites, mais de s'efforcer de se rendre conforme au Seigneur.

(19) R. Claude et P. Capart, *Jésus-Christ notre chef*, Tournai, Paris, Casterman.

Dans cette entreprise dramatique qu'est la conquête de la personnalité, la pratique de la charité joue un rôle capital. Craignant que « le premier commandement » ne passe inaperçu parmi les autres, les auteurs ont détaché l'exposé à lui consacré. C'est ainsi que la deuxième partie du manuel débute par une introduction intitulée : « La charité, attitude foncière du chrétien ».

La charité animera toute la vie morale, dont les divers aspects sont ensuite décrits. *Conquête de soi* : c'est-à-dire conquête de l'intelligence et de la volonté, maîtrise du corps. *Service de Dieu* : car, si le chrétien veut se posséder, c'est pour se donner. *Service du prochain* : en lisant cette section, le caractère positif et compréhensif de la morale saute aux yeux. Quelques sous-titres le font pressentir : respect du droit à la vie, respect du droit de propriété, respect du droit à la vérité, respect du droit à l'honneur, l'apostolat... Les actes de violence, le vol, le mensonge, les calomnies, les scandales... toutes ces fautes — au sujet desquelles il convient de former la conscience — ne parviennent pourtant pas à détourner l'attention du principal : l'épanouissement de la vie divine dans l'homme et son rayonnement dans tous les domaines.

C. ENSEIGNEMENT PLUS ORIENTÉ VERS LA VIE SPIRITUELLE ET VERS L'ACTION

Une connaissance n'est possédée que lorsqu'elle est conquise et se traduit en actes. L'ambition des professeurs de religion est de provoquer un effort pour se hausser au niveau de l'idéal entrevu.

Nous noterons trois points : Comment l'enseignement religieux d'aujourd'hui oriente-t-il vers la pratique de la vie chrétienne ? Comment amène-t-on les adolescents à prolonger librement leur étude dans la prière ? Comment, enfin, l'ensemble de l'éducation aide-t-il ces adolescents à se grandir ?

1) *Comment l'enseignement religieux d'aujourd'hui oriente-t-il vers la pratique de la vie chrétienne ?*

Un cours de morale, tel que le proposent les Pères R. Claude et P. Capart dans *Jésus-Christ notre chef*, est, nous venons de le voir, en même temps un manuel de formation de la personnalité et un guide pour des adolescents de quatorze ou quinze ans.

Les tendances signalées dans maint cours indépendant des manuels imprimés encouragent un effort « d'intériorisation » : se dégager des formules dont l'accoutumance provoque la saturation et laisse l'esprit inerte. S'efforcer au contraire de retrouver le sens profond des dogmes, de s'engager personnellement dans l'aventure divine. Les pages qui précèdent ont — croyons-nous — suffisamment montré comment l'enseignement contemporain cherche à ori-

enter les jeunes gens vers une vraie vie chrétienne et comment les maîtres encouragent leurs élèves à marcher hardiment dans cette voie, pour qu'il ne soit plus nécessaire d'insister ici davantage.

2) *Comment amène-t-on l'adolescent à prolonger l'étude en prière?*

Durant l'adolescence, la piété devient personnelle ou bien disparaît. Contraindre un adolescent à des exercices de piété qui l'ennuient c'est risquer de provoquer tôt ou tard de déplorables réactions.

De deux manières surtout les éducateurs ont cherché à éveiller la piété :

a) *En développant chez les adolescents le goût de la méditation.* Ceux-ci découvrent de la sorte les points de vue religieux qui les émeuvent personnellement. Chacun répond à cette question : qu'est le Christ pour moi ? et comment irai-je à Lui ?

Il semble qu'autrefois on aurait trouvé un peu ridicule de vouloir faire méditer des garçons de quinze ans. Aujourd'hui, l'insistance donnée au développement de la vie personnelle a encouragé des auteurs à proposer aux jeunes gens des sujets de méditation et de réflexion religieuse personnelle. Les œuvres d'Action catholique et le scoutisme ont d'autre part créé dans la jeunesse les dispositions nécessaires pour répondre à ces suggestions.

Des livres belges comme *Méditations jécistes* de Jean le Presbytre ([20]), *Adolescent qui es-tu ?* du P. Claude ([21]). Des publications comme celles de *Foyer Notre-Dame* ([22]) ont mis entre les mains des adolescents des instruments de choix. Toute cette littérature est à la fois psychologique et dogmatique ; elle intéresse l'adolescent en lui parlant de lui-même, de ses élans, de ses faiblesses, mais elle se fonde aussi sur une doctrine forte. Un lien s'établit entre l'enseignement religieux et la vie. L'étude s'achève en prière.

Les mystères dont on pressentait tantôt théoriquement la lointaine beauté deviennent proches.

Les jeunes gens méditent-ils ?

Le succès dans le monde collégien des publications citées plus haut en est la preuve. Sans doute, l'élite seule est atteinte mais il ne pourrait en être autrement.

b) *En organisant des manifestations paraliturgiques de piété collective.*

L'adolescent doit souvent prier seul. Mais il est bon que sa prière, comme son travail et ses loisirs, se fasse parfois en équipe. Une intensité plus grande caractérise ce qui est vécu ensemble, dans l'amitié surtout et la fraternelle union des cœurs. La liturgie répond

(20) Louvain, Ed. Jécistes.
(21) Tournai, Paris, Casterman.
(22) 24, Bd St-Michel, Bruxelles.

à ce besoin. Cependant une adaptation ultérieure est souvent souhaitée. Les jeunes gens cherchent parfois une manifestation de piété plus immédiatement à leur portée, qui traduise plus directement leurs émotions, leurs inquiétudes, leurs élans d'aujourd'hui, dans les circonstances concrètes où ils vivent.

A ce besoin ont répondu tant de manifestations de piété collective réalisées dans les collèges : messes dialoguées, hommage à la croix, heure sainte pour offrir l'année au Sacré-Cœur, hommage à la Sainte Vierge, veillées préparatoires à la fête du Christ-Roi ([23]).

En ces occasions, la cour ou la grande salle deviennent le cadre où se déroulent ces manifestations de piété. Le choix d'un local profane est un témoignage du désir de notre jeunesse de pénétrer d'une signification religieuse et sacrée tous les aspects de leur vie d'étudiant.

Grâce à ces mises en scène, bien des dogmes ont pris un relief saisissant dans des âmes d'adolescents : dogme de la Rédemption évoqué dans les chemins de croix, dogme de la royauté du Christ au cours de veillées, dogme de l'Immaculée Conception dans les jeux mariaux, dogme de la présence vivifiante de l'Esprit-Saint dans le « jeu du feu », organisé cette année par les routiers à Foy-Notre-Dame, lors du rallye de la Pentecôte.

3. *Comment aide-t-on le collégien à traduire ses convictions dans sa vie ?*

Dans l'éducation donnée par un établissement d'enseignement, trois domaines surtout nous paraissent permettre l'exercice de cette expérience : le jeu dramatique, les œuvres et tout l'ensemble de l'éducation.

Le jeu dramatique tout d'abord.

Certains sentiments dorment au fond du cœur. Ils peuvent être éveillés s'ils trouvent leur expression dans une lecture, un spectacle ou surtout dans une action dramatique.

Un adolescent qui, dans une action dramatique ou une scène de veillée, aura exprimé et joué des sentiments noblement chrétiens, éprouvera la nostalgie de nouvelles ascensions. Un garçon de quinze ans qui aura vécu sur les planches une âme de héros chrétien, ne l'oubliera plus.

Le jeu dramatique est-il exploité dans ce sens ?

Nous connaissons quelques expériences. Nous avouons ne pas en connaître un grand nombre. Il serait intéressant de multiplier les

(23) Nous avons sous les yeux une vingtaine de textes de ces réalisations. Les uns sont imprimés, d'autres polygraphiés. Parmi les textes imprimés, citons le « *Chemin de croix* » du P. Paul Ernst, S. I., publié par le C.D.C. à l'Œuvre des Tracts et *Liturgie du matin et... du soir* du même auteur.

jeux dramatiques réalisés dans des auditoires restreints et intimes : une ou deux classes par exemple. Le répertoire de Ghéon, Chancerel, Timmermans, pourrait être exploité. Des auteurs de chez nous composent des mystères non encore publiés et dont sans doute on parlera. Tandis que les scouts et routiers trouvent dans les veillées de leurs feux de camp les conditions les meilleures pour le jeu dramatique ([24]).

Les œuvres ensuite.

De plus en plus, il est admis que l'influence des œuvres doit être complémentaire de celle du Collège. Elles offrent aux adolescents une occasion d'exercer leur bonne volonté avec plus de liberté que dans le cadre normal du règlement ; dans un sens aussi plus spécialisé et mieux adapté à leur tempérament ([25]). Il en sera question dans un autre chapitre.

La conception générale de l'éducation donnée par le collège enfin.

Deux tendances s'affrontent. La première est celle de ceux qui veulent le maintien d'un cadre disciplinaire rigide. La seconde, de ceux qui encouragent les régimes favorables à l'initiative et à la liberté.

On parle d'adapter les méthodes scoutes à l'éducation scolaire. On loue les méthodes américaines et anglaises. On cite l'école des Roches et le livre de M. G. Bertier. Des échos nous parviennent de France où, dans des institutions catholiques, des réalisations nouvelles sont tentées ([26]).

En Belgique aussi des expériences se poursuivent et d'autres sont amorcées. On connaît l'intéressante réalisation du Collège Cardinal Mercier, à Braine l'Alleud ([27]). D'autres essais, plus modestes mais suggestifs, chacun à leur manière, ont commencé çà et là.

Trois traits communs à chacun de ces essais semblent être les suivants : donner plus de liberté dans l'éducation, intéresser directement les adolescents à leur propre formation et encourager le tra-

---

(24) M. l'abbé Sampaix, directeur du collège Saint-Joseph, à Virton, vient de publier plusieurs intéressantes séries de pièces, p. ex. *Le bon charpentier, le roi Phaël, Jean de la Lune, Pierre qui roule,* etc., chez Michel, à Virton. Ces pièces sont groupées dans deux fascicules. Le jeu dramatique pour le pèlerinage de Notre-Dame de Bonlieu est une réussite peu banale.

(25) Ce sujet a fait l'objet d'un rapport de M. l'abbé Sampaix lors du Congrès de l'enseignement moyen libre à Bruxelles les 29 et 30 avril 1946.

(26) Voir par exemple la Revue *Pédagogie,* Paris, Spes, dans le n° 2 : *Les équipes à Saint-Joseph* de Reims ; dans le n° 5 : *Expériences à propos d'équipes,* etc...

(27) On parle de plus en plus du collège semi-officiel de Marchin où un régime inspiré du scoutisme et de l'école des Roches a été établi. Des parents sont surpris des résultats obtenus par ces méthodes. On nous citait le cas de tel prêtre d'abord défiant puis complètement gagné en revoyant un de ses jeunes paroissiens au retour des vacances.

vail de collaboration en équipes amicales. Un récent ouvrage (28) se basant sur des expériences étrangères et belges cherche à démontrer comment non seulement la formation générale mais la vie spirituelle doit bénéficier de telles réalisations.

Ce qui a été dit au sujet de la formation religieuse dans la famille nous paraît également vrai à propos de l'éducation chrétienne dans les établissements d'instruction. Seule une religion personnelle basée sur des convictions sauvera l'âme de la jeunesse. La personnalité ne se fait pas sans les risques de la dangereuse liberté. Une réglementation si rigide que l'initiative ne puisse s'y manifester risque d'étouffer la personnalité. Dans ce « climat » de liberté, l'essentiel de l'autorité ne perdra rien. Elle sera mieux aimée et atteindra plus sûrement son but qui est de faire parvenir à la « liberté des enfants de Dieu ».

Pierre RANWEZ, S. I.

---

(28) Albert Lamy, *Une méthode moderne d'éducation. L'internat de plein-air,* Bruxelles, Editions Universitaires.

NOTE

L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX A L'ECOLE NORMALE

Le caractère spécial de l'enseignement normal donnera au cours de religion une allure particulière.

Beaucoup de normaliens devront plus tard donner eux-mêmes le catéchisme ; ils doivent donc être préparés non seulement à vivre leur religion mais à en communiquer à d'autres la connaissance et l'amour.

Ensuite, le caractère positif, tout orienté vers les réalités constatables et démontrables, invitera à souligner tels aspects de la doctrine, à marquer tels liens, à préférer telles démonstrations.

La nécessité de former de futurs catéchistes amène des professeurs de religion à l'école normale à concevoir leur cours comme une préparation des leçons de catéchisme. Ils veillent à adopter le plan du catéchisme et à en expliquer le texte.

D'autres professeurs sont plus ambitieux et font plus largement confiance — serait-ce à tort ? — à leurs élèves. Ils considèrent que l'idéal de l'instituteur, lorsqu'il donnera sa leçon de catéchisme, est d'être non seulement un répétiteur, mais un maître. Ils pensent que sa situation le mettra en relief et le fera considérer, même en religion, « tamquam magister in Israël » ; qu'il importe donc de ne pas trop mâcher la besogne aux normaliens et leur donner des « trucs » mais de leur faire approfondir leur religion, autant que faire se peut : approfondissement scientifique et approfondissement vital.

L'intérêt accordé par les normaliens à ce qui est scientifique et à l'aspect positif des choses leur fera désirer de retrouver cette même tendance au cours de religion.

Voici un cours polygraphié composé avec art et compétence par un professeur expérimenté d'école normale. L'explication de la messe se rattache à une étude intéressante et approfondie de l'histoire de la liturgie. L'exposé de l'Histoire sainte est mis en connexion avec l'histoire profane. On y trouve un exposé nuancé des méthodes exégétiques. Bref, durant tout le cycle des études, on trouve un souci constant de présenter les aspects concrets de la doctrine et de marquer les relations entre la religion et la science.

Il est difficile de trouver des manuels qui répondent à ces exigences. Seul un travail constant de mise au point par un homme averti donnera à un cours de ce genre l'actualité nécessaire.

LA FORMATION RELIGIEUSE PAR LES MOUVEMENTS ET LES ŒUVRES DE JEUNESSE

INTRODUCTION

L'éducation religieuse de la jeunesse, on l'a dit, ne peut se réduire à emmagasiner dans des cerveaux une somme variable de connaissances religieuses, elle doit viser à informer de grâce divine les actes les plus ordinaires de l'enfant, du jeune homme, de la jeune fille : jeux, études, menus services, vie physique, vie culturelle, vie familiale, vie de travail, préparation au mariage, tout.

Dans ce *travail d'insertion*, les mouvements de jeunesse (1) ont à remplir une double tâche. Une tâche *supplétive* qui consiste à combler, autant que possible, les déficiences de la famille, de l'école, de l'apprentissage, et une tâche *essentielle*, qui leur resterait même si la famille et l'école reprenaient leur rôle dans la société, organiser chrétiennement la vie des jeunes, partout où ils sont laissés à eux-mêmes, dans leur milieu de loisirs, de travail, en rue, dans les trains, dans leurs sports, leurs jeux, etc. A cet égard, les mouvements de jeunesse, constituent entre les mains de l'éducateur un instrument de choix, parce qu'ils offrent aux jeunes un champ d'action taillé à la mesure de leurs jeunes forces et organisé presque uniquement entre eux et par eux (2).

Pour qu'un mouvement de jeunesse réalise cette double tâche, ses organisateurs ne doivent jamais perdre de vue les conditions de la vie religieuse personnelle qu'ils veulent développer chez les jeunes. Toute vie religieuse personnelle suppose d'abord une connaissance religieuse et donc un *enseignement*. Là où cet enseignement fait défaut, le mouvement de jeunesse devra commencer par y suppléer d'une manière adaptée à l'âge et à la vocation des jeunes dont il se compose (3).

---

(1) Dans tout ce chapitre, lorsque nous parlons en général des « mouvements » de Jeunesse, nous envisageons aussi les « œuvres » de Jeunesse.

(2) Voir l'article de C. Van der Bruggen, *Le rôle social et éducatif des mouvements de Jeunesse*, dans la *Revue Nouvelle*, tome II, nos 15 et 16, 1er et 15 oct. 1945. Voir aussi G. Delcuve, S. J., *Les mouvements de jeunesse en Belgique et en France, regard sur leur évolution depuis 1940*, dans la *Nouvelle Revue Théologique*, novembre-décembre 1945.

(3) Notons que, dans la plupart des mouvements et des œuvres de jeunesse modernes, cet enseignement entre comme une partie intégrante dans le travail d'insertion personnelle de la doctrine ; l'un et l'autre se font ensemble au même cercle d'étude, dans la même discussion dirigée, dans le même mot de l'aumônier, etc.

2. Toute vie religieuse personnelle suppose un acquiescement libre par une activité pleinement consentie. Il est donc capital, à l'intérieur d'un Mouvement de jeunesse chrétien, que les membres insèrent *personnellement* la religion dans leur vie, s'attachent *personnellement* au Christ, de sorte que si le mouvement venait à disparaître, l'élan chrétien et apostolique de ses militants demeure.

3. Enfin toute vie religieuse personnelle est essentiellement sous la dépendance du *milieu*. L'emprise du milieu, loin d'étouffer les personnalités, comme c'est le cas dans les régimes totalitaires, doit ici les susciter et les épanouir. Importance donc pour le mouvement de jeunesse de veiller, soit à ce que le milieu qu'il offre aux jeunes (scoutisme et mouvements similaires) les oriente naturellement et facilement vers le Christ ; soit encore, si le milieu travaillé par le mouvement de jeunesse est celui où évolue la masse même des jeunes (mouvements d'Action catholique), à ce que les conditions matérielles et spirituelles de ce milieu soient favorables.

Mouvement ouvrier ou étudiant, paroissial ou collégien, jocisme ou scoutisme, meute ou route, tous, donc, collaborent à l'éducation religieuse de ces trois manières ; en enseignant, en faisant éclore chez les jeunes une vie religieuse vraiment personnelle et en agissant sur le milieu. Diversement cependant ; le mouvement ouvrier reprend en lui toutes les aspirations de la classe ouvrière, celui qui groupe les collégiens fait sien leur désir de culture et de formation intégrale, les mouvements qui embrigadent les plus jeunes accordent une importance plus grande à l'éducation par le jeu. D'où viennent ces différences ? C'est qu'un mouvement de jeunesse, pour remplir son rôle d'insertion de la grâce, doit être non seulement chrétien, mais aussi humain, sans cela il crée chez les jeunes un malaise : des aspirations légitimes venues du fond de leur âme ne sont pas christianisées, et des gestes religieux ne sont pas mis en connexion avec toute leur vie. Chaque mouvement doit donc être *une synthèse* de la doctrine chrétienne et de la vie des jeunes. Il doit l'être à la fois *dans la doctrine* qu'il présente, dans les *efforts d'insertion personnelle* qu'il demande et dans les caractères qu'il imprime au *milieu de la vie*. Et cette synthèse dépendra des circonstances où doit vivre chaque groupe de jeunes.

Nous voudrions entrer un peu dans cette diversité qui est richesse. *Sans doute a-t-il été impossible d'envisager dans le détail toute la gamme, si vaste aujourd'hui, des mouvements de jeunesse catholique belges ; d'ailleurs ne se ramènent-ils pas tous à quelques types plus marqués ? Nous le pensons. Les mouvements dont nous avons fait la description détaillée ne sont pas, pour autant, les plus importants par le nombre de leurs effectifs ou par le bien qu'ils font, mais ils constituent, nous semble-t-il, des types caractérisés d'éducation reli-*

gieuse grâce auxquels on comprendra plus facilement le travail réalisé par les autres (4).

LA J.O.C. (5)

Exemple frappant d'une telle synthèse de la vie religieuse avec les préoccupations vitales d'une jeunesse, voici la J.O.C.

1. PSYCHOLOGIE DU JEUNE TRAVAILLEUR.

Pour comprendre la psychologie et les aspirations de la jeunesse ouvrière, il faut connaître les conditions matérielles de sa vie. Il faut avoir pressenti le drame qui se joue dans l'âme d'un jeune travailleur, obligé de dormir encore à 15 ans dans la même chambre que ses petites sœurs, mis au travail comme un adulte sans espoir de devenir un travailleur qualifié, à moins d'ajouter à ses huit heures de fatigue physique deux ou trois heures supplémentaires dans une école du soir, dont les nerfs à bout ne peuvent se refaire durant les quatorze jours de congé annuels, dont le travail n'a rien de séduisant et qui se sent une machine parmi tant d'autres, un rouage, avec la perspective de le rester toute sa vie. Autour de lui beaucoup d'aigris, de découragés, physiquement et surtout moralement ; le combat pour la pureté est ici héroïsme, d'ailleurs où irait-il se détendre un peu sinon au cinéma, au dancing, lui qui n'a point de chez soi ? Ainsi, il apprend à lutter pour la vie, à se durcir devant les hommes et les choses.

Et pourtant il est jeune, généreux, et parfois rêve encore. Il ressent d'autant plus l'injustice de sa condition sociale que, esprit réaliste, simple, concret, il va droit au fait, et compare sa situation matérielle à celle des jeunes bourgeois. Ainsi ce désir de justice devient-il facilement sa préoccupation dominante.

Enfin, s'il envie les riches, il se donne surtout au premier meneur qui lui parle de déprolétarisation, de rédemption sociale, disons le mot : de révolution. Il se défie de tout ce qui n'est pas authentiquement ouvrier. La propagande socialiste a exercé ici son influence,

---

(4) Pour plus de détails sur la situation actuelle, en 1945-46 et sur les effectifs des différents mouvements étudiés ici, voir l'article du R. P. Delcuve déjà cité.

(5) La J.O.C. belge se subdivise en quatre branches très unifiées, la J.O.C. et la J.O.C.F. pour la Wallonie, la K.A.J. et la V.K.A.J. pour la partie flamande. Nous ne parlerons que de la première de ces branches, les autres étant inspirées par un esprit absolument identique. La bibliographie jociste est très vaste. Citons seulement : *La J.O.C.* par le Ch. Cardijn ; *Le Manuel Jociste, Meneur Jociste, La Semaine d'Etudes de la J.O.C.*, Bruxelles, 1935, et le *Rapport* du Chanoine Cardijn à la *Session des aumôniers fédéraux français d'octobre 1945 à Paris*, reproduit dans les *Notes de Pastorale Jociste*, février-mars 1946. — Toutes ces publications sont en vente aux Editions Jocistes, 79, Boulevard Poincaré, Bruxelles.

mais aussi le sens de la solidarité ouvrière si profondément incrustée dans l'âme et la chair du jeune travailleur, cette solidarité qu'il vit à l'usine et dans son quartier et dont il voudrait faire une grande force afin de briser les cadres trop durs et rendre au travailleur manuel sa place dans la société de demain.

2. LA J.O.C. MOUVEMENT BIEN HUMAIN.

Avant de semer la grâce, le meneur jociste devra donc reprendre en lui et faire sien *tout ce qu'il y a de bon dans ces aspirations populaires*. Profondément respectueux du travail et du travailleur, étroitement solidaire de toute sa classe et de tout son milieu, sans haine, sans rancœur, mais ouvrier quand même par toutes les fibres de son être, il sera un homme donné, consacré à la cause de la déprolétarisation ouvrière, épris de justice, réaliste, décidé, et qui sait au besoin frapper sur la table, au nom de ses amis, pour obtenir des conditions meilleures de travail, de loisirs, de vie familiale, et surtout le respect de leur personnalité de jeunes.

Le mouvement jociste, lui aussi, devra posséder ces vertus ouvrières, être l'organisation-type de la solidarité populaire parmi la jeunesse, être à l'avant-garde parmi ceux qui luttent pour obtenir aux jeunes des conditions de vie plus équitables, et proposent dans ce but des solutions précises et pratiques. Entre eux, par eux et pour eux, les jeunes mettront sur pied des services de malades, de tutelle à l'apprentissage, d'orientation professionnelle et de préparation au mariage, de presse, de loisirs, de congés payés. Partout où apparaîtra un groupe jociste, un esprit d'entr'aide, de camaraderie, d'amitié joyeuse et dévouée devra bientôt circuler ; on ira ensemble visiter les compagnons malades, organiser la Saint-Nicolas pour les gosses du quartier, aider, peut-être, dans son travail un vieil ouvrier qui n'en peut plus. Bien plus, par ses enquêtes fouillées et détaillées, le mouvement jociste étalera au grand jour la véritable situation morale et sociale des jeunes travailleurs, par ses campagnes de presse et ses démarches, il ébranlera les milieux officiels, il fera même valoir le *Statut de la Jeunesse Ouvrière* jusque dans les assemblées internationales du Travail. Et tout cela ne sera pas seulement, pas même d'abord, un moyen d'accrocher les masses à l'Église et au Christ, ce sera bien plutôt un témoignage, une manifestation concrète, humaine, parfaitement incarnée, d'une Force et d'un Amour qui vient de plus haut.

3. LA J.O.C. MOUVEMENT CHRETIEN.

Ces quelques traits ne présentent encore le mouvement jociste que sous un aspect extérieur, le seul, peut-être, que remarqueront au début, de jeunes socialistes, de jeunes incroyants, jusqu'au jour pour-

tant où le dévouement des jocistes à la classe ouvrière fera choc dans leur âme et les incitera à percer l'écorce du mouvement pour en chercher dans le Christ l'explication profonde. Le travail religieux de la J.O.C. consiste précisément à mettre ainsi au centre de la vie des jeunes travailleurs, l'amitié pour le Christ, à transformer leur esprit de solidarité en une véritable charité, leur dévouement à la classe ouvrière en un don au Christ à travers la classe ouvrière, leur effort révolutionnaire en un apostolat et leur force humaine en une force divine puisée aux Sacrements.

A. *Présentation de la doctrine du Christ.*

Le secret de cette présentation si prenante, c'est que la J.O.C. place directement sous les yeux du jeune ouvrier la synthèse de la doctrine chrétienne avec sa vie concrète ; elle lui offre la vision de toute la vie ouvrière transformée par la grâce.

Le *dogme de la Rédemption,* ainsi manifesté dans ses répercussions sociales, prend un relief saisissant. Qui donc, mieux que le jeune ouvrier broyé par une vie trop dure, peut ressentir la blessure sociale du péché et l'effrayante apostasie des masses ? Qui est plus ardemment désireux que lui d'en trouver le remède et de voir poindre enfin l'aurore d'un jour nouveau ? Qui est mieux préparé à se jeter dans les bras du Christ, le Sauveur du Monde, mort sur la Croix, lui aussi dans la souffrance, pour donner une valeur à la nôtre ? Le péché originel pour le jeune ouvrier n'est pas une réalité lointaine, historique, il s'y heurte de jour et de nuit, il suffit de lui apprendre à l'appeler par son nom. La nécessité de souffrir et de lutter pour redresser le monde ne l'étonne pas, c'était la souffrance inutile, sans issue, qui le révoltait, mais la souffrance de l'homme unie à celle de Dieu dans le labeur quotidien de la vie humaine matérielle, et devenant le levain d'un monde nouveau, cette vérité-là trouvera vite le chemin de son cœur, comme chez ce jeune ouvrier, qui à l'atelier, sa pièce une fois terminée, l'élevait vers le ciel, dans un beau geste sacerdotal pour l'offrir à Dieu.

C'est aussi dans son rejaillissement sur toute la vie ouvrière que sa *dignité de chrétien en état de grâce* est présentée au jeune travailleur. Nulle part, désormais, il ne sera « esclave ou machine ». A l'usine, dans le train, en famille, en rue, il est un consacré, un fils de Dieu, que tous doivent respecter, et qui doit se respecter lui-même. C'est encore dans un autre aspect concret de sa vie que cette dignité sera manifestée au jeune ouvrier : l'égalité foncière de tous les hommes, devant Dieu. Aux yeux de Dieu, le chef d'entreprise ne vaut pas plus que son ouvrier et le patron pas plus que sa servante, tous sont frères du Christ, non pas fils de prince, non pas fils de roi, mais fils de Dieu. Enfin la J.O.C. fait encore toucher du doigt au jeune travailleur cette dignité en lui révélant qu'il possède une vo-

cation divine personnelle, irremplaçable et magnifique. Par son travail, son métier, sa fatigue, il collabore à édifier la cathédrale du monde, sans l'œuvre de ses mains il n'y aurait ni maison, ni berceau, ni foyer, ni église, ni autel, ni tabernacle. La matière entre dans l'usine informe et brute ; en passant par les mains du jeune ouvrier, elle prend forme et beauté, c'est toute la création qui loue désormais un peu mieux le Créateur.

Le *dogme de l'Eglise,* enfin, est, lui aussi, plein d'actualité et riche de conséquences dans la vie des jeunes travailleurs, car il apporte la fraternité universelle et la nécessité de l'apostolat « pour achever par notre action personnelle le Corps mystique de Jésus-Christ ». Une fois saisie, pour ainsi dire sur le fait, la triste réalité du péché, une fois découverte l'œuvre rédemptrice du Christ et la valeur nouvelle qui en rejaillit sur toute la vie humaine, comment ne pas vouloir répandre par tous les moyens cette prodigieuse révélation de joie et de salut, comment ne pas vouloir hâter l'avènement de la grande fraternité de tous les hommes dans le Christ, la seule qui demeure jusque dans l'éternité.

Nous pourrions continuer, montrer, par exemple, la même synthèse réalisée dans la présentation de la messe et des sacrements. C'est inutile, la méthode employée se dégage suffisamment.

B. *Insertion de la doctrine dans la vie personnelle* (6) :

La formation jociste, de la masse comme des militants, est, elle aussi, humano-divine. De même que la vision jociste du monde embrasse d'un seul regard toute la réalité humaine couronnée par toute la grâce divine, ainsi l'action personnelle, que l'on demande au jeune travailleur afin de l'habituer progressivement à vivre en parfait chrétien, est une action qui le prend dans tout son être, une synthèse.

Quand un jeune ouvrier se retrouve à seize ans imprégné d'idées socialistes ou marxistes, qui a opéré en lui cette transformation ? Ce sont les réflexions et les attitudes de ses compagnons de travail, répondant à son besoin profond de comprendre le sens de sa vie, c'est rarement l'étude méthodique. Certains jeunes pourtant lisent et étudient avec acharnement et deviennent bien vite les meneurs ouvriers. Cet effort des jeunes travailleurs, de la masse comme de l'élite, pour découvrir la vérité, pour comprendre leur vie, est excellent mais mal orienté : il ne faut pas le détruire, mais le christianiser. La J.O.C. le reprend donc pour la formation de la masse comme pour celle des militants.

(6) Rappelons la remarque faite à la page 1. Alors qu'au catéchisme, l'enseignement théorique et son insertion dans la vie personnelle des jeunes se réalisent pratiquement en deux temps, à la J.O.C. et dans la plupart des mouvements de jeunesse modernes, ils se réalisent ensemble, l'un par l'autre. C'est la *formation par l'action.*

Pour la masse : en posant de temps en temps d'une manière chrétienne les actes les plus ordinaires de son travail, de ses délassements, de sa vie familiale, *la masse,* entraînée par l'exemple des meneurs jocistes, s'imprégnera progressivement d'idées et d'habitudes de vie chrétiennes. Aussi le véritable apostolat jociste consiste-t-il principalement à grouper tous les jeunes d'un quartier ou d'une usine dans des campagnes d'entr'aide, des démarches collectives de solidarité, des séances de loisirs où tous collaborent. Après cette préparation jaillira presque spontanément, à la première occasion, la discussion ardente, d'un groupe serré autour d'un militant convaincu, où l'on passe en revue tous les sujets d'actualité ouvrière, en s'arrêtant soudain à quelque application du message chrétien, peut-être, même, en écoutant silencieusement les explications plus franches d'un militant qui ouvre son cœur à ses camarades émerveillés. Il ne s'agit donc pas d'abord de faire poser à la masse des actes religieux séparés — la campagne pascale est une exception —, mais avant tout *de belles actions humaines déjà chrétiennement orientées* sans qu'elle s'en doute.

Les militants : pareille action sur la masse exige des militants capables de réfléchir par eux-mêmes, méthodiquement, sur tous les problèmes ouvriers : religieux, sociaux, économiques, de répondre aux objections, d'éclairer leurs camarades. Cette formation des militants sera la tâche principale de l'aumônier. Cette tâche est ingrate et difficile car elle suppose chez quelques militants, au moins, un vrai désir d'étudier et de réfléchir méthodiquement, ce qui, dans les conditions de vie des jeunes travailleurs, demande un effort peu commun ; elle est cependant capitale, car d'elle dépendra le succès et le rayonnement de toute section locale. Elle se réalisera avant tout par le *cercle d'étude* et les *entretiens particuliers.* Un aumônier de Bruxelles a déjà conduit, de cette manière, trois jeunes travailleurs jusqu'au comité national de la J.O.C.

Le *cercle d'étude* sera, lui aussi, relié à l'activité humaine des militants, il visera à leur en montrer les aspects surnaturels et tous les moyens de la diviniser. L'exposé religieux de l'aumônier y prendra place parmi l'étude de tous les autres problèmes humains intéressant les jeunes travailleurs, il sera appuyé sur une révision de vie ouvrière faite par les jocistes eux-mêmes et sur des enquêtes préalables, il se terminera par des consignes d'action qui ne seront pas seulement des prières et des exercices de piété, mais encore des gestes d'entr'aide et des campagnes de solidarité chrétienne.

Par les *entretiens particuliers* avec l'aumônier, enfin, et par la *direction spirituelle,* les militants développeront en eux une sérieuse vie intérieure. Il importera pour leur vie religieuse personnelle, pour leur persévérance comme pour le rayonnement surnaturel de leur action, de les amener de plus en plus à la prière, à la méditation, à

la messe quotidienne, à la lecture spirituelle, à toute la dévotion catholique. Il faudra cependant toujours tenir compte du milieu parfois très déchristianisé dont certains militants proviennent, afin de ne pas briser leur élan généreux par des exigences de piété dont ils ne seraient pas encore à même de discerner le sens profond et auxquelles ils parviendront plus tard.

Notons, enfin, qu'une telle méthode aboutit à la création, à côté de la dogmatique jociste, d'une *morale jociste,* elle aussi, bien incarnée. La loi jociste esquisse, en quelques traits clairs et concis, un style de vie qui met à la portée du jeune ouvrier les commandements de Dieu généraux et abstraits. Plus précises, *des consignes de formation personnelle et d'apostolat* sont données en cours d'année selon les circonstances. La vente du calendrier et la campagne pascale, la prière jociste redite chaque matin, la campagne pour la santé des jeunes travailleurs ou pour l'orientation professionnelle, voilà encore autant d'attitudes variées et concrètes enracinées dans la vie humaine du jeune travailleur, de sorte que son examen de conscience jociste ne risque pas de planer dans l'irréel, mais saisit tous les gestes et tous les instants de sa vie de travail, de loisirs, de famille.

C. *Le milieu de vie* :

Ici de nouveau, l'image que la J.O.C. se fait du milieu de vie convenant aux jeunes travailleurs et qu'elle tâche de réaliser pour eux est à la fois humaine et divine.

Quand la J.O.C. lutte pour transformer les conditions de vie des jeunes, elle n'est pas inspirée uniquement par une arrière-pensée de conquête religieuse, elle voit dans cette action la première forme de charité et d'entr'aide qui s'impose à elle. Et puisque cette action présuppose une vaste réforme du milieu, de ses institutions et de sa mentalité, la J.O.C. veut être un mouvement social. Cependant, depuis qu'il a rencontré le Christ, le jociste voit à son action sur le cadre et la mentalité de son milieu, un *motif nouveau et comme une nouvelle dimension.* Quand la J.O.C. réclame dans son *Statut du Jeune Travailleur* la suppression des taudis, l'allègement du travail d'usine, l'organisation de l'apprentissage, elle voit très loin, elle songe aux âmes. L'idée qu'elle se fait du milieu idéal de vie ouvrière est donc également une synthèse de toutes les valeurs sociales, humaines et chrétiennes.

Remarquons, en passant, que, si la J.O.C. ne veut pas retirer le jeune ouvrier d'élite de son milieu plein de dangers, pour le former dans un milieu nouveau vraiment sain et éducatif, c'est que cette méthode, excellente pour un petit groupe, ne peut convenir pour sauver la masse. Celle-ci baigne nécessairement du matin au soir dans la grande ambiance du milieu ouvrier, y est travaillée par des courants révolutionnaires opposés au Christ et subit leur influence,

or c'est cette masse que la J.O.C. veut et doit réconcilier sans tarder avec le Christ. Cela explique pourquoi les militants jocistes veulent vivre en pleine masse ouvrière, partager ses privations et ses coups durs, avoir une spiritualité qui réponde parfaitement à ses aspirations et à ses besoins, être en un mot le « levain dans la pâte ».

CONCLUSION

Premier exemple de cette synthèse harmonieuse du surnaturel avec les préoccupations humaines des jeunes, la J.O.C. imprime sa marque sur tous les éléments de la formation religieuse : la doctrine, la vie intérieure, le milieu de vie. Tous ces éléments doivent s'incarner dans la *vie humaine d'un jeune travailleur de 1946*, éprouvé dans son adolescence, sa santé, sa vie familiale et professionnelle et désireux d'un ordre social neuf. La J.O.C. les a donc repensés pour les mettre à la portée d'un groupe de jeunes déterminé. Un travail analogue devra se faire pour tous les groupes de jeunes placés dans des circonstances différentes.

LA J.E.C.

Ce travail d'adaptation la J.E.C., pour sa part, le réalise dans le milieu estudiantin.

Cependant, à la différence de la J.O.C., la J.E.C. est en présence de cadres formatifs nombreux et solidement organisés : l'établissement d'enseignement forme l'esprit et retient le jeune homme pendant une partie au moins de ses loisirs ; l'emprise éducative du professeur s'exerce sur les élèves plusieurs heures par jour ; de plus, dans les collèges catholiques surtout, et dans les paroisses, beaucoup d'œuvres et de mouvements de jeunesse, de bibliothèques, de services variés sont à la portée du jeune étudiant, le patro, la troupe, la Congrégation, etc..., parfaitement à même de répondre à ses besoins de formation humaine et spirituelle. Il serait donc peu utile, dans la plupart des cas, d'ajouter encore un nouveau mouvement de jeunesse à côté de ceux déjà existants. Pour ces motifs, dans ses journées d'étude de Malonne en 1941, la J.E.C. s'est attachée à un programme nouveau. Tout en voulant réaliser le plein épanouissement humain et chrétien du jeune homme, la J.E.C. n'organise pas pour elle-même les jeux, les camps, les excursions, les rassemblements, les services de culture, de sport, en un mot toutes les institutions nécessaires. Ces institutions existent ou, à leur défaut, la J.E.C. engagera ses militants les plus aptes à les faire apparaître, sans pour autant leur imprimer un caractère « jéciste ». Elle refuse le titre de « mouvement de jeunesse » proprement dit, se contentant d'être un « mouvement d'Action catholique » qui aide les divers services à obtenir

leur plein rendement humain et chrétien ; action plus humble, plus discrète, et dont les résultats sont moins apparents parce qu'ils se mêlent à ceux des autres œuvres. Alors que la J.O.C. est un mouvement « de masse », désireux, si c'était possible, de retenir dans ses cadres toute la jeunesse ouvrière et de répondre à tous ses besoins, la J.E.C. sera plutôt un mouvement « pour la masse », ne réunissant qu'une élite, mais une élite formée à fond, partageant toute la vie de la masse et se vouant intensément à l'apostolat. Quant à l'influence de cette élite, elle ne visera pas seulement à développer chez les jeunes une vie religieuse abstraite du réel, mais, au contraire, elle cherchera à incarner la religion dans tout l'humain en favorisant par tous moyens *un humanisme chrétien.*

1. FORMATION DE L'EQUIPE.

Avant d'ouvrir le chantier, il faut s'assurer d'un bon instrument. L'instrument principal, ici, c'est l'*équipe* : petit groupe d'étudiants venus du collège, de l'athénée, de la paroisse et qui, à quelque mouvement de jeunesse qu'ils appartiennent, s'unissent dans le désir commun d'intensifier leur zèle apostolique, de fortifier leur action et de s'encourager mutuellement dans leurs efforts. Avec ces bonnes volontés, il s'agira de forger une cellule de choc décidée à répandre partout la grâce du Christ, et capable de tenir par elle-même au milieu de la masse, sans le soutien d'un mouvement de jeunesse complet.

C'est au *Cercle d'Action catholique* (C.A.C.), pièce maîtresse de l'édifice jéciste, que se prépare principalement l'équipe par une formation qui se subdivise en trois : la formation religieuse au sens strict, la formation théorique à l'Action catholique et la formation pratique à l'Action catholique.

Tout y est prévu pour adapter parfaitement le jéciste à sa mission d'incarnation de la grâce dans toute la vie étudiante ; tout y est centré sur l'apostolat.

Formation théorique.

Très intéressant et fort adapté, le *programme de formation religieuse* (7) présente au jéciste sa vie chrétienne en une série d'*attitudes* à la fois bien humaines et hardiment surnaturelles, paliers successifs par lesquels il devra monter pour conquérir sa personnalité de meneur d'hommes et d'apôtre du Christ. Après une initiation générale à la J.E.C., à son esprit, à ses méthodes, en quatrième, le *Respect* est donné comme mot d'ordre et comme sujet d'étude en troisième, respect du travail, de l'autorité, de la vérité, de l'amour,

(7) Voir les *Fardes documentaires* pour la troisième et la seconde, et le *Cahier de stage,* édités par le Secrétariat.

respect de toute la création matérielle, œuvre sortie des mains divines, respect de l'homme, image et temple de l'Esprit, vivant de la vie divine, respect surtout dans l'apostolat, respect des consciences, des consignes données et des efforts tentés par d'autres. En seconde, on demandera en outre de vivre et penser avec « *Force* », on peindra le tableau de la force humaine et chrétienne dans ces héros que sont les grands apôtres chrétiens de tous les temps, on aidera le jeune homme à en faire une application concrète et décisive par le choix réfléchi et courageux d'un noble état de vie et par un effort pour insérer dès maintenant cette force dans son apostolat jéciste. Enfin, en rhétorique, le jéciste devra prendre conscience de sa « *Responsabilité communautaire* », clef de voûte de sa mission d'apôtre chrétien, en méditant sur son rôle dans l'Eglise, dans la famille et dans la cité. De cette manière, la doctrine religieuse abstraite est intimement pétrie avec la volonté de conquête apostolique et avec le désir inné du jeune étudiant de devenir vraiment un homme de son temps, synthèse rendue plus accessible encore si un enseignement religieux ex professo a déjà été donné en classe et peut servir de base.

Mais le jéciste doit aller plus loin. Il doit, dans son action apostolique, se sentir en communion avec toute l'œuvre de l'Eglise, celle d'hier et celle d'aujourd'hui, en Belgique et dans l'Univers, se passionner à la vue des efforts déployés un peu partout par le laïcat chrétien et prendre ainsi conscience d'une mission apostolique vraiment personnelle. La *formation théorique à l'Action catholique* répond à ce besoin : aujourd'hui sont étudiés les problèmes de l'Eglise au Canada, demain, peut-être, ce seront les missions, ou un grand discours du pape, ou telle méthode nouvelle de l'Action catholique dans le monde ; on suivra pas à pas les progrès de l'Eglise, on connaîtra ses difficultés, on partagera ses espérances.

Insertion dans la vie :

Tout comme à la J.O.C., c'est par l'action apostolique elle-même que l'idéal entrevu devient réalité vécue. Et c'est encore le C.A.C. qui sera le creuset où s'opère cette insertion. Tout d'abord, en effet, la *formation théorique* y est immédiatement mise en rapport avec l'action que devra exercer le jéciste sur la culture, la vie sociale, les études, toute la vie des jeunes de son milieu. Des exemples, des témoignages, puisés dans la littérature ou dans l'expérience de chacun accrocheront à la vie le sujet religieux présenté. Lectures, déclamations, narrations, dialogues, chœurs parlés, beaux chants préparés par quelques jécistes, concourront au même but. A l'occasion on invitera une compétence, on ira soi-même, en équipe, visiter un milieu de travail ouvrier, un quartier pauvre, un musée, pour alimenter dans la suite une discussion et une mise au point au C.A.C. suivant.

La *formation pratique* à l'Action catholique accompagne la for-

mation théorique et conduit également le jéciste à incarner dans sa vie son idéal apostolique. Il reçoit ici une première initiation à la parole publique, à l'art de commander, de diriger les chants et les jeux, il complète petit à petit sa culture générale, il acquiert le souci de développer en lui au maximum toutes les aptitudes humaines, surtout celles qui s'harmonisent le plus avec la vocation particulière des élites intellectuelles et sociales d'un pays, mais, en même temps, il apprend à accueillir tout cela « pour les autres » sans jamais rien s'en réserver « pour soi seul », et cette formation reste en quelque sorte volontairement indifférenciée, non insérée dans la mystique d'un mouvement déterminé, permettant ainsi au jéciste d'aller se dévouer partout, dans les colonies de vacances, au Patro, à l'Estu ou ailleurs. Une telle orientation, on le conçoit, est dure et demande de l'abnégation, mais les jeunes sont heureux de voir que l'on fait ainsi confiance à leur générosité.

Enfin, et ce sera peut-être de tous les moyens le plus efficace comme le plus nécessaire, l'appartenance au mouvement jéciste entraînera le choix d'un programme de vie exigeant et spécialement d'une union décidée et très intime avec le Christ.

Chaque militant se composera un *programme personnel de vie* adapté à ses défauts, à ses tendances, aux nécessités de son apostolat et surtout librement choisi par lui sous le contrôle de son directeur de conscience. Il se fixera des exigences de vie intérieure et des exigences d'adaptation humaine, méditation quotidienne, messe en semaine, visite au Saint-Sacrement, amitié, discipline, culture physique matinale, lever prompt, correction de tel petit défaut extérieur nuisant à l'apostolat, etc... De même sera fixé pour toute l'équipe *un programme de vie collectif* d'après lequel, avec la discrétion requise, les jécistes reconnaîtront au C.A.C. leurs manquements.

On voit donc à nouveau se développer ici, comme dans la J.O.C., tout un code et un style de vie, application de la morale chrétienne abstraite à la situation bien concrète d'un jeune étudiant voué à l'apostolat. Exigences nombreuses et adaptées, qui lui permettent d'affiner sa conscience, de faire descendre son idéal chrétien dans tous ses gestes, dans toutes ses attitudes, et aboutissant à la création d'une nouvelle psychologie religieuse, synthèse des qualités humaines du chef, avec les vertus surnaturelles de l'apôtre.

2. ACTION SUR LA MASSE.

L'équipe jéciste n'a de raison d'être que pour une action sur la masse, grâce à laquelle les militants se forment à l'apostolat tout en influençant déjà leur milieu de vie. Cette action, quelle est-elle ?

Enquête permanente : Par une étude toujours renouvelée du milieu estudiantin, des idées et des préoccupations qui s'y manifestent, des tendances bonnes ou mauvaises, qui s'y entrecroisent, apprendre

à découvrir et à suivre attentivement dans leur évolution les besoins du milieu concret : collège, athénée, classe, paroisse, mouvement de jeunesse, voilà pour les jécistes le tout premier travail. Il est indispensable pour organiser avec souplesse et à propos l'action sur la masse.

Revaloriser ce qui est : Ici commence l'action proprement dite. Le cours de religion donné en classe reste fatalement pour la plupart des élèves une matière d'examen qu'ils doivent encore insérer dans leur vie. Dans ce domaine l'action la plus importante sera de réconcilier à fond les jeunes du milieu avec leur « Beau métier d'étudiant » (8), de leur présenter ce devoir d'état aride et austère, sous l'aspect bien chrétien d'un privilège, d'une « mission », d'un capital que l'on ne peut gaspiller et dont on est « responsable » devant tous les autres. A l'intérieur de la classe la cellule jéciste tâchera d'établir entre professeur et élèves une étroite collaboration, d'infuser dans le groupe un véritable esprit de travail, de transformer la classe en une vraie communauté étudiante chrétienne, par l'entr'aide fraternelle et amicale et par la participation de tous à un même idéal de travail, d'initiative et de service. Rien n'est plus moderne et plus à l'ordre du jour ! Enfin dans les autres moments de la vie au collège, dans les sports, les délassements, partout, que d'occasions multiples pour un jéciste attentif et zélé, de faire ressortir aux yeux de ses compagnons le côté chrétien de tout cela et de le mettre en rapport avec la vocation divine de chacun.

Prolonger les institutions chaque fois que la vie le demande : les jécistes doivent aider aussi le collège, la classe, tout ce qui existe, à se dépasser, se perfectionner, s'adapter de mieux en mieux aux besoins toujours nouveaux que l'enquête permanente révèle, aux tendances actuelles de la jeunesse étudiante. C'est ainsi qu'on les verra, dans les collèges, provoquer des messes de classe, des journées de ferveur, des récollections, rendre plus parlante la liturgie de grandes fêtes, celle du Christ-Roi, par exemple, ou de l'Immaculée Conception, mais aussi, faire de la propagande pour que chaque étudiant soit membre d'un mouvement de jeunesse chrétien, s'adonne au sport, se cultive l'esprit. C'est ainsi qu'on verra, dans les athénées, les jécistes organiser eux-mêmes la retraite annuelle, les récollections, la préparation pascale, la Semaine sainte, inviter leurs compagnons à chercher plutôt dans les mouvements d'inspiration chrétienne la formation humaine à laquelle ils aspirent, prêter et discuter les meilleurs livres, faire connaître les meilleurs films, organiser des loisirs dilatants, mais sains.

Créer à titre supplétif, les services : Enfin, là où se révèle quelque

(8) Voir la brochure : *Ton beau métier, Etudiant,* Editions Jécistes, 16, rue Ste Barbe, Louvain.

nécessité permanente, les jécistes créeront un « service ». Le service professionnel oriente les jeunes vers la carrière qui leur convient le mieux, les conseille, les aide à s'y préparer. Le service littéraire se charge de l'édition des livres de formation spécialement utiles aux jeunes. Qui pourrait mesurer l'influence profonde et durable exercée sur la vie intérieure d'une grande masse de jeunes gens, par des livres tels que *Toi qui deviens homme* et *Méditations,* de Jean le Presbytre ou *Adolescent qui es-tu ?* de R. Claude ? *Le Blé qui lève,* de même, permet à beaucoup d'étudiants d'exercer leurs talents littéraires et d'échanger leurs idées. Le service de correspondance met actuellement plus de mille jeunes gens en relation suivie avec des étudiants étrangers. Les « sessions pour moniteurs d'éducation physique » préparent ceux qui le veulent à se dévouer avec plus de compétence durant les vacances. Et déjà nous voyons poindre à l'horizon « l'Olympiade des Jeunes ».

Tout cela semble nous avoir mené fort loin de notre sujet : « la formation religieuse de la masse », et pourtant tout cela y concourt. N'y a-t-il pas une manière chrétienne de faire du sport et peut-être même un devoir chrétien de le pratiquer ? C'est justement cette insertion de la religion dans tout l'humain que le jéciste prépare dans l'austérité du C.A.C. et qu'il réalise ici, au milieu de la masse.

3. LE MILIEU DE VIE.

On comprend maintenant que, selon sa méthode, la J.E.C. n'organise pas, elle-même, le milieu de vie *de la masse.* Elle s'efforce pourtant d'infuser dans tous les milieux existants un climat, une atmosphère humaine et chrétienne. En classe, dans la rue, dans les sports, les jécistes seront des semeurs de joie et d'amitié, ils organiseront l'entr'aide au moment de la préparation des examens, ou la remise à flot des élèves ayant dû s'absenter du collège, ils animeront les bandes et les jeux, encourageront les plus timides, s'efforceront d'épanouir les caractères renfermés ; en vacances ils stimuleront les bonnes volontés des compagnons qui vivent avec eux et les entraîneront gaîment à se dévouer (9).

A l'intérieur de l'équipe, ce climat d'amitié et de don de soi doit régner plus intensément encore. L'équipe, elle non plus, n'est pas

(9) Pendant les vacances, les jécistes qui ne font partie d'aucun mouvement de jeunesse catholique et les autres étudiants qui sont dans la même situation pourront se retrouver à l'*Estu.* L'Estu est un mouvement de jeunesse complet, le plus ancien de tous, même, car il remonte à plus de 40 ans. Par son esprit d'amitié, de découverte, de formation humaine et chrétienne, il tâche d'attirer tous les étudiants d'une paroisse ou exceptionnellement d'un collège, dans une atmosphère de loisirs sains et éducatifs, une vie religieuse jeune et aérée. Il ne cherche pas à faire de ses membres des apôtres, du moins directement ; il se contente d'en faire des chrétiens sérieux, cultivés et épanouis. Les Estus groupent actuellement en Wallonie environ 2.000 membres.

un milieu, et pourtant une intense intimité relie tous ses membres. L'échange des idées personnelles, des découvertes, des notes de lecture, l'aveu loyal des petits manquements au programme de vie collectif, l'effort par lequel on se penche tous ensemble sur un problème d'apostolat pour le résoudre ensuite tous ensemble, en voilà assez pour créer entre les jécistes une communauté de pensée, de sentiment, d'idéal humain et surnaturel, une amitié qui, autant qu'un vrai milieu de vie, constitue un stimulant pour progresser dans la vie divine et apostolique.

CONCLUSIONS

Pour former chrétiennement la masse étudiante, la J.E.C. ne s'arrête donc point à une méthode figée, immobile, elle n'a que des méthodes infiniment diverses, souples et continuellement renouvelées, variant selon le collège, la classe, le mouvement de jeunesse auxquels les jécistes de l'équipe seront mêlés. Grâce à cette souplesse même, rien dans la vie estudiantine n'échappe à l'influence jéciste, ni le travail scolaire, ni les loisirs, ni la vie de famille, ni les sports, ni même les vacances : la grâce divine doit tout pénétrer. Dans ce but, le meilleur du mouvement se concentrera sur la formation profonde et assez austère d'une équipe de militants convaincus, animés d'une ardente volonté apostolique, bien en contact avec la masse, ouverts à tous les problèmes, capables d'inventer à chaque instant des formes d'actions nouvelles et d'adapter la vie chrétienne au milieu, aux aspects fluants de l'existence moderne. Mais pas plus pour cette équipe que pour la masse, la J.E.C. n'édifie elle-même les cadres institutionnels destinés à la soutenir de l'extérieur. La J.E.C. constitue ainsi, à côté de la J.O.C., un type différent d'Action catholique, dont l'objectif pourtant reste identique : incarner la doctrine chrétienne, la vie chrétienne, la conception chrétienne du milieu scolaire, du milieu de loisirs, du milieu familial, et même de l'État, dans tous les cadres et dans tous les gestes bien concrets des hommes, nos contemporains ([10]).

(10) Les autres mouvements d'Action catholique diffèrent sans doute de ceux que nous venons d'analyser en détail, par leur adaptation à un milieu particulier, mais leurs méthodes sont foncièrement les mêmes. Tel est le cas de la J.E.C.F., de la J.I.C. ou de la J.I.C.F.

Signalons cependant en quelques mots l'effort de la *Jeunesse Rurale* (J.A.C. et J.A.C.F.) pour s'adapter aux conditions particulières du milieu villageois. La « Jeunesse rurale » s'efforce de recréer au village les liens d'une véritable communauté chrétienne entre tous les habitants. Dans ce but elle ranime les anciennes coutumes en voie de disparaître, organise des fêtes et des feux de joie, des après-midi de chants et de danses populaires, elle oriente les jeunes ruraux vers les travaux du village dont elle leur montre la beauté et l'attrait ; elle revendique, au besoin, pour les travailleurs agricoles, les conditions de vie et le salaire qui leur permettront d'élever une belle famille chrétienne. Par ses campagnes pour l'amour conjugal bien compris, pour l'assistance à la messe dominicale, pour la moralité des loisirs, elle tâche de re-christianiser la mentalité déjà fort contaminée de beaucoup de nos villages.

LE PATRONAGE

S'il est œuvre nécessaire aujourd'hui, c'est bien celle qui cherche à grouper et à retenir dans une ambiance chrétienne les jeunes de la paroisse (garçons et filles, jeunes gens et jeunes filles) durant leurs loisirs dominicaux, à les former en les amusant, à les instruire en passant par le biais de leur psychologie d'enfants ou d'adolescents.

Les Patros répondent à cette nécessité. Ils constituent une œuvre de jeunesse bien enracinée dans notre pays. La plupart d'entre eux virent le jour vers 1880 quand les lois sur la laïcité des écoles mirent en danger l'éducation chrétienne des jeunes. Quelques patros sont nés dans l'entre-deux-guerres, et il s'en fonde encore aujourd'hui dans les nouvelles paroisses suburbaines. La Fédération nationale des Patronages a été fondée en 1924.

Le Patronage prend pour tâche d'*organiser le dimanche de la jeunesse paroissiale d'une manière éducative,* tant pour la formation morale et religieuse que pour l'éducation physique et sociale de l'enfant. Discernant dans le jeu bien lancé une école de pureté et de volonté, de courage, de discipline, de solidarité, il en fait le centre de sa méthode : les enfants viennent au Patronage parce qu'ils s'y amusent et, pour les meilleurs, parce qu'ils sentent qu'on s'y forme le caractère. Des enfants de différents milieux y fraternisent.

FORMATION RELIGIEUSE.

Celle-ci est, bien entendu, à l'avant-plan dans les préoccupations des organisateurs du Patronage et tout dans l'organisation de l'œuvre finit, d'une manière ou d'une autre, par y concourir. La plupart des directeurs, appliquant les directives de la F.N.P., ont dans leur patro un enseignement méthodique très voisin du catéchisme, un certain nombre cependant préfèrent le remplacer par une formation

---

Enfin, les jeunes filles, dans des écoles d'Action familiale, se préparent à leur rôle de futures mamans et de ménagères.

Les Compagnons de Saint-François.

Quelques hommes et jeunes gens, reprenant une formule qui en France connaît un réel succès dans les milieux populaires, veulent imprégner leur vie par la spiritualité et les vertus franciscaines : simplicité, pauvreté, abandon à la Providence. Ce n'est pas un mouvement de jeunesse mais un groupe fraternel.

Leur activité principale est le pèlerinage. (Chaque année les compagnons font une dizaine de courts pèlerinages, durant un week-end chaque fois, et un grand durant une quinzaine de jours). Dans ces pèlerinages l'apostolat s'allie à la vie simple. La bande s'arrête dans un village ou une banlieue ouvrière de ville, s'installe avec moins de souci technique que des routiers, et organise aussitôt pour les habitants un feu de joie. Chansons d'abord quelconques, numéros gais, puis laïus du Chansonnier... : « Nous avons trouvé la paix et la vérité... joie plus haute et fraternité chrétienne... ». Au petit matin, messe dialoguée à l'église, chants joyeux, départ ou journée passée au milieu des habitants...

religieuse plus libre d'allure. Songeons que la plupart des jeunes qui fréquentent le patro n'auront plus jamais dans leur vie d'autre enseignement religieux que celui qu'ils recevront ici. Il importe de les prémunir pour l'avenir. Présentation de la doctrine, et insertion de celle-ci dans la vie, devront donc d'une manière ou d'une autre se retrouver au patro, tout comme dans les mouvements examinés jusqu'ici.

Présentation de la doctrine.

Donné d'après les directives de la Fédération, l'*enseignement méthodique* remplace en général le catéchisme de persévérance qu'il suit donc d'assez près, dans son programme, son style et sa présentation. On conseille même de le donner en semaine, pour ne pas surcharger la réunion dominicale. S'il y a un manuel, il gardera donc, comme le catéchisme, un certain caractère théorique et abstrait, il contiendra des formules valables pour toute la vie, mais en même temps moins adaptées aux circonstances immédiates de la vie des enfants ([11]). Au patro toutefois, mieux que le manuel, il y a le directeur-prêtre. Il connaît ses enfants, il les tient mieux en mains, sans doute, que les autres enfants de la paroisse, il les voit jouer, courir, s'entr'aider et c'est sur son art pédagogique que reposera finalement l'adaptation de cet enseignement méthodique. Là où le prêtre ne peut s'en charger, dans les patros à sections multiples, par exemple, un dirigeant laïc pourra le remplacer. Ces dirigeants eux-mêmes seront formés par la réunion hebdomadaire des dirigeants, par certaines réunions régionales, par les semaines techniques organisées pour eux tous les deux ans.

La méthode d'enseignement est laissée à l'initiative des directeurs, mais pour en augmenter l'attrait la Fédération Nationale organise chaque année un *Championnat national des connaissances religieuses* auquel ont participé, en 1946, 2447 garçons et filles de Wallonie.

B) *Insertion de la doctrine dans la vie personnelle.*

Dans la réunion du Patronage tout doit servir à donner aux jeunes gens des habitudes de vie chrétienne. On prie avant les jeux, on fixe le mot d'ordre pour la semaine, on mène les enfants au Salut, enfin, le soir avant le départ, le directeur adresse encore au groupe une petite allocution paternelle et leur rappelle la consigne. On crée ainsi, à l'intérieur du patro une ambiance, un esprit. Mais il y a sur-

(11) On peut s'en faire une idée en lisant les résumés préparés pour le Championnat National. Celui des sacrements par exemple, suivant fidèlement le plan du catéchisme, étudie pour chaque sacrement *la matière éloignée, la matière prochaine, la forme, l'institution divine, les effets, le ministre ordinaire et extraordinaire, le sujet.* De même le résumé de morale prenant un à un les commandements de Dieu et de l'Eglise, explique successivement ce qu'ils *ordonnent* et *défendent,* à la manière du catéchisme.

tout le *Code du patronné,* qui devra régler la vie du jeune homme où de la jeune fille, non seulement à la réunion mais aussi au dehors. Ajoutons enfin, chaque année, trois grandes campagnes : campagne de recrutement, campagne pascale, campagne missionnaire.

A côté du directeur-prêtre, dont l'influence et l'ascendant constituent vraiment l'élément animateur du patro, il faut signaler le rôle important des dirigeants et collaborateurs laïcs. Pour ceux-là, principalement, le patro sera une école de sainteté et de dévouement, qui imprégnera bientôt toute leur vie d'un grand esprit de consécration apostolique et fera naître chez eux des exigences de vie intérieure souvent très hautes. Dans beaucoup de patros, les cadres sont encore renforcés par l'adjonction des petits auxiliaires. Les *Auxis,* patronnés eux-mêmes, restent au sein des équipes dont ils sont les entraîneurs, et ils s'engagent spontanément à observer avec une fidélité exemplaire le code du patronné. Des réunions spéciales les forment à leur tâche et à une vie intérieure plus fervente.

C. *Milieu de vie.*

Le patro crée, parmi les jeunes gens qui le fréquentent, un climat d'amitié, un esprit de sérieux, et un sens du dévouement à la collectivité qui maintient unis, souvent pour la vie, les meilleurs du groupe, et soutient ainsi leurs convictions religieuses.

Il exerce au dehors un apostolat rayonnant par l'influence des jeunes gens dans leur famille et leur milieu de travail. Il soutient l'apostolat spécialisé des œuvres d'A.C. qui cherchent à organiser le milieu naturel de vie des jeunes : atelier, école etc. Le patro apporte ce soutien à l'A.C. en donnant à ses membres l'esprit de conquête et en fournissant des militants. Aussi le Pape Pie XI appelait-il les patros, « les premières cellules de l'A.C. »

CONCLUSION

Le patro s'efforce de faire passer la doctrine chrétienne dans la vie des jeunes. Sa présentation de la doctrine, sa « théologie pastorale » n'est pas aussi développée, elle n'est pas, en soi, aussi incarnée dans la vie et les aspirations profondes des jeunes, qu'elle ne l'est dans certains autres mouvements. Mais les directeurs et les dirigeants pourront par eux-mêmes rendre cette présentation très vivante grâce aux contacts journaliers qu'ils ont avec les enfants.

Les principaux moyens de formation seront donc tout d'abord l'influence du directeur-prêtre, des dirigeants et des auxis, ensuite l'atmosphère du patro et en particulier le *code du patronné,* qui est très proche, lui, de la vie quotidienne des jeunes. Enfin, pour les dirigeants eux-mêmes, ils trouveront surtout l'occasion de se former personnellement par le *dévouement* continuel auquel ils se livrent.

LE MOUVEMENT « CŒURS-JOYEUX »

La J.O.C. a débuté le jour où un groupe de jeunes travailleurs éprouvèrent le besoin de sortir du local d'œuvres pour aller organiser sur place toute la vie de leurs compagnons. L'Action catholique en général est née de la même nécessité. Certains dirigeants d'œuvres se demandent si pareil effort ne devrait pas s'étendre également, avec les adaptations nécessaires, aux plus jeunes, afin d'influencer le plus possible tous les enfants de la paroisse et d'informer de grâce toute leur vie. Les « Cœurs-Vaillants » de France ont ouvert la voie dans ce sens et, depuis lors, on a vu naître en Belgique une floraison de mouvements de jeunesse pour petits et même pour tout-petits (12). A titre d'exemple nous décrirons le mouvement « Cœurs-Joyeux » (13) (« Joyeuses » pour les filles) tel qu'il est institué dans le diocèse de Liège depuis 1941, dans 69 paroisses pour les garçons et dans 115 paroisses pour les filles.

Le mouvement « Cœurs-Joyeux » (destiné aux garçons de 9 à 14 ans) s'inspire de « Cœurs-Vaillants » de France ; sa nouveauté tient en ce qu'il cherche à constituer la « *Communauté paroissiale des enfants* » (14). Si pour les adultes, les préoccupations, les intérêts professionnels, les milliers de liens qui forment la trame de leur vie, emportent leur attention bien au delà des frontières paroissiales, créant pour eux, à côté de leur vie paroissiale, une vie sociale dont le terrain est beaucoup plus étendu, il n'en est pas ainsi pour la grande masse enfantine, même dans nos villes : pour ces petits le quartier et la paroisse restent encore à peu près l'unique communauté naturelle ; au sortir de l'école où tout ce petit peuple s'est rassemblé durant des heures, la place, les rues, les routes, les terrains vagues ouvrent leurs espaces où se déroulent des jeux, des complots, des batailles, le plus sérieusement du monde. Les fêtes de ces gosses sont encore, elles aussi, celles du quartier et de la paroisse, Noël, Pâques, la procession, la foire... Pour un garçon de douze ans quelque peu mêlé à la masse populaire, l'univers c'est ce quartier, cette paroisse

(12) Ainsi s'occupent des tout-petits, dans le diocèse de Liège : les *Petites-Joies* ; à la Croisade Eucharistique : les *Croisillons* ; pour les filles de huit à quatorze ans, dans le Brabant wallon : les *Benjamines d'Action catholique* ; dans certaines paroisses de Bruxelles, la *Ruche* prend les filles depuis le tout jeune âge jusque vingt ans et plus.

(13) Nous décrirons le mouvement des garçons (9 à 14 ans). Celui des filles est inspiré par le même esprit. Voir la brochure : *Le mouvement Cœurs-Joyeux*, Collection Jalon n° 1, éditée 38, place Xavier Neujean, Liège.

(14) Là où le mouvement *Cœurs-Joyeux* est le seul mouvement paroissial, il s'efforcera de constituer cette communauté chrétienne et paroissiale en influençant, au moins par son rayonnement, tous les enfants. Là où le mouvement *Cœurs-Joyeux* n'est pas seul, il s'efforcera de constituer cette communauté en collaboration avec les autres mouvements et prendra éventuellement en charge la masse des enfants.

dont il connaît tous les recoins. Quelle puissance pour un mouvement de jeunesse s'il parvenait à christianiser dans ses moindres replis cette communauté naturelle des petits. L'intérêt des « Cœurs-Joyeux », c'est qu'ils poussent à fond dans ce sens, s'efforçant d'atteindre toute la vie des garçons d'une même paroisse en influençant le cadre naturel de leur existence, leur vie sociale dans le quartier ou le village.

La communauté des petits une fois recensée sur papier, il s'agit de l'organiser et de l'imprégner d'esprit chrétien. Comme partout on y trouve des bandes, coïncidant assez fréquemment avec les quartiers, des meneurs naturels dont certains ont l'étoffe de futurs apôtres, une masse d'importance variable et susceptible d'un accrochage assez rapide parce qu'elle est déjà touchée plus ou moins par le travail paroissial, et enfin les indifférents. Voilà les cadres que le mouvement va tâcher de saisir autant qu'il sera possible et d'informer de grâce.

La première condition à réaliser dans la fondation d'une section Cœurs-Joyeux sera d'en faire *un beau mouvement sur le plan humain,* où toutes les aspirations saines des garçons de moins de quatorze ans puissent s'exercer et s'épanouir, un mouvement qui réponde parfaitement à leur besoin d'exercice physique, de jeux bruyants, d'aventure et d'expériences neuves, un mouvement où ils puissent trouver toute une vie sociale taillée à leur mesure et, où entre eux et par eux, loin des interventions intimidantes des grandes personnes, ils apprennent à prendre des responsabilités proportionnées à leur âge, bâtir leur coin, orner leur local, bricoler, manier la scie, le marteau, se familiariser avec toutes ces choses qui à la maison leur sont interdites et sont réservées aux grands, apprendre aussi à connaître la nature, sa vie, sa variété, sa plendeur, et tout ce qu'un garçon adroit peut en tirer, en un mot s'initier petit à petit à leur métier d'homme. Brevets, uniformes, chants, grands jeux, expéditions... le scoutisme, ici, apportera au mouvement toute la richesse de sa longue expérience. Une profonde différence, cependant, le distingue des « Cœurs-Joyeux ». Alors que le scoutisme forme les jeunes en leur proposant une manière de vivre neuve et magnifiquement adaptée à leurs tendances profondes, mais totalement différente, dans ses aspects humains, de celle qu'adopte, en fait, la grande masse des garçons, les « Cœurs-Joyeux », au contraire, s'efforcent d'éviter dans leur mode de vie tout ce qui pourrait les distinguer de leurs camarades et de ne trancher sur eux que par leur esprit chrétien. Ils ont, eux aussi, l'ambition de rendre plus éducatif le milieu de vie des jeunes, mais ils veulent que cette évolution affecte tous les garçons de la communauté paroissiale, ensemble, que cette communauté s'élève en bloc, c'est pourquoi ils tâchent de se mêler le plus possible

avec tous leurs camarades, de partager leur vie et de rester en contact intime avec eux. On peut donc dire, en ce sens, que le scoutisme est un mouvement d'élites, agissant sur le comportement de la masse avant tout par l'exemple de sa haute tenue humaine et de son allure fièrement chrétienne, tandis que les « Cœurs-Joyeux » sont un mouvement de masse, préoccupé de la détresse immédiate d'un grand nombre de garçons laissés à eux-mêmes, et désireux de les influencer et de les encadrer le plus vite possible, dans un bon mouvement chrétien. Ce sont là deux apostolats, mais de formes très différentes et qui se complètent.

La mystique du mouvement « Cœurs-Joyeux » est donc, sur le plan naturel celle de la communauté locale : Mieux que les autres, les « Cœurs-Joyeux » devront connaître les aspects variés de leur commune et de leur quartier, sa géographie, ses habitudes et ses habitants, avoir l'oreille aux aguets, être les premiers à apprendre les événements qui s'y produisent, non par pure curiosité, mais afin d'être aussi les premiers sur place pour rendre quelques services. Joyeux et toujours contents, ils seront amis avec tous. Un garçon est-il malade, ils iront le visiter et le distraire ; est-il timide, ils s'efforceront de l'entraîner dans leurs jeux et de le dégourdir ; est-il pauvre et dans le besoin, ils tâcheront de l'aider comme ils le peuvent et d'aplanir toute barrière sociale pénible.

Pour faciliter cet esprit, les équipes seront composées de garçons ayant déjà par avance des accointances et jouant habituellement ensemble, elles auront leur petite vie à elles en dehors des réunions générales de la section, un secteur paroissial leur sera confié où elles auront mission de s'étendre en invitant les autres garçons à partager leurs jeux, et progressivement aussi leur conception de vie. C'est ainsi également que la section organisera régulièrement d'immenses feux de joie, entraînants et bien préparés, auxquels seront invités tous les enfants, même ceux dont les parents ne pratiquent pas ([15]). Pour vivre et durer, le mouvement demande une direction ferme et compétente. A sa tête se dévouera, aux côtés du curé ou du vicaire responsable, un homme sérieux et connaissant l'art de conduire des garçons, mais, en outre, le mouvement lui-même fera fonction d'école de chefs. Les enfants en effet seront invités à gravir progressivement les échelons de leur mouvement en réussissant les épreuves patriotiques, techniques, morales et religieuses correspondantes et en adoptant un programme de vie de plus en plus marqué d'exigences.

---

(15) Le mouvement ne repose pas essentiellement sur ce système des équipes. Il est des cas où celles-ci ne sont pas indispensables. Mais il faut employer tous les moyens nécessaires pour rejoindre au mieux la petite communauté naturelle ; moyens collectifs comme l'Assemblée générale, le Journal, les équipes ; moyens individuels comme, par exemple, le bonjour à tous les garçons dans la rue.

Après être passés de la catégorie d'*aspirants* à la véritable qualité de *Cœurs-Joyeux,* il leur sera possible encore de devenir entraîneurs et là de conquérir trois *nouvelles Croix d'ascension.* Dans la mesure où ils auront fait leurs preuves, ils se verront confier des responsabilités plus étendues, préposés d'abord à tel ou tel service, ils deviendront chefs d'équipe ou même responsables, pour une part, de la conquête dans tout un secteur.

UN MOUVEMENT CHRETIEN.

Après avoir ranimé, ressuscité au besoin, comme nous venons de le dire, tous les bons aspects de la communauté naturelle des enfants, il faudra maintenant l'élever jusqu'à la communauté paroissiale, en y insérant toutes les réalités nouvelles de la vie chrétienne. Et de nouveau il s'agira de réaliser une triple synthèse. Une synthèse doctrinale qui, parlant à l'intelligence des garçons, leur fasse voir « paroissialement », c'est-à-dire comme une cellule de la sainte Eglise, leur communauté sociale ; une synthèse dans l'effort demandé aux garçons pour conquérir leur personnalité, qui tende à en faire en même temps des hommes et des chrétiens ; une synthèse dans la conception du milieu, rendant effectivement à la vie paroissiale, à la liturgie surtout, ses attaches avec toute la vie sociale du quartier ou du village.

Présentation de la doctrine.

Centré sur l'idée paroissiale, le dogme de l'*Eglise* et du *Corps Mystique* deviendra une réalité bien concrète et vivante pour le garçon. La paroisse, avec ses maisons, ses rues, ses habitants, son caractère propre, sera montrée comme une cellule de ce grand Corps, animée par la vie du Christ, possédant son curé, délégué de l'évêque et investi de tous les pouvoirs surnaturels nécessaires, et son chef suprême, le Christ s'offrant sur l'autel, toujours présent dans le tabernacle de l'église, et d'où émane, comme un sang généreux circulant dans tout l'organisme, la vie divine, le pardon, la force apostolique. La *grâce divine,* réalité sur laquelle on insistera sans cesse, sera précisément cette vie communautaire, ce don de Dieu par lequel nous sommes branchés sur le Christ pour recevoir le courant de vie divine qui circule dans tout l'organisme. La *Charité chrétienne,* la manière d'aimer Jésus et de lui témoigner sa fidélité, consistera avant tout dans ces gestes de solidarité, d'amitié et de dévouement dont nous avons parlé plus haut, mais accomplis cette fois pour Jésus et en voyant dans chaque compagnon un frère de Jésus ; *les sacrements, la messe, l'office dominical,* reprenant leur vraie place dans la vie du garçon, leur seront montrés comme l'expression adéquate de leur vie communautaire paroissiale. Enfin on ne manquera pas d'élargir déjà leur vision du monde en portant leur attention sur

l'œuvre civilisatrice et missionnaire qui s'accomplit lentement aux quatre coins du monde, tendant à réaliser la grande communauté humaine et chrétienne de tous les hommes ; la pensée des *Missions* prendra beaucoup d'importance dans le mouvement « Cœurs-Joyeux ».

Insertion de la doctrine dans la vie personnelle.

Celle-ci se fera par un enseignement, à la fois occasionnel et méthodique, et par des exigences de vie.

L'enseignement occasionnel : il y aura la messe du dimanche à laquelle toute la section participe activement, en y chantant, en la dialoguant, en la servant, en y communiant, et qui permettra parfois d'enfoncer profondément dans les cœurs quelques grandes idées du programme, de même les fêtes liturgiques, les conversations particulières de l'aumônier ou des dirigeants avec leurs gars, les jeux, les pèlerinages, les feux de joie du soir se terminant par une partie plus élevante et plus religieuse.

L'enseignement méthodique : outre ces moyens occasionnels prendra place à chaque réunion le mot de l'aumônier, court, concret et vivant, ainsi que l'exposé méthodique à *toute la section* d'un petit sujet d'étude. Pour les *entraîneurs,* les épreuves de chaque croix d'ascension comporteront aussi une large part de connaissances religieuses adaptées aux nécessités des garçons, de plus, aux réunions spéciales où ils se retrouveront régulièrement, un point de doctrine sera étudié, de préférence sous forme de discussion dirigée, en connexion étroite avec le programme des croix d'ascension et avec l'étude donnée aux réunions de la section. Ce sera un travail d'approfondissement, avec cahier d'applications, etc.

Les *exigences de vie* : ici encore adaptation à la psychologie du garçon et à ses préoccupations humaines légitimes. Veut-il devenir un chic type, un chef ? C'est très bien, mais qu'il devienne en même temps un chrétien, c'est-à-dire un apôtre. Et les exigences requises aux divers échelons du mouvement s'entremêlent : pour la croix bleue par exemple, la première des trois, il faut connaître entre autres le nom de nos rois et la date des fêtes patriotiques, il faut savoir chanter, cirer ses souliers et se présenter en visite, il faut pouvoir expliquer l'essentiel de la messe, dire et expliquer cinq paroles de Notre Seigneur, donner le nom du pape, de l'évêque, celui du curé et dire où il habite...

Cependant si la formation des qualités de meneur naturel relève surtout du chef laïc, celles d'entraîneur chrétien relèveront avant tout du prêtre-directeur, qui par la direction spirituelle et les autres contacts quotidiens s'efforcera, selon les possibilités de chacun, de surnaturaliser l'action des Cœurs-Joyeux. Ici, comme dans la formation doctrinale, avec la mystique propre au mouvement, on pourra s'inspirer beaucoup de la méthode ascétique, si adaptée aux enfants,

de l'abbé Poppe et de la Croisade Eucharistique, et développer ainsi une vie intérieure de plus en plus intense que le mouvement entier n'aura pas de peine à insérer et à incarner dans toute l'activité naturelle des garçons.

L'action sur le milieu.

La liturgie paroissiale a pour but d'insuffler dans la communauté humaine une âme religieuse et une vie de grâce. Par sa prière commune, ses bénédictions des champs, des maisons, des familles, etc., elle imprègne toute la vie sociale et la relie à Dieu. La liturgie est essentiellement sociale, c'est la prière officielle de tous pour tous. Le mouvement « Cœurs-Joyeux » unit dans une même action l'organisation éducative du milieu humain par les jeux, les chants, les bandes... et celle du milieu paroissial par la liturgie, la prière commune, etc... Les journées de jeux et les promenades commencent et finissent à l'église et sont encadrées par toutes les manifestations officielles de la liturgie paroissiale. Celle-ci de son côté est, autant que possible, remise en contact avec la vie sociale des garçons, avec leurs jeux, leurs excursions, leurs études, leurs efforts et leurs combats pour devenir des hommes. Action harmonisée, donc, sur deux terrains en vue de les rapprocher l'un et l'autre : celui du milieu paroissial et celui du milieu social enfantin.

CONCLUSION

Tout comme à la J.O.C., à la J.E.C. et dans le Scoutisme, ici également pour donner le Christ aux jeunes, on a recherché un point de vue humain, sain et fondamental, résumant en lui l'essentiel de leurs préoccupations, de leurs tendances et de leurs besoins actuels, et l'on s'efforce d'y faire couler la grâce divine. Ce point de vue, pour les enfants de la masse populaire, c'est la communauté locale. Incarnées dans cette petite vie de communauté, la doctrine chrétienne, les exigences morales et religieuses, la conception chrétienne du milieu de vie, apparaissent sous un angle neuf et particulièrement adapté ([16]).

(16) Les *Petites-Joies* : La méthode originale du mouvement des Petites-Joies, qui prépare les petites (enfants de 7 et 8 ans) à entrer parmi les « Joyeuses », mérite d'être signalée. Dans un cadre imaginatif adapté : le « voyage de Marie-Anne » joué et vécu par les petites tout au long de l'année, on insère un programme religieux, un programme moral et un programme technique.

Moyennant une épreuve contenant des exigences qui relèvent à la fois des trois programmes, Marie-Anne pourra cueillir successivement quatre fleurs qu'elle portera sur sa blouse : bluet, marguerite, bouton d'or, coquelicot. Le coin des Petites-Joies se métamorphosera selon l'évolution du conte, devenant tour à tour la hutte dans le bois, la cabane du bûcheron, ou la maison de grand'mère. Chez le bûcheron, où elle arrive en décembre, elle prépare et

LA CROISADE EUCHARISTIQUE

La *Croisade eucharistique,* depuis 1936, a subi une transformation importante (17). Après s'être subdivisée en trois « fédérations » : les croisillons, de 4 à 7 ans ; les croisés et croisées, de 7 à 11 ; les cadets et cadettes, de 11 à 14, elle tend progressivement à devenir un vrai mouvement de jeunesse basé sur une intense vie intérieure. L'orientation nouvelle fut surtout effective dans la fédération des cadets et cadettes, elle pénètre avec plus de lenteur dans celle des croisés.

Issue de l'Apostolat de la Prière, la Croisade eucharistique en partage l'esprit, c'est-à-dire *l'union au Cœur Eucharistique de Jésus par la prière, le sacrifice, la communion fréquente, l'esprit apostolique.*

LA CROISADE EUCHARISTIQUE AVANT 1936.

Avant 1936 — et c'est encore le cas aujourd'hui dans bon nombre de paroisses et d'instituts d'enseignement — la Croisade répondait parfaitement et uniquement à la notion d'œuvre *de vie intérieure.* La synthèse doctrinale qu'elle proposait aux jeunes, la vie personnelle qu'elle cherchait à développer en eux, le climat qu'elle infusait dans le milieu, tout convergeait vers le même but.

Cette formule mérite d'être analysée ici, puisqu'elle est encore en vigueur dans beaucoup d'endroits et puisque la Croisade eucharistique de l'Apostolat de la Prière, même renouvelée, conserve intégralement l'esprit traditionnel.

---

fête Noël avec les enfants de celui-ci ; en mai, elle arrive chez grand'mère juste à point pour préparer l'autel de la Vierge et elle y reste en juin pour orner la maison au passage de la procession.

A titre d'exemple, voici la première étape du voyage de Marie-Anne et... des Petites-Joies avec elle.

Le départ : M.-A. emporte un panier avec galettes et pot de beurre ; elle prend sa montre pour éviter tout retard. Maman lui recommande de dire en chemin une petite prière pour faire bon voyage, de cueillir des fleurs pour grand'maman, de ne pas oublier chez grand'mère de dire sa prière du matin et du soir. Enseignement religieux : le Pater, l'Ave, le Signe de la Croix, une courte formule d'offrande matinale, une courte formule pour dire merci et demander pardon le soir, la prière des Petites-Joies. Technique : Album de M.-A. : première page à colorier ; apprendre à faire et à défaire le nœud de son soulier, à lire l'heure.

Ainsi petit à petit l'enfant apprendra ses prières, sa loi de Petite-Joie : « obéir, dire vrai, sourire à tout, penser aux autres », les chants du mouvement et bien d'autres choses pratiques et utiles ; elle accrochera à son conte toute une série d'activités, telles que l'ornementation de la statue de la Vierge en classe ou à la maison, la préparation de Noël et de la procession (voir la brochure : *Pour nos Petites-Joies,* éditée par le Secrétariat des Joyeuses, 1, rue Forgeur, Liége).

(17) Voir : *Une Ecole de Vie, La Croisade Eucharistique,* Edition de la C.E. de l'Apostolat de la Prière, 11, rue Brialmont, Bruxelles.

Présentation de la doctrine chrétienne.

Si les autres œuvres dont nous avons parlé mettaient sous les yeux des jeunes une synthèse de la religion avec toute leur vie humaine, la Croisade d'avant 1936 leur présente donc plutôt une synthèse de la doctrine révélée avec leur vie intérieure, caractérisée par les deux grandes vertus d'offrande et de sacrifice en union avec Jésus-Hostie.

Qu'on se rappelle la devise : « *Prie, communie, sacrifie-toi, sois apôtre* » ; à y regarder de près, elle repose sur un magnifique fondement dogmatique. Un tel code de vie suppose d'abord *un Maître*, un Chef, un Entraîneur, et c'est Jésus, l'ami des petits, dont l'Évangile nous décrit la vie et qui est présent dans l'Eucharistie. Le croisé devra tendre de toutes ses forces vers une union toujours plus intime avec le Christ ainsi découvert. Jésus est l'exemple parfait de la prière et du sacrifice. Il est mort sur la croix pour tous les hommes, il continue de s'offrir pour eux sur l'autel. Le croisé devra l'imiter dans toute la mesure du possible. « *Prie* », dit au croisé sa devise : cette prière, dans son sens théologique profond, sera avant tout l'offrande que le croisé fera de lui-même, en union avec le Christ sur la croix et aux grandes intentions de l'Église. « *Communie* » : perfection de l'offrande et du sacrifice, prise de possession de l'âme par le Christ, la communion fréquente sera présentée au croisé comme l'aliment substantiel de sa vie intérieure, transformation et divinisation de tout lui-même. « *Sacrifie-toi* » : sur l'autel, avec Jésus, le croisé apprendra qu'il peut placer ses sacrifices personnels et ses bons efforts, on lui dira aussi comment cette union leur communique une valeur divine. « *Sois apôtre* » : la vie intérieure du croisé, cette fois, déborde cherchant à se communiquer et à continuer l'œuvre du Christ dans de nouvelles âmes qui n'ont pas encore le bonheur de connaître Jésus et de vivre de sa vie, de faire partie de l'Église. Toutes les grandes vérités sont ainsi réunies autour du dogme de l'Eucharistie : la messe, la communion, la vie divine, mais aussi l'Église et le Corps mystique.

Ascension vers une vie religieuse personnelle.

Cette vie intérieure, courageuse et fervente, dont la doctrine eucharistique a exprimé les profondes attaches dogmatiques, on la fera descendre dans la vie concrète du jeune croisé par la *réunion hebdomadaire*, le *Programme de vie* et diverses *industries*.

La *réunion* se composera d'une partie religieuse, la plus importante, au cours de laquelle la doctrine eucharistique sera présentée aux croisés d'une manière intuitive et active. *Intuitive* : elle prendra toujours comme objet fondamental Jésus présent dans l'Évangile et l'Eucharistie ; *active* : chaque petite instruction aboutira à des exigences bien précises et sera résumée dans une intention prenante et catholique proposée au croisé comme but d'offrande.

Le *Programme de vie* est bien résumé par les termes mêmes de la devise : « Prie, communie, sacrifie-toi, sois apôtre », il est détaillé encore dans le « code de vie » du croisé.

Pour compléter l'action combinée de la réunion et du programme de vie, la Croisade utilise encore, en général, un certain nombre d'*industries* : les fêtes solennisées ; les diverses campagnes, pascale, missionnaire, pour l'assistance à la messe, pour plus de charité, de loyauté, etc... ; la composition de trésors spirituels, les offensives, les concours, les communions réparatrices... (Plusieurs de ces dernières sont progressivement réadaptées).

Enfin, dès avant 1936, on se servait de certains moyens extérieurs : insignes, uniformes, drapeaux, fanions, par exemple, mais ce n'était là qu'un appoint secondaire destiné à faciliter ensuite l'attention du croisé lorsqu'on lui parlerait de sa formation spirituelle. Comme le dit la brochure : *Guide du croisé eucharistique* ([18]), « Les croisés ne doivent montrer qu'une estime relative pour cet *accessoire*..., cette distinction entre la Croisade et ses cadres, entre l'essentiel et l'accessoire doit être retenue ».

CONCLUSION

La *spiritualité* eucharistique, ainsi présentée, est vraiment bien adaptée à l'enfant, elle est enthousiasmante, elle fait appel à la générosité, elle est concrète. Mais la *méthode* demande quelques remarques. A ne vouloir prendre de l'extérieur que le minimum nécessaire pour éviter dans la réunion la fatigue et l'ennui, à vouloir s'occuper presque uniquement de la seule vie intérieure, on évite la dispersion des efforts, on concentre bien l'attention des enfants sur leurs rapports avec Jésus, mais ne le fait-on pas un peu à contretemps ? Outre un certain danger d'illuminisme et d'artificiel, dans la présentation, par exemple, à un garçon de douze ans, de l'idée de sacrifice, ne risque-t-on pas de laisser dans l'ombre une partie importante de la vie de l'enfant, et de ne pas assez lui apprendre l'art de mettre au service du Christ le développement naturel de ses qualités humaines, de son caractère, de son imagination, de sa sensibilité, ses jeux, ses sports, ses études, sa vie de famille, tout ? Il faut répondre, pensons-nous, que là où la personnalité de l'enfant se développe déjà d'une manière équilibrée, grâce surtout à l'influence d'un milieu familial chrétien, une telle méthode peut suffire, peut-être, pour orienter vers le Christ toute la vie humaine du croisé ; *mais, là où, par suite de circonstances fréquentes aujourd'hui, l'épanouissement de la personnalité des jeunes se voit compromis, il faut souhaiter que la formation à la vie intérieure et la formation humaine de l'enfant s'entremêlent à fond dans un même*

(18) Secrétariat de la Croisade du Diocèse de Namur, 15, rue Pépin, Namur.

mouvement ; c'est pourquoi il nous semble indispensable, dans ce cas *que l'esprit de la Croisade s'intègre dans un mouvement de jeunesse complet pour enfants.* Nous avons vu, à propos des Cœurs-Joyeux un effort pour réaliser cette intégration à l'intérieur d'un mouvement de masse, la Croisade eucharistique, elle-même, nous ouvre une nouvelle voie, puisqu'elle se transforme spontanément en un vrai mouvement de jeunesse, pour une élite cette fois.

LA CROISADE DE L'APOSTOLAT DE LA PRIERE, DEPUIS 1936.

Elle se subdivise, nous l'avons dit, en trois « fédérations ». Nous avons déjà parlé dans un autre chapitre des « *Croisillons* », nous y renvoyons donc le lecteur (19). Quant aux *croisés* ils s'inspirent des mêmes principes que les cadets, mais sont moins avancés dans leur évolution, nous décrirons donc plutôt le mouvement des « cadets » (20) comme le type d'un mouvement de jeunesse fondé sur l'esprit de la Croisade eucharistique.

Les Cadets.

Reprendre l'esprit et la spiritualité de l'Apostolat de la Prière et l'incarner dans la vie quotidienne, scolaire et familiale, des garçons de 11 à 14 ans, en plongeant ceux-ci dans une ambiance de générosité et d'audace en union avec Jésus, tel est le but du mouvement cadet.

L'atmosphère du mouvement est évidemment avant tout surnaturelle : le cri de ralliement officiel : « Cadet, tout pour le Christ... Roi », les mots d'ordre particuliers de la section ou de l'équipe, la prière collective, l'offrande matinale personnelle, la charte des cadets, les fêtes religieuses, la communion fréquente, les campagnes pascale, missionnaire ou autres, l'exposé religieux au cours de chaque réunion, l'influence apostolique organisée de l'équipe et de la section, tout cet ensemble imprime au mouvement cadet un caractère spécial de générosité chrétienne et d'apostolat, d'union à Jésus par la prière, l'offrande et la consécration de toute la vie, où l'on reconnaît sans peine l'*inspiration propre de la Croisade.*

Mais, en même temps, on voit se développer dans le mouvement l'aspect humain. Le garçon qui accepte de tenter l'expérience « cadet » se sentira d'emblée saisi dans toute sa vie. L'Equipe lui ouvrira ses portes, avec son patron, sa devise, son fanion. Après avoir été adhérent, durant trois mois, et avoir subi avec succès les épreuves de la première et de la seconde étoile (21), il est admis à la promesse. Les rassemblements soignés et rapides, l'uniforme, les insignes, les

(19) Voir le chapitre sur le catéchisme paroissial.

(20) Le même mouvement existe pour les « cadettes ».

(21) Ces épreuves sont en bonne partie d'ordre pratique et humain, comme par exemple dessin, science de la nature, bricolage, géographie, chants, etc...

grades, correspondant chacun à autant d'épreuves surmontées et d'exigences acceptées, les réunions d'équipes hebdomadaires, les réunions de section, deux fois par trimestre, les réunions d'amitié, ouvertes aux sympathisants et parfois même aux parents, les camps organisés en vacances, les chants entraînants, les jeux bien faits, voici un nouvel ensemble qui crée à l'intérieur du groupe une atmosphère de *discipline consentie et d'amitié fraternelle* et constitue le côté humain et naturel du mouvement.

Jusque dans « *Exigences* » religieuses, nous assistons à un effort pour s'adapter plus rigoureusement à toute la vie humaine du garçon. Ces exigences seront nettes et précises, variant d'après la nature et la composition des sections, mais librement acceptées et loyalement contrôlées. Elles se répartiront sur plusieurs degrés, de plus en plus sérieux, que le cadet pourra franchir progressivement. Parmi les plus importants, il y aura l'offrande matinale personnelle, la messe en semaine, le lever à heure fixe, un sacrifice généreux et sérieux chaque jour, le devoir d'état, la confession régulière, même en vacances. Tout cela ne diffère pas essentiellement de ce qui est classique à la Croisade, la doctrine reste identique, toutes les grandes vérités chrétiennes sont synthétisées autour du dogme fondamental de l'Eucharistie, toute la vie du cadet est polarisée vers l'union parfaite avec le Christ, et cependant l'idée du sacrifice est de moins en moins donnée comme centre, elle fait place à celle de générosité et d'énergie. La générosité du cadet s'appliquera d'abord à corriger ses défauts, à se former lui-même, à faire son devoir, à donner l'exemple, à aider ses compagnons, ses frères ou sa maman. Ce sont là les vrais sacrifices que lui demande Notre Seigneur. Les industries telles que les thermomètres de ferveur, les trésors spirituels, les balances de mérites, etc., toutes pratiques assez artificielles, sont abandonnées, et l'esprit de générosité et de sacrifice du cadet est fortement orienté vers la fidélité à son devoir d'état, à ce qui fait sa vie quotidienne réelle.

L'apport nouveau du mouvement cadet est donc surtout de créer l'atmosphère réaliste nécessaire à l'insertion de l'esprit de la Croisade dans toute la vie des garçons.

« Ce qu'on veut obtenir du garçon, il ne faut pas le lui prêcher, il faut le lui inspirer par l'atmosphère dans laquelle on l'introduit, par le courant de vie dans lequel on l'engage. Des jeux où règnent la discipline, la droiture, le fair-play, la camaraderie, la véritable charité. Des chants que l'on exécute avec un effort soutenu, dans la joie, soucieux de se maintenir en parfait accord, préoccupés de traduire avec fidélité l'inspiration de la musique. Des excursions qui ne sont pas des débandades mais des réussites de vie en équipes, de bonne entente, d'entr'aide, de tenue fière. Des camps qui ne sont pas des parenthèses de vie sauvage, ou des occasions de performances sportives mais des « journées parfaites » vécues ensemble sous le signe de la piété vraie, de la charité et de l'esprit de famille. Alors, mais alors seulement, l'ensei-

gnement religieux prend un sens... Lorsque les cadets ont joué, excursionné, obéi avec franchise, alors on peut leur parler de la franchise et la leur faire aimer. Lorsqu'ils ont senti que leurs jeux, leurs chants, leurs excursions et tous leurs loisirs échouent, s'ils ne sont pas soutenus par un effort de tous les instants, alors on peut leur prêcher l'amour de l'effort et du sacrifice, parce qu'ils sont à même de comprendre ce dont il s'agit. Lorsqu'ils ont peiné pour réaliser une messe dialoguée, lorsqu'ils ont de leur esprit, de leur imagination et de leurs mains, confectionné un carnet personnel au titre de *Mon Missel,* lorsque pendant des semaines ils ont répété un chœur parlé pour fêter le Christ-Roi, ou « veiller » le Reposoir le Jeudi saint, alors la messe et la liturgie leur disent quelque chose et ils sont devenus avides d'en connaître davantage et de se voir expliquer ce qu'ils ont vécu (22). »

Un second apport important du mouvement Cadet c'est d'amorcer déjà l'apostolat méthodique organisé qui constituera demain, pour les cadets devenus jécistes, l'essentiel de leur vie chrétienne. Ici, bien sûr, l'apostolat extérieur n'absorbe pas encore toutes les énergies du garçon, trop jeune pour cela, mais on accrochera l'apostolat à la vie d'équipe. Dans cette petite cellule où l'enfant trouve encouragement, amitié, occasion de manifester sa débrouillardise et d'exercer quelques responsabilités proportionnées à son âge, tout naturellement il sera fier de se voir attribuer, par une marque spéciale de confiance, telle tâche d'allure apostolique, tel service à rendre en dehors du mouvement, tel rôle à jouer dans une campagne ou dans une action collective de l'équipe. Dans les sections paroissiales, et les sections Cardinal-Mercier (pour l'enseignement neutre), moins directement axées sur la vie scolaire, les équipes se spécialiseront en équipes missionnaires, liturgiques, sportives, de chants, etc., au gré de leur initiative et des besoins du milieu. Mais ce sera dans les sections collégiales, que la vie d'équipe prendra toute son ampleur, du moins si elle peut se déployer librement à l'intérieur de la classe. Le professeur en prendra la conduite et c'est avec ses cadets qu'il étudiera les consignes à donner à toute la classe, les moyens à employer pour infuser dans la classe un climat de collaboration, d'entr'aide, de loyauté et d'amitié, c'est sur eux qu'il comptera pour réaliser en fait parmi son petit monde cette communauté de travail, d'étude, de jeux, de sport, d'amitié (23).

---

(22) A. Magermans, *Cadets et cadettes,* dans la *Nouvelle Revue Pédagogique.*

(23) Voir : *Le système d'équipe en sixième. Une réalisation,* par le R. P. Magermans, S. J., dans *Les études classiques,* tome XII, 1944, p. 330 et suiv.

On devine la difficulté d'une telle action là où une bonne partie de la classe, les meilleurs élèves peut-être, font déjà partie d'un autre mouvement, le scoutisme, par exemple. C'est au professeur, dans ce cas, à agir avec l'à propos nécessaire, mais c'est aussi aux deux mouvements à faire preuve d'une sincère collaboration, afin d'unir leurs efforts sur ce terrain qui leur est commun.

CONCLUSION

Tel est donc la nouveauté du mouvement « cadet ». Partie du désir d'intensifier la vie intérieure (24), la Croisade eucharistique a senti, elle-même, le besoin de prendre contact avec toute la vie du garçon, d'incarner sa mystique dans tout l'humain, en accordant à ce dernier

(24) Nous ne pouvons omettre de signaler une autre œuvre dont l'importance est également marquante : la *Congrégation Mariale*. Nous ne lui consacrons pas de chapitre spécial — pas plus qu'au tiers ordre franciscain, à l'œuvre des retraites fermées etc. — parce qu'il s'agit avant tout d'une œuvre de vie intérieure, destinée à la perfection spirituelle d'une élite. Certains ont cru périmée la formule de la Congrégation. Sans doute le rôle extérieur qu'elle a autrefois brillamment joué a été progressivement repris par d'autres œuvres. Mais il lui reste la formation intérieure d'élites qui seront des animateurs dans l'Action catholique et les œuvres. Là réside sa vraie originalité.

« La Congrégation Mariale est une école de vie intérieure, intense et rayonnante, à l'imitation de Notre-Dame et sous son patronage ».

Offerte à toutes les catégories de chrétiens, envisageons-la dans son rôle auprès des jeunes gens.

La *Consécration à la Sainte Vierge*, faite à l'âge des premières responsabilités, constitue un des piliers de l'œuvre. C'est « un acte grave et décisif, qui engage le fond même de la vie, car il signifie la rupture, consciemment voulue, avec la médiocrité et il entraîne un effort habituel d'ascétisme et d'union à Dieu. C'est, en somme, la transposition dans la vie du laïque de l'état religieux avec sa tendance à la perfection et ses engagements spéciaux ».

« Outre cette consécration totale à Marie, la Congrégation présente à ses membres un *programme de vie* où se trouvent réunis les principaux conseils que l'Eglise adresse à ceux qui veulent dépasser la moyenne spirituelle ».

A l'époque de l'adolescence, dans le tumulte et le combat, la personnalité se dessine. La personnalité religieuse ne pourra se former sans un contact avec Dieu. Ce contact suppose des moments de prière dans le recueillement et le silence. Ces occasions de prière, la Congrégation les procure dans une atmosphère fraternelle. Quelque chose du recueillement des réunions persiste au dehors, car chaque congréganiste est invité à se réserver chaque jour quelques moments de méditation.

Le charme et l'efficacité de la formation intérieure donnée par la Congrégation réside dans le caractère marial dont elle s'honore. Quand les adolescents s'éprennent de ce qu'il y a de plus délicat et de plus noble dans la vertu chrétienne, quand ils font croître en eux la fleur de la charité et de la chasteté, quand ils se veulent absolument droits et généreux, le plus souvent, le culte de Notre-Dame illumine leur âme. « L'Immaculée Conception — écrit le P. Sertillanges — répond à quelque chose dans notre nature ; elle satisfait le goût de l'intact, du parfait... ». Elle révèle aux adolescents inquiets le sens chrétien de la beauté qui est avant tout beauté d'âme et pureté, limpidité du cœur et noblesse. Elle leur apprend ce qu'est la tendresse et l'amour et les prépare petit à petit aux pures tendresses du foyer ou aux renoncements d'un plus haut amour. Elle leur révèle le secret de la grandeur chrétienne fondée sur l'humilité et l'obéissance. « Et c'est pourquoi j'aime la Congrégation — écrit un étudiant —. Parce que, tout en nous présentant un *programme de vie intérieure* qui fera de nous une élite spirituelle et agissante, elle nous communique à forte dose un facteur indispensable de sainteté : la dévotion à la sainte Vierge. »

« La Congrégation peut se recruter soit au sein d'une autre œuvre à recrutement plus large, soit dans un établissement d'enseignement, soit dans une paroisse ». Le Secrétariat des Congrégations à Bruxelles groupe actuellement 3.400 sections. Il publie un périodique fort apprécié par la jeunesse : *Foyer Notre-Dame*, destiné à soutenir et à nourrir la vie intérieure. (Voir la brochure *« A l'Ecole de la Vierge »*, publiée par le même secrétariat, 24, boulevard Saint-Michel, Bruxelles).

une place beaucoup plus importante. Elle est arrivée ainsi, dans le mouvement « cadet » à une synthèse entre la spiritualité eucharistique, — trésor originel de la Croisade — et les gestes quotidiens les plus ordinaires, les plus humains. Voilà bien une évolution caractéristique et suggestive. Nous voyons réapparaître ici, une fois de plus, une tendance déjà retrouvée dans les autres mouvements et qui se manifeste donc comme une véritable loi de l'apostolat moderne ; une tendance toute spéciale à s'intéresser en même temps et dans le même mouvement, tant dans la présentation de la doctrine religieuse que dans les méthodes de formation chrétienne, au développement des qualités humaines et à celui des vertus surnaturelles.

Rodolphe DE ROBIANO, S. I.

LE SCOUTISME CATHOLIQUE BELGE (25)

Le temps est passé où d'aucuns se scandalisaient de ce qu'un mouvement de jeunesse né en terre protestante, fondé par le fils d'un pasteur protestant qui ne portait guère dans son cœur l'Eglise catholique, pût servir à l'éducation de jeunes belges de tradition catholique.

Le scoutisme n'est ni une méthode d'enseignement religieux, ni — spécifiquement du moins — une méthode d'éducation religieuse.

Il est une méthode d'éducation du garçon par le garçon. Il cherche avant tout à faire des hommes, et pour cela, à épanouir les dons humains. Cette exploitation vraiment géniale des dons naturels du garçon constitue l'essence même du scoutisme. « Dans tout vaurien il y a au moins dix pour cent de bon, affirme le fondateur du mouvement. Ce sont ces dix pour cent que nous voulons exploiter par le scoutisme ». C'est cela qui permet de réaliser dans le scoutisme une formation religieuse équilibrée et profonde. En formant des hommes, on place des pierres d'attente pour un nouvel enrichissement surnaturel. Tous les éducateurs religieux un peu clairvoyants

(25) Nous ne parlons ici que du scoutisme catholique belge d'expression française : la *Fédération des scouts catholiques* (F.S.C.). Le scoutisme en Belgique comprend deux associations reconnues par le bureau international de Londres : l'*Association Royale des Boy-scouts de Belgique* (B.S.B.), groupement neutre comprenant 8.000 membres et l'*Association royale des scouts Baden-Powell de Belgique*, groupement catholique comprenant 40.000 membres. Les dirigeants de ces deux associations collaborent dans le bureau de l'« Interfédérale belge du scoutisme ».

L'*Association des scouts Baden-Powell de Belgique*, dirigée par le bureau de l'Association est constituée par deux fédérations autonomes : le *Vlaamsche Verbond der Katholieke scouts* (V.V.K.S.), d'expression flamande et la *Fédération des scouts catholiques* (F.S.C.), d'expression française, comprenant chacune environ 20.000 membres.

Chacun de ces trois groupements (B.S.B. — V.V.K.S. — F.S.C.) comprend des louveteaux (8 à 12 ans), des éclaireurs (12 à 17 ans), des routiers (17 ans et plus).

sont là pour dire que le climat d'une famille heureuse et saine prépare de meilleurs chrétiens que l'atmosphère dévotieuse d'un orphelinat parfumé d'encens.

« La tâche des éducateurs, dit splendidement le Père Claeys-Boúúaert, est de préparer les vouloirs humains aux rencontres divines, en d'autres termes de disposer les matériaux dont Dieu tirera ses merveilles. Si les matériaux font défaut, Dieu n'opérera qu'exceptionnellement le miracle de suppléer aux dispositions naturelles normalement nécessaires. *Un grand nombre d'enfants ne se livrent pas au surnaturel parce qu'ils n'y sont pas naturellement disposés...* Le surnaturel ne supplante pas la nature ni ne peut s'en passer ; il le suppose pour s'en saisir et le transfigurer, le pénétrer à l'intime et lui communiquer sa noblesse propre. Le scoutisme dans l'éducation catholique n'est qu'une des applications de cette utilisation des ressources naturelles et de l'harmonie qui rattache les trésors divins à l'humble nature humaine ».

Cependant, de l'adoption du scoutisme par les éducateurs catholiques s'est dégagée une sorte de méthode assez spéciale de formation religieuse. Le mot est un peu fort peut-être, mais nous oserions dire : une spiritualité. Les scouts ont une façon à eux de dire leurs mots de prière, ils ont des vertus de prédilection, une manière propre de concevoir la vie, de vivre le dogme catholique. Ils ne veulent certes pas fonder une nouvelle religion pas plus que les ordres religieux, les congrégations mariales, les mouvements d'Action catholique qui révèlent, chacun à leur manière, l'opulente richesse de l'Eglise du Christ.

Certes — et c'est tout à fait dans la ligne du scoutisme qui préfère l'action à l'expression verbale — cette spiritualité est très peu déclarée, très peu affichée. C'est ce qui a fait dire à certains que le scoutisme F.S.C. n'est pas assez catholique, pas assez d'Eglise. Le scoutisme belge gagnerait à affirmer plus explicitement encore ce qu'il vit intensément mais implicitement. Avec d'autres, nous nous y sommes essayés jadis dans de trop brèves pages ([26]). Nous nous efforcions d'y montrer que le dogme de la Rédemption, notre rôle de corédempteurs avec le Christ, le sens d'une mission divine, ce sens de notre responsabilité dans le salut du monde formait la ligne de faîte, ce qu'en musique on appellerait la « fondamentale », de la spiritualité scoute. Qu'autour de cette « fondamentale » venaient se grouper d'autres caractéristiques, des « harmoniques », vertus proprement scoutes, telles l'amour passionné du vrai, le goût de l'effort et de la joie, l'amour de la vie saine dans la nature. Qu'à cela il fallait ajouter surtout cette vie de communauté si fortement marquée dans le scoutis-

(26) *Scoutisme et spiritualité*, p. 7 et suiv.

me, ce sens du symbole et de la cérémonie révélatrice qui prépare si bien nos âmes à entrer dans le jeu de la liturgie et du sacramentalisme chrétien. Le scoutisme, disions-nous en ces pages, dans des réalités visibles s'essaie à en incarner d'invisibles. L'Eglise au tout premier chef est l'incarnation progressive du divin dans l'humain. De cet humain elle est au même titre la Rédemption progressive. Incarnation rédemptrice, n'est-ce pas là tout le Christ, toute l'Eglise ? N'est-ce pas vers ce pôle qu'à notre petite mesure mais forts de la grâce de Dieu nous devons diriger tout notre effort spirituel, toute notre spiritualité ? Nous n'avons rien à retirer de ce que nous avons avancé dans ces pages. Le scoutisme prend et doit prendre de plus en plus conscience de sa mission chrétienne dans le monde. Le sens de la responsabilité qu'il exploite chez le garçon est vraiment un des secrets de son emprise. D'ailleurs l'importance donnée chez les éclaireurs à la bonne action quotidienne et, chez les routiers, au service, le montre à suffisance.

Au vrai, avouons-le, s'il nous fallait récrire ces pages, nous mettrions plus en relief un aspect du dogme chrétien, une conception de vie que nous n'avions fait qu'indiquer. Le scoutisme introduit les jeunes dans un climat d'optimisme. Mais il y a là beaucoup plus que l'article huit de la loi scoute qui demande le sourire dans la difficulté. Il y a là une nouvelle vision du monde impliquant un changement d'attitude. Le scoutisme est au fond un immense respect de la nature, de la nature de l'enfant comme de toute la nature créée. Cette conception du monde s'harmonise parfaitement avec la vue chrétienne de l'univers, qui prend sens et valeur de par son origine divine. Le douloureux conflit de l'humanisme chrétien — douloureux quoique silencieux dans bien des âmes de jeunes —, qui oppose l'appel du divin à l'appel du monde, ne doit pas se présenter comme un choix à faire entre deux réalités incompatibles mais comme une synthèse universelle. « Puisque tout vient de Dieu — écrit le P. Charles — puisque tout vient de Dieu créateur unique, et que toutes les choses ont une signification divine, adorer Dieu, tendre vers Lui et respecter le monde, lui demeurer fidèle, ne sont pas deux attitudes, deux tendances divergentes entre lesquelles il faudrait choisir... Il n'y a qu'un chemin qui mène au ciel et ce chemin c'est la terre, quelque choquante qu'elle paraisse à nos idéalismes ».

Le scoutisme catholique se présente à nos jeunes non pas comme une solution intellectuelle et théorique à ce problème, crucial pour l'heure, de l'humanisme chrétien, mais comme une solution vécue.

Notre siècle redécouvre la Terre et les valeurs primitives qui font l'homme : la race, le sang, la communauté humaine, la joie de se sentir un être fort dans une nature subjuguée et conquise par l'esprit. Sera-ce la joie d'Adam au premier matin de la création enveloppant toute chose d'un regard éternel, du regard de la créature

exultante de joie en son créateur ou sera-ce la joie du jeune faune défaillant à toutes les tentations délicieuses du jardin pour y cueillir aux branches basses des fruits faciles ? C'est là tout le drame angoissant de l'éducation religieuse de nos jeunes.

Certes depuis ses débuts en Wallonie, il y a trente-cinq ans, le scoutisme a-t-il fait de grands progrès. Mais, pour nous qui l'avons connu vers cette époque, nous pouvons dire qu'il nous a livré déjà alors l'essentiel de son message. Des milliers de jeunes sont passés dans ses rangs. Il est certes vain de vouloir jauger l'influence spirituelle d'un mouvement, mais déjà il n'est que de constater le nombre peu ordinaire de vocations sacerdotales ou religieuses qui ont germé parmi ses membres. Certaines abbayes ne se recrutent-elles pas presque exclusivement dans le scoutisme et certains noviciats, certains séminaires n'ont-ils pas compté plus de cinquante pour cent des leurs qui venaient du mouvement.

La branche « *éclaireurs* » (12 à 17 ans), qui dans la F.S.C. comprend près de 9.000 membres, est en voie de réaliser de notables progrès dans l'éducation religieuse, entre autres par ses programmes de classe. Mais des possibilités sont encore ouvertes. Nous songeons spécialement à ces « boys » qui ne reçoivent à l'école aucun enseignement religieux. Aumôniers et chefs doivent en ce cas suppléer à cette carence.

Il semble que *les louveteaux* (près de 4.000 dans la F.S.C.) soient l'objet de plus de sollicitude à cet égard. Il faut dire que l'on trouve plus facilement des jeunes filles ou des jeunes gens capables d'assurer la formation religieuse de jeunes enfants.

Pour parler de ce que nous connaissons davantage, *les routiers* (près de 6.000 dans la F.S.C., la moitié d'entre eux assurant un service de chef dans meute, troupe ou clan), disons que, pendant la guerre surtout, ils ont réalisé d'immenses progrès. C'est tout à l'honneur des deux autres branches du mouvement qui ont patiemment formé ces jeunes gens.

Nous avons suffisamment disserté des principes spirituels qui mènent le scoutisme pour ne pas tenter de définir l'esprit qui mène la Route. La Route est le scoutisme des aînés, et rien d'étonnant que ce soit là, chez ces jeunes arrivés presque à maturité, que l'on puisse percevoir le mieux le souffle de l'Esprit. Nous nous contenterons de citer quelques exemples, quelques témoignages vécus.

La Route, durant cette guerre surtout, est devenue plus sociale, plus charitable aussi. Différents faits sont à la base de ce progrès. D'abord les camps du Gers, en France, en 1940, où 325 routiers et

chefs scouts groupés au hasard de l'exode ont réussi à sauver de l'enfer moral des casernes Toulousaines, mises à la disposition des belges, plus de 13.000 jeunes ouvriers, mineurs borains, dockers d'Anvers... Suite à ces camps du Gers, ont été créés au retour les camps de jeunes : les routiers se sont mis à la disposition de différents organismes pour assurer des vacances à des milliers d'enfants dans un climat de joie et de santé. Cette année encore, nos aînés ont dirigé de pareils camps.

Il ne faudrait pas oublier non plus ces nombreux routiers qui ont pris un service de chef et qui, avec entrain et dévouement, consacrent jeudis et dimanches ainsi qu'une partie notable de leurs vacances à l'éducation des plus jeunes.

Tout cela, c'est de la charité vécue, c'est de l'Évangile mis en pratique.

Un jour, en 1938, un chef, devenu depuis commissaire à la Route, demanda à un aumônier de prêcher une récollection à des chefs routiers : « une récollection dans le style routier ! » On eut l'idée d'y faire un chemin de croix, non pas de le dire mais de le faire de ses mains, d'abattre l'arbre et de façonner la croix, de la porter de station en station et de la planter à un carrefour. Depuis 38, cela continue. Non seulement la Route a planté plus de 200 croix le Vendredi saint ou le Dimanche de la Passion, mais on a associé le clergé, la paroisse, le village entier à ces manifestations de foi. Cette année encore nous connaissons, outre les réalisations dans les villages, dix chemins de croix faits en pleine ville. Et ce n'est pas l'aumônier mais ce sont les routiers eux-mêmes qui, à chaque station, devant leurs voisins, devant tout leur quartier, prennent la parole pour affirmer ce qu'ils pensent du Christ.

Le mouvement est lancé, cela continuera ! Et l'an prochain, plus nombreux encore seront les clans qui porteront témoignage de leur foi non pas dans un village éloigné mais en plein cœur de leur paroisse.

Si dans le cadre de la Route nous ne prônons guère la répartition par classes sociales ([27]), il n'empêche que, tant pour les plus grands éclaireurs que pour les routiers, nous leur demandons explicitement dans leurs programmes respectifs « de collaborer avec les autres jeunes chrétiens qui ont pris charge d'apostolat dans un milieu donné ».

Tout ceci n'est qu'une traduction concrète de l'idéal proposé par les programmes religieux de la Route. Au jeune aspirant nous demandons d'étudier l'Évangile, au compagnon, de « s'attacher à la

(27) Ceux-là se trompent qui voient dans le scoutisme un mouvement réservé ou adapté aux seuls bourgeois. Lors d'un rassemblement de routiers une enquête a permis de constater que soixante pour cent des routiers d'une grande ville étaient des ouvriers d'usine ou des employés.

découverte du Christ par la méditation des Evangiles, la prière personnelle et le contact vivant avec Lui dans les sacrements ». Pour que le routier puisse « connaître le sens profond de la messe, de la Rédemption, de la Communion des saints », il est invité à « suivre un cours de dogme » ou bien à « entamer une étude personnelle de sa religion sous la direction d'un prêtre ». Des récollections et retraites sont régulièrement organisées.

Chaque clan applique diversement ces consignes. Mais en chacun il y a le souci d'élever la culture religieuse des jeunes gens. Il convient de signaler cette sincérité un peu brutale parfois, cette absence de respect humain qui permet à des jeunes gens de dix-huit ou vingt ans de se poser entre eux, sur la route, entre deux chansons, les problèmes religieux ou moraux. A ce moment-là, l'aumônier, comme un frère aîné pourra donner un mot de réponse, indiquer une direction de recherche. Un tel climat de simplicité rend les âmes accueillantes à la vérité religieuse ([28]).

Citons pour conclure un exemple tout récent. A la Pentecôte dernière, près de 5.000 jeunes : 4.000 routiers F.S.C. et des centaines

---

(28) Il n'est que de lire ces trois témoignages cueillis dans les carnets de route pour deviner dans quelle atmosphère d'amitié fraternelle une expérience religieuse intime et une découverte progressive du Christ peut se réaliser :

— « Le Clan a d'abord été pour moi l'occasion absolument unique d'expérimenter la paix et la douceur que l'esprit du Christ peut mettre dans l'âme. La doctrine chrétienne se trouve dans les livres sacrés et dans les ouvrages des saints et des docteurs. Mais *de ces choses dont j'avais une connaissance notionnelle,* d'ailleurs assez imprécise, *le Clan m'a fait goûter la saveur. Cette expérience elle-même m'a donné le désir d'étudier davantage.* Et ainsi, je me suis mis en route vers l'idéal entrevu.

» De *m'avoir rendu la sainteté chrétienne,* non seulement admirable mais encore *chère, délicieuse, désirable,* c'est le plus grand service que m'ait rendu le Clan. »

— « Au fond qu'ai-je reçu du Clan ?... une conception toute nouvelle de la vie, une vue plus claire et plus vive de l'idéal enseigné par le Christ. Je sais que le collège enseigne lui aussi qu'il faut faire, ce que Dieu veut, et pourtant, malgré tout j'étais imprégné de la conception naturaliste de la vie. Jamais je n'avais pleinement réalisé ce que le Christ nous avait enseigné, jamais je n'avais compris à fond ce qu'il voulait.

» Et *le jour où au Clan, j'ai vu autour de moi des routiers faire effort pour réaliser concrètement l'idéal enseigné,* quand je les ai vus lutter pour marcher derrière le Christ... *j'ai compris, et alors seulement, ce qu'était sa doctrine.* Et revenant toujours au même centre, je comprends maintenant la splendide signification du message du Christ. *J'ai vu petit à petit toutes mes valeurs se renverser, pas brusquement, mais par une lente évolution.* J'ai vu l'idéal du Christ s'imposer, presque malgré moi, par l'exemple que me donnaient certains routiers qui marchaient simplement, non sans efforts, mais avec toute leur âme, sur la route ouverte par le Christ. »

— « C'est là que j'ai appris à connaître le Christ sans savoir auparavant qu'il était à côté de moi et qu'il me tendait la main. C'est au Clan, que j'ai appris à vivre plus intensément ma religion et non pas à la considérer comme une coutume que nous transmettaient nos parents. Ce sont les messes, les veillées, et *même toutes les activités qui se développaient dans une atmosphère toute religieuse* qui m'ont aidé à retrouver cet équilibre rompu. »

de guides et cheftaines se sont rendus en pèlerinage et en rallye à Foy-Notre-Dame.

Quotidiens et hebdomadaires ont suffisamment décrit ces journées pour que nous ne devions pas y insister.

Relevons seulement quelques observations. Ces jeunes gens ont participé avec une piété recueillie aux manifestations du pèlerinage. Le thème du Feu de la Pentecôte, de l'Esprit de Dieu qui se répand de par le monde avec les apôtres a été puissamment annoncé par la bénédiction du feu au cours d'un jeu dramatique, « le jeu du tison ». Le jeu de la flamme a été une superbe exploitation pendant deux heures et quart des récits de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Après une nuit fort écourtée, les routiers sont venus portant leur « potale », à jeun — en marche silencieuse ou disant leur chapelet — assister à la grand'messe où ils communièrent en foule.

A ces manifestations de piété pour longues qu'elles étaient, les routiers se sont donnés avec cœur. Tant il est vrai que le renouvellement des formes de la piété n'est pas sans importance.

Le soir, les 4.000 routiers ont chanté Complies en français. Le lendemain matin, avec un ensemble parfait, ils ont dialogué la messe avec son Excellence Monseigneur Charue, évêque de Namur.

D'un même cœur joyeux ils ont vécu deux journées de ce camp auprès de 1000 jeunes filles dans un esprit de cordialité et de réserve.

D'un même cœur joyeux ils ont participé aux jeux sportifs et aux jeux populaires.

Ils s'essayaient à retrouver le vieil esprit chrétien de nos pèlerinages qui ne dissociaient jamais les joies de l'âme des fêtes où « s'esbaudissent » les corps et où l'on aime se retrouver ensemble.

Sans le savoir, ils intégraient le monde entier dans leur démarche de Pentecôte, ils retrouvaient « le sens divin du monde et de la vie concrète, du métier et de la terre, de la santé et de la souffrance, du labeur et du rythme, de la maison et du voyage, du corps et de la route, des larmes et de l'amour ([29]) ». Peu importe qu'ils soient capables ou non d'exprimer cela en formules sonores. L'essentiel est qu'ils le vivent et deviennent par là plus hommes et plus chrétiens.

Jean Hainaut, S. I.
Aumônier de la Route.

CONCLUSIONS

L'examen que nous venons de faire de quelques mouvements de jeunesse belges d'expression française, révèle une orientation commune. Ils sont en marche, et dans la même direction. Tous cher-

(29) P. Charles, S. J., *Nouvelle Revue Théologique*, t. 67, p. 279.

chent à réconcilier toute la religion avec toute la vie. La « Religion affaire privée » du XIX[e] siècle est décidément mise au rancart. Il s'agit maintenant de découvrir, pour chaque jeune homme ou jeune fille, sa *belle vocation humaine,* de la déployer, de l'épanouir, en y introduisant *le levain de la grâce,* de la prière, de l'intimité divine, du don total au Christ. Pas de naturalisme païen, mais pas de surnaturalisme en l'air. Un sain réalisme chrétien.

Nous ne voulons pas discuter le fondement humain de ces divers mouvements. Ils répondent à des aspirations profondes des jeunes auxquels ils s'adressent, certains le font peut-être d'une manière plus heureuse que d'autres, c'est possible ; il faut cependant tenir compte des conditions sociales, des tempéraments variés, des circonstances concrètes de tout genre avant de porter un jugement.

Mais le choix et l'adaptation de ce fondement humain dans les mouvements de jeunesse reste cependant d'une importance capitale. Les jeunes doivent sentir que la formation religieuse donnée par leur mouvement rencontre vraiment l'appel placé par Dieu au fond de leur nature. Aucun à priori ici ne peut suffire. Et c'est à retrouver la belle vocation humaine d'un jeune mêlé au monde, plongé dans tel milieu concret de vie, que l'éducateur chrétien doit s'attacher d'abord. Inutile de proposer comme essentiel des campagnes pascales, de la propagande et de l'apostolat public à une jeune fille que sa vocation et son tempérament féminins orientent naturellement vers son rôle futur de ménagère et de maman ; qu'elle aide plutôt ses compagnes à réaliser ensemble cette vraie vocation féminine. Inutile de proposer à un jeune ouvrier les plus belles formes d'épanouissement personnel, si c'est pour l'arracher à cette solidarité ouvrière qui est pour lui une nécessité et son premier apostolat ; et si l'on veut vraiment faire pénétrer la grâce dans l'âme des jeunes bourgeois, tentés d'individualisme et de mollesse, il faut les remettre d'abord, sur le plan humain, au contact de la vie dure, à l'école réaliste de la grande nature, il faut, comme le dit Thibon, soigner le pied avant d'y placer la greffe. Nous sommes frappés de voir combien tous les mouvements de jeunesse catholique se préoccupent d'adapter avec soin en eux l'aspect humain.

Mais retrouver la vocation humaine, concrète, des jeunes à qui l'on s'adresse ne suffit pas, le grand problème est de surnaturaliser tout cela. Aussi est-il intéressant d'observer comment petit à petit se recrée dans ce but une *présentation toute neuve et multiforme du dogme chrétien,* mettant à jour des richesses encore inexplorées.

Songeons à la pastorale jociste, à la découverte par le jéciste de son beau métier d'étudiant, à l'intégration dans la vie de cadet et cadette, dans la vie communautaire des Cœurs-Joyeux, de la syn-

thèse dogmatique réalisée par l'Apostolat de la Prière. Et si l'on reproche parfois au scoutisme et à ses membres d'être peu attirés par la doctrine chrétienne ou par l'Église, c'est à tort : pour avoir prise sur un scout qui a reçu dans toute sa vie un élan neuf, frémissant de jeunesse, d'amour de la nature, et d'esprit chevaleresque, si différent des autres adolescents, la religion doit s'adapter à cet élan nouveau, s'y intégrer. Il faut trouver pour le scoutisme une présentation religieuse correspondant à ces besoins nouveaux. La religion personnelle du scout devient ainsi une religion d'action de grâces pour le grand don du monde et de la nature, une religion optimiste comme celle de Larigaudie, où l'Incarnation est mise dans toute sa lumière, où l'attachement au Christ se présente comme une chevauchée héroïque, renouvelant l'épopée des Croisades, où le sacramentalisme catholique retrouve toute sa valeur d'évocation et de poésie, où les humbles choses matérielles deviennent expressives du surnaturel.

La vie intérieure, la vie morale et ascétique retrouve de même, de mieux en mieux, dans la variété des mouvements, toute une gamme d'applications nouvelles et adaptées, moulées sur les conditions de vie humaine différentes des jeunes, ce sont les « codes de vie », les « programmes de vie », les exigences multiples et bien concrètes.

Le milieu favorable pour les masses de jeunes, dont on découvre de plus en plus l'importance capitale, ne peut pas, lui non plus, être une chapelle fermée, une oasis mystique et éthérée de pure vie intérieure, facilement artificielle, il doit être ouvert à toutes les nécessités humaines, il doit être le milieu naturel de vie, lui-même racheté.

La formation de l'*apôtre laïc* se ressent aussi du grand courant réaliste et chrétien. L'apostolat du laïc se révèle d'autant plus nécessaire que la religion doit pénétrer partout. Tous les mouvements sentent qu'il n'y a pas dans l'Église de chrétiens d'élite qui ne soient en même temps des apôtres ardents et généreux dans leur milieu. L'apôtre moderne, que les mouvements d'Action catholique, surtout, forment pour demain, c'est la J.E.C., qui peut-être, avec la J.O.C., a mis le mieux en lumière l'esprit dont il doit être rempli : un esprit d'abnégation et de sympathie chrétienne pour toute la vie de son milieu. Lui aussi doit être vraiment humain par son désir de tout respecter, de faire confiance aux moindres restes de vie chrétienne qui dorment sous des gestes de solidarité humaine, d'entr'aide, et peut-être au fond des cœurs font jaillir encore une prière secrète. Il doit être assez détaché pour sympathiser avec toutes les tendances bonnes d'où qu'elles viennent, pour découvrir toutes les aspirations latentes et y répondre, pour donner à chaque instant, avec le concours indispensable d'un prêtre éclairé, à la présentation dogmatique son ultime achèvement, et à la détermination d'exigences de la vie morale et de la vie fervente sa dernière mise au point. Et voici la naissance d'une psychologie religieuse toute neuve pour le chrétien d'élite.

Et disons pour finir un mot de l'*aumônier*. Cette vérité chrétienne authentique et solide qui doit tout envahir, c'est de lui qu'elle jaillit comme d'une source intarissable ; c'est sa théologie du séminaire, ses études renouvelées chaque soir à son bureau de travail, qu'il doit lancer jour après jour dans le monde par l'intermédiaire de ses militants. Refuge et soutien des apôtres laïcs découragés, il est bien plus encore inspirateur et lanceur des apôtres décidés et forts. Œuvre créatrice, s'il en est, que de repenser ainsi, à chaque moment, et pour chaque situation concrète, nos grands dogmes traditionnels et notre morale si adaptée au monde d'aujourd'hui. Il est encore le dépositaire de la Vie divine, mais il ne lui suffit pas de conférer les sacrements, il lui faut préparer les âmes à les recevoir et en profiter. Lente et patiente maturation de la direction spirituelle d'un militant parfois trop fougueux et trop peu surnaturel ; réadaptation aussi, prudente et sage, en dépendance de la hiérarchie des formes liturgiques entourant les sacrements. Exemple, enfin, de consécration apostolique totale, de dévouement sans bornes, d'intimité avec le Christ et de sympathie pour tout l'humain, l'aumônier sera encore pour ses militants l'image de leur idéal. Quand une section, dans un mouvement de jeunesse, devient trop peu surnaturelle, c'est bien souvent, il faut le dire, parce que l'aumônier n'a pas eu le temps ou l'audace de remplir à fond son rôle d'inspirateur.

Une présentation dogmatique, riche, complète, mais incarnée, une méthode d'éducation hardiment surnaturelle mais aussi bien humaine, un milieu de vie à la fois bien humain et bien chrétien, des apôtres mêlés à la masse, au courant de tous les problèmes, des aumôniers ouverts aux valeurs humaines mais surtout grands inspirateurs de grâce, telles sont, en résumé, les principales tendances qui, nous semble-t-il, animent les mouvements et les œuvres de jeunesse catholiques d'aujourd'hui, et qui, véritable poussée de la grâce divine, doivent être de plus en plus attentivement respectées et suivies.

Rodolphe DE ROBIANO, S. I.

CONFLITS D'UNE EDUCATION CHRETIENNE

Tendances réductrices

Appels religieux — Esprit catholique

INTRODUCTION

Ce serait peu de chose que de s'être mis d'accord sur les moyens, sur les programmes et les méthodes, si on ne l'était pas sur la fin qui les inspire, sur l'esprit qui en assure l'application et l'efficacité. Au terme d'un recueil consacré aux méthodes de formation religieuse, il n'est donc pas inutile de rappeler brièvement les grandes lignes de la philosophie fondamentale qui peut inspirer un enseignement catholique et les déviations classiques qu'il se doit d'éviter.

Entre la profondeur du message de l'Eglise et les valeurs chères à l'esprit moderne, les oppositions ne sont jamais irréductibles. Mais ce message apparaît parfois, aux yeux du non-croyant, lié à des contre-valeurs dont il ne veut plus, et le croyant lui-même doit de temps en temps faire appel à toute sa bonne volonté, à toutes les réserves de foi que la grâce du Christ lui fournit, pour passer au-dessus de certaines « faiblesses humaines » ou de certaines mentalités, aux présupposés philosophiques peu conscients, qui constituent un réel gauchissement du surnaturel chrétien. Bien entendu, il n'y a pas là de quoi s'étonner : l'Eglise est divine et humaine, et c'est même son essence, tout entière dérivée du mystère de l'Incarnation. Mais il n'en reste pas moins vrai qu'à chaque génération les catholiques et leur clergé devront s'interroger (1) pour discerner quelles sont, à leur époque, les tendances auxquelles il importe le plus de ne pas céder, parce qu'elles dresseraient, entre eux et le monde ambiant, des barrières psychologiquement infranchissables, entraveraient l'adhésion d'esprits par ailleurs très loyaux et compromettraient, aux années de l'enseignement universitaire ou de la maturité, l'œuvre d'éducation chrétienne entreprise durant l'enfance et l'adolescence.

---

(1) On ne peut pas dire que ce courage de lucidité leur ait manqué au cours de ces dix dernières années. Rappelons simplement l'enquête de *La Vie Intellectuelle* (1934-1935) sur les *raisons actuelles de l'incroyance,* dont M. l'abbé E. Goossens a présenté les résultats dans *La Cité Chrétienne* (20 sept. 1935) en groupant notamment les reproches de « cléricalisme » (pp. 624-625), puis l'enquête de *La Vie Spirituelle* (février 1946), etc. Citons aussi : M.-J. Congar, *Chrétiens désunis,* Paris, Ed. du Cerf, 1937 ; H. Godin, *France, pays de mission,* Paris, Ed. Abeille, 1943 ; H. Perrin, *Journal d'un prêtre ouvrier en Allemagne,* Paris, Ed. du Seuil, 1945 et J. Levie, *Sous les yeux de l'incroyant,* Paris, Desclée De Brouwer, 2e éd., 1946.

Le problème, on le voit, est particulièrement délicat. Il s'agit, pour l'éducateur chrétien, de faire un effort pour réfléchir sur soi-même (et en partie *contre* soi-même), pour discerner dans quelle mesure nous succombons nous-mêmes à certaines tendances qui ne sont pas ce qu'il y a de meilleur en nous, à certaines déviations de la pensée moderne, en particulier le rationalisme, qui peuvent nous avoir atteints presque à notre insu... Si quelques mots employés, dans notre première partie surtout, paraissent un peu durs, on voudra bien nous pardonner : plongés nous-mêmes dans les courants de l'époque, nous ne sommes pas miraculeusement exempts de ces mêmes déviations et ne voulons jeter la pierre à personne. C'est toujours d'un aveu qu'il s'agit bien plus que d'une accusation. Mais on ne peut songer aux remèdes et aux conditions de la santé qu'après avoir fait quelques efforts pour devenir conscients de la nature du mal. Et « sous les yeux de l'incroyant » de bonne volonté, une faute avouée sera toujours, espérons-le, plus qu'à moitié pardonnée...

SOMMAIRE. Nous devrons, bien entendu, nous limiter au rappel de quelques tendances, celles qui se font jour plus directement dans l'enseignement et touchent de près à l'essence même de la vie religieuse et catholique.

S'il est possible d'établir que la plupart des déviations dont nous sommes menacés résultent d'une sorte de corruption, par voie de *rationalisme,* du caractère communautaire de l'esprit religieux, il suffirait pour retrouver *l'esprit catholique,* de retourner aux sources affectives qui alimentent *l'élan religieux,* non pour négliger les conditions sociales de son épanouissement, mais pour les vivifier et en assurer constamment l'esprit et l'efficacité salvatrice.

De là, le développement de cet article où l'on espère montrer :

1. comment certaines *déviations réductrices* sont consécutives à un *rationalisme* larvé qui menace à tout moment d'envahir l'Eglise, son enseignement et la conscience même des croyants ;

2. comment, pour les rectifier, il faut sans cesse revenir aux *valeurs affectives* qui conditionnent l'expérience *religieuse* ;

3. comment la grande tradition *catholique* comporte éminemment ces moyens de redressement. L'Eglise, par son enseignement, doit en assurer l'épanouissement collectif et la prise de conscience *communautaire.*

TENDANCES RÉDUCTRICES

« Les hommes se sont fabriqué un christianisme
« à leur mode, une nouvelle idole qui ne sauve pas,
« une nouvelle religion sans âme ou une âme sans
« religion, un masque de christianisme mort, de
« christianisme sans l'esprit du Christ ».
(Pie XII, *Message de Noël* 1941).

1. Réduire la liberté humaine à la faculté d'obéir.

Cette tendance est issue : 1. de *l'anxiété,* voire de l'angoisse, ressentie par certains hommes au moment d'user de leur essentielle richesse, la liberté. Tous prétendent aimer la liberté ; mais si l'on gratte un peu sous les mots, on s'aperçoit vite qu'il ne s'agit que de secouer des contraintes, d'aller et venir selon le caprice du moment. Bien rares sont ceux qui accèdent à la faculté de s'engager en profondeur, selon la totalité de leur être, de s'engager d'une façon qui compromette réellement leur personnalité et les rende définitivement responsables, vulnérables à autrui, liés à une œuvre ou à une personne qu'ils ont vraiment choisie par eux-mêmes et non parce qu'on les aurait dressés à l'aimer. En face de cette liberté-là, la plupart préfèrent encore la prison, les mille formes de prison qui les libèrent d'eux-mêmes.

2. de *la difficulté* très grande qu'on éprouve à s'adresser à la liberté d'autrui, à faire appel à autrui en tant que libre. Il y faut une délicatesse, un respect, une sympathie dont beaucoup d'hommes sont incapables ; car peu d'hommes reçoivent une éducation qui permette à leurs richesses affectives de se développer jusqu'à la plénitude de leur maturité.

Cette tendance est un des modes variés selon lesquels les hommes visent à se réfugier dans une existence diminuée et inauthentique, dans des manières de vivre et de penser qui *les débarrassent du souci de s'engager eux-mêmes,* de disposer d'eux-mêmes en toute responsabilité. Dans les sciences du comportement humain, le postulat du *déterminisme absolu* exprime, au fond, et consacre cette inclination de l'homme à se décharger de sa liberté sur les facteurs biologiques ou sociaux qui conditionnent son action. En philosophie et en morale, la même inclination conduit à se représenter *la finalité de l'esprit,* en dehors de toute subjectivité (2), comme une sorte de déterminisme supérieur : sans doute, le sujet humain serait libre de remplir ou de ne pas remplir sa finalité, mais celle-ci se présenterait uniquement

(2) Qui dit *subjectivité* ne dit pas *subjectivisme.* Voir à ce sujet les remarques du P. R. Troisfontaines dans *Existentialisme et pensée chrétienne* (*N.R.Th.,* mars 1946, pp. 150 et suiv.).

comme un ensemble de déterminations préétablies et d'obligations théoriques qu'il doit assumer et réaliser librement, un peu comme l'élève appliqué repasse, au crayon, en traits pleins le dessin que la page lui fournit en pointillé. Et c'est bien ainsi que certains non-croyants se représentent notre philosophie religieuse.

Les conséquences pratiques de cette attitude sont nombreuses ; elles créent un milieu où *la personne* humaine ne peut vivre qu'*en s'« aliénant »* dans un conformisme moral ou social, parfois confondu avec la vie religieuse. Le pire, comme nous l'avons dit, c'est que les hommes ne manquent pas pour *désirer* cette situation, qui les libère de bien des préoccupations.

Cette tendance existe dans l'éducation comme une tentation particulièrement forte, parce que

1. elle peut être considérée comme correcte (approximativement) quand il s'agit de *jeunes enfants*. Chez eux, en effet, la liberté peu épanouie encore se confond pratiquement avec l'accomplissement, puis l'acceptation, de consignes et d'impératifs.

2. elle offre beaucoup de *facilités* aux éducateurs. Il est toujours plus facile de dresser des enfants que d'éduquer des hommes, et aussi hélas ! de manier des adolescents et des hommes comme on traite des enfants.

Cette tendance, enfin, correspond, à tout âge d'ailleurs, à *une vérité partielle,* mais elle simplifie la réalité. La liberté est faculté d'obéir, mais elle n'est pas que cela. Une liberté, qui ne s'exercerait jamais que sous forme de soumission, ne peut échapper à l'infantilisme.

2. Réduire la vérité à la possession de déterminations toutes faites.

Cette tendance est issue

1. de l'expression nécessaire de la vérité en *concepts,* en déterminations abstraites découpées selon les contours des objets matériels (cfr Bergson).

2. de la nécessité de posséder *socialement* la vérité dans des formules communicables, des énoncés vérifiables et précis.

Cette tendance s'identifie pratiquement avec *le rationalisme,* déviation de la pensée réflexive qui consiste à ne tenir compte que des réalités susceptibles d'être exprimées en concepts clairs et distincts, à ne tenir compte que « des éléments de représentation » (J. Maréchal). Dans la sphère religieuse, elle aboutit au *dogmatisme* pur, à concevoir la foi comme une humiliation de l'intelligence, une adhésion à des énoncés dogmatiques, dépourvus de signification, fondés sur une crédibilité rationnelle mais extrinsèque.

Cette tendance, comme la première, s'affirme très puissamment dans l'enseignement, car elle vaut précisément pour la partie strictement *communicable* de la vérité, qui est l'objet premier et direct d'un enseignement. Prise à la lettre, elle rendrait impossible tout éveil

artistique, stériliserait toute aptitude inventive chez l'élève et supprimerait aussi toute vie authentiquement religieuse en la coupant de sa source et de son terme, Dieu, qui est par essence au delà des déterminations.

Cette tendance, enfin, *correspond en partie à la nature de l'intelligence humaine,* conceptuelle et rationnelle. L'esprit humain a besoin de concepts et de raisonnements ; mais s'il n'avait que cela il n'échapperait pas à une vision du monde essentiellement ennuyeuse, celle, précisément, qu'imaginent certains penseurs non-catholiques et qu'ils attribuent au « dogmatisme romain ».

3. Marcher vers le salut avec assurance en esprit de conquête.

Cette tendance n'est que *l'application* des deux précédentes *aux réalités spécifiquement surnaturelles.* Laissée à elle-même, elle conduirait à

— parler du c i e l comme de la possession d'un *bien* (mot abstrait à résonance égocentrique) auquel la simple exécution de quelques devoirs moraux donne *droit* (vocable juridique).

— faire de la f o i un privilège et de la c h a r i t é une supériorité, alors que ces dons de Dieu sont d'abord des appels à une plus grande responsabilité.

— p r i e r dans un esprit de suffisance ou selon des recettes, des pratiques matérielles qui garantissent plus ou moins la « réussite » (survivances superstitieuses).

— se croire r e l i g i e u x et ne connaître que des énoncés dogmatiques.

— se dire m o r a l et n'être que moraliste ou, pis encore, ritualiste.

— se juger h o m m e d ' E g l i s e et n'être que canoniste (3).

— se prétendre l i t u r g i s t e et n'être que rubriciste.

Tous ces traits ont déjà servi à Molière pour écrire son Tartuffe, mais quel catholique pourrait se flatter d'en être totalement exempt (4) ?

---

(3) « Dans l'encyclique sur le Corps mystique du Christ, nous avons exposé comment l'Eglise dite *juridique* est bien d'origine divine, mais n'est pas toute l'Eglise, comment elle représente en quelque sorte le corps qui doit être vivifié par l'esprit, c'est-à-dire par le Saint-Esprit et sa grâce » P i e XII (*A.A.S.*, t. XXXVI, 1944, n. 288).

(4) Pour montrer à quel point une certaine assurance trop tranquille rebute ceux qui ne participent pas à la vie catholique (« cette insolente assurance qui s'appuie sur le dogme bien plus que sur la foi » — C r o n i n), on nous permettra de citer cet extrait d'une lettre d'un non-croyant à son ami sur le point d'être ordonné prêtre : « La nouvelle de votre ordination ne peut me laisser indifférent. J'y attache, à travers l'idée que vous vous en faites, la même importance que vous... Mais continuerez-vous après cela de rester sincère, merveilleusement sincère et épris de tout ? Pourrez-vous ne pas succomber à cette rigidité, cette certitude figée et un peu fausse qui vous tiendra immobile pour le restant de la vie, à laquelle vous croirez d'autant plus volontiers que tant de gens vous respecteront dans vos nouvelles fonctions ?... Oh, si vous pouviez douter encore un peu ! Un peu, pour ne pas cesser de vous perfectionner, pas trop, pour ne pas vivre dans le mensonge ».

4. Organiser le monde selon une perspective unique et par tous les moyens.

Cette tendance est *une simplification appauvrissante* de la mission confiée aux hommes par le Christ d'introduire dans toute la création Sa grâce et Son esprit. Elle identifie avec l'ordre surnaturel des préjugés ou des habitudes contingentes ; elle ne tient pas compte de la diversité des consciences, des civilisations, des situations, des époques ; elle sacrifie d'importantes valeurs humaines à certains résultats superficiels ou provisoires (statistiques « consolantes », conformité extérieure, etc.) ; elle saccage l'infinie variété du réel pour y introduire un rêve rationaliste d'*uniformité*, comme ces enfants gâtés et capricieux qui voudraient obtenir de leurs parents qu'on abatte le vieux chêne centenaire parce qu'il gêne le paysage ou leur jeu de cerf-volant. Elle a fourni aux non-croyants le thème du « despotisme religieux », celui de l'envahissement destructeur du clergé dans les valeurs temporelles pour les faire servir coûte que coûte à ses fins.

Cette tendance mènerait aussi à poursuivre une fin par n'importe quel moyen, même si ce moyen contredit provisoirement (dit-on) cette fin. Il convient de la distinguer du machiavélisme intégral, qui accepte les moyens malhonnêtes ou immoraux ; elle serait un machiavélisme larvé, qui ne se soucierait pas de la *relation* entre certains *moyens* (honnêtes) et la *fin*.

Si cette dernière attitude était abandonnée à elle-même, si elle s'installait à demeure en nous, elle conduirait à d'innombrables déviations pratiques ou affectives :

1. Aux missions, en voulant introduire la grâce dans les civilisations païennes, nous aboutirions à détruire l'originalité culturelle des peuples évangélisés, supprimant ainsi le fondement naturel de la grâce.

2. En politique, nous n'hésiterions pas à promouvoir le parti de la conscience loyale et du respect d'autrui par des manœuvres (légales !) ou en salissant l'adversaire.

3. Dans les « œuvres de charité », nous assurerions les bilans de fin d'année en réduisant les propres salariés de l'œuvre à la portion congrue et parfois à la misère.

4. Dans nos églises même, nous ne sentirions plus aucune gêne durant des sermons sur l'égalité de tous devant Dieu à un auditoire où les « chaises bourrées » rappellent ironiquement l'inégalité, aucune gêne à exécuter sans préparation ni commentaire les cérémonies d'un culte où le plus grand nombre ne comprend rien et *ne peut* plus rien comprendre...

Dans l'éducation chrétienne, les applications de cette même tendance sont évidemment plus modestes, moins criantes. Elles existent pour-

tant. Nous y cédons, croyons-nous, chaque fois que nous nous efforçons d'éveiller la liberté uniquement par la contrainte, l'amour par la menace, la sympathie par les compétitions et le goût des tâches humaines après des allusions à « cette vallée de larmes », etc. Qui de nous n'a pas cédé à certains jours à ces tentations de facilité : viser à former des personnalités fortes, mais n'encourager en fait que les « bons élèves » ; parler de soulager un élève surchargé, mais lui apprendre le « dévouement » en lui faisant calculer nos résultats de fin de trimestre, orner la classe ou diriger notre troupe scoute ?...

5. Séparer le bien et le mal, mettre le péché et l'erreur en dehors de l'Eglise et diriger contre « ceux du dehors » toutes les forces agressives.

Cette tendance consiste, en somme, à *anticiper le Jugement Dernier* ; elle veut faire de l'Eglise sur terre la Société des seuls Elus. Ce fut le rêve des Jansénistes. Et l'histoire des étroitesses religieuses reproduit toujours un peu celle de Port-Royal : piété, puritanisme, orgueil et chute. Outre l'hypocrisie qu'elle comporte, cette tendance suscite une attitude d'isolement pour se mieux conserver « pur », un réflexe de peur et de repli, une mentalité de ghetto. Ce réflexe et cette mentalité rendent alors pratiquement nécessaire tout *un petit monde isolé et suffisant* : une science catholique, un cinéma catholique, un parti catholique, un humanisme catholique et même (si possible) des modes catholiques ! Toutes ces choses peuvent être excellentes d'ailleurs, mais non si elles sont organisées dans un esprit d'isolement, de repli et de suffisance.

A cet égard, il est peut-être bon de nous rendre compte que le *laïcisme,* si justement condamné par les Souverains Pontifes, constitue une prétention parallèle et antithétique vis-à-vis d'une certaine prétention de « cléricalisme » (5). Le laïciste relègue le curé à la sa-

(5) Voir, dans ce sens, E. Gilson, *Pour un ordre catholique,* Paris, Desclée De Brouwer, 1934, pp. 161 et suiv.

Certains contesteront, peut-être, l'opportunité du mot et du rapprochement. Mais il est utile de s'apercevoir que le mot a évolué terriblement vite durant ces quarante dernières années et que, depuis l'apostrophe célèbre de Gambetta (« Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » 1877), beaucoup d'eau a passé sous le pont.

C'est ainsi que, *aux environs de 1906,* les mots « clérical, cléricalisme » n'étaient guère proférés en mauvaise part que par les seuls athées et leur sens péjoratif encore hésitant. La première édition du Littré (Hachette, 1863) ne mentionne pas encore « cléricalisme », mais seulement « clérical » au sens non péjoratif : « Propre au clergé, favorable au clergé ». Mais dans le Supplément (1877), « cléricalisme » est présenté comme : « Néologisme, tendance à subordonner l'autorité temporelle à l'autorité ecclésiastique ». C'est le sens péjoratif, mais technique et restreint que donne encore aujourd'hui le *Petit Larousse.* Dans le *Nouveau Larousse Illustré* (Augé, 7 vols., sans date, en vente aux environs de 1906) on lisait : « Cléricalisme — Ensemble d'opinions favorables au clergé, à son action, à son influence » et « Clérical — Partisan du clergé (en mauvaise part) ». Le sens péjoratif n'était donc pas encore fixé.

Il ne faut guère descendre *au delà de 1926* pour voir apparaître, sous des

cristie ; mais trop facilement nous arriverions à transformer nos milieux religieux (voire nos chaires de vérité ou, du moins, nos collèges) en un monde clos (politique et cinéma compris) où pourrait s'exercer une sorte de césarisme et où nous serions assez satisfaits de pouvoir, faute de les convertir, nous passer des autres, de « ceux du dehors », qui seraient volontiers identifiés avec « les pécheurs »... Laïcisme et cléricalisme : ici et là, il s'agirait de deux suffisances rivales, qui n'ont rien à s'apporter, ne veulent rien se devoir et dont chacune prétend se passer de l'autre... Et pourtant l'histoire montre que s'isoler du monde ambiant, pour une communauté chrétienne, ce n'est pas seulement trahir sa mission, c'est se vouer à la sclérose et à la mort, comme ces plantes qu'on s'obstine à repiquer sur un espace trop étroit et dans une terre épuisée.

Cette tendance s'atténue de nos jours ; mais elle joue encore un rôle important dans l'éducation chrétienne où l'on apprend très tôt à l'enfant, et d'une manière trop absolue sans doute, à juger d'un homme selon ce critère définitif, voire unique : Est-il catholique ou non-catholique ? Et si par malheur il ne l'est pas, l'enfant, qui simplifie tout, a tôt fait d'apprendre qu'il existe deux classes d'hommes *sans commune mesure.*

CONCLUSION

Comme on peut déjà s'en apercevoir, les déviations qui précèdent ne correspondent pas seulement à des erreurs, mais à des demi-vérités. Et c'est bien plus grave. *Corruptio optimi pessima.* S'il n'y avait pas dans les reproches de « cléricalisme » une âme de vérité, ils n'auraient sans doute jamais existé.

Il est très vrai que l'homme doit obéir, qu'il ne crée pas sa vérité de toutes pièces, que la foi et l'espérance chrétiennes comportent une assurance et une fermeté ; il est urgent que l'esprit du Christ s'intro-

---

plumes... cléricales, avec le sens péjoratif *emprunté* aux adversaires, ces vocables écrits le plus souvent entre guillemets. Ainsi, Mgr Picard, Discours de 1928 devant le jeune barreau de Liége : « Le cléricalisme, selon la signification odieuse que lui ont donnée les adversaires du catholicisme, c'est un catholicisme prétentieux..., qui prétend à des avantages profanes, se sert trop brutalement des moyens temporels... » (*Cité chrétienne,* 20 sept. 1935, p. 264).

Aujourd'hui, l'évolution sémantique, pratiquement achevée, fait du cléricalisme un défaut reconnu et admis par tous, une déviation de la vie religieuse, assez complexe et un peu vague. Le sens non péjoratif tombe en désuétude et l'on se passe de guillemets. Ainsi, Maurice Fraigneux (*Revue Nouvelle,* 15 déc. 1945, p. 631) : « Dans la critique aussi il existe un cléricalisme et je veille expressément à n'y pas tomber ». Et Jean Clémence, S. J. (*Rythmes du monde,* 1946, n° 1, p. 78) : « Le cléricalisme, suffisance d'une religion en sa structure, prétention à être par identité et non sacramentairement la religion, est le principal ennemi intérieur dont le chrétien doit se garder ».

L'évolution a donc été dans un sens de plus en plus *péjoratif* et de plus en plus *élargi.* Le mot est devenu valable pour tout ce qui trouble indûment, au nom de la religion, les valeurs humaines légitimes.

duise partout et qu'on réduise le plus possible la part de l'erreur et du péché.

Mais ces vérités incontestables n'ont de sens que si elles sont traversées par *l'esprit religieux* et si l'Eglise, renonçant à la tentation facile d'un repli sur ses propres richesses, accepte la tâche divine d'introduire son ferment dans le monde pécheur et de laisser la grâce venir mystérieusement à bout du péché commun dont elle porte en elle-même les marques ineffaçables.

Replié sur lui-même, en son assurance figée et son agressivité diffuse, le monde qui résulterait des tendances réductrices auxquelles nous venons de faire allusion, serait *le monde de l'ennui,* un monde où l'on meurt d'ennui.

APPELS RELIGIEUX

> « J'abhorre l'hérésie, mais sa présence me fait connaître la présence de la foi véritable, car un zèle en suscite un autre... ».
>
> (Th. Delaporte, *Pamphlet 1924,* Cahiers du Rhône, oct. 1944).

1. La liberté comme source d'amour gratuit et de pure générosité.

A l'opposé de l'esprit clérical qui se complaît dans les consignes, les impératifs et les tâches humaines aux résultats tangibles, l'élan de l'homme religieux s'échappe toujours au delà des déterminations, dans la direction d'une Transcendance absolue, d'un Etre qui soit « le Tout-Autre » (R. Otto). On sait le parti que l'apologétique blondélienne a tiré de cet élan de « *la volonté voulante* ». Ce que l'on voit moins, parfois, c'est qu'une telle apologétique est sans prise réelle sur un homme dont la vie affective, à l'adolescence, n'a pas été épanouie dans cette direction, mais maintenue dans un certain conformisme et toujours dirigée vers des formes de réalisation immédiate et de soumission à la collectivité. Cet homme-là, quand sera venu pour lui le temps de critiquer ses maîtres, écoutera leurs arguments, mais, s'il est d'égale force intellectuelle, il y opposera d'autres arguments et discutera sans fin. Ce qui manque à cet homme, c'est l'élément affectif qui lui fasse réaliser le Transcendant comme une valeur, un terme appréciable pour ses tendances et ses besoins. Même s'il vit selon les règles d'une moralité stricte, il lui manque le *sens* religieux, la nostalgie d'un Amour absolu, le goût de « se mettre de façon absolue à la seconde place » (Ch. Morgan). D'ordinaire un tel homme va perdre très tôt le désir d'employer sa liberté sur le plan d'une générosité personnelle dont l'inspiration ne peut venir que de ce qu'il y a de meilleur en lui, de plus foncièrement lui-même que lui — intimior intimo meo.

D'un pareil usage de la liberté, l'éducateur ou le directeur de conscience ne peut guère déterminer les modalités, mais seulement favoriser l'éveil en procédant par tâtonnements, par appels à son être authentique et profond, par la respectueuse sollicitation d'un jaillissement profond et personnel, d'*un vouloir qui décide lui-même de son être et s'efforce de se livrer à la Présence qui intimement le sollicite.* « Il s'agit de ne pas déranger Quelqu'un en nous qui se propose et qui essaie de se mettre à notre place » (Claudel).

L'éducateur doit se rendre compte, pourtant, qu'il rencontre chez l'adolescent normal une certaine complicité qui rend possible l'œuvre délicate de l'éveil personnel à la grâce. Non seulement la grâce du baptême est à l'œuvre chez lui, comme en tout chrétien baptisé, mais les puissances affectives, particulièrement puissantes à l'adolescence, orientent d'emblée la mentalité juvénile vers un terme différent de ce qui l'entoure, différent de tout le créé. *Romantisme,* sans doute, dans la mesure où ce besoin resterait une vague rêverie et refuserait de s'incarner partiellement en des réalisations concrètes. N'empêche : *cette faculté d'aimer au delà du visible* est le principal allié de l'éducation religieuse. Le jeune homme qui ne la connaîtrait pas ou qui la refoulerait trop vite aurait toute chance de se voir privé de vie religieuse authentique. Et ce serait une grosse erreur, croyons-nous, de prétendre capter *la totalité* de cette puissance au profit de tâches limitées, excellentes d'ailleurs et nécessaires, fût-ce même au profit de l'Action catholique. Aux yeux de l'homme religieux, en effet, les devoirs remplis, les travaux et les œuvres ne sont jamais que l'expression *déficiente* d'un amour qui va bien au delà et ne se donne tout entier qu'à la personne aimée. A 15 ans l'adolescent normal est tout préparé pour comprendre que tel est le sens de sa liberté. Mais une ambiance « intéressée » autour de lui, l'habitude de tout exprimer en termes de nécessité et d'obligations sous peine de sanctions, peut très vite compromettre cette échappée sur la vie profonde de l'homme. Pourquoi donc ne pas lui présenter les grandes attitudes chrétiennes, et la foi elle-même, comme elles sont : *de purs appels du Christ à sa liberté ?...*

2. La vérité comme pressentiment d'une présence divine et abandon à la parole de Dieu.

Cette perspective dont la théologie protestante (de Schleiermacher à Barth) a récemment encore rappelé la valeur religieuse est, à première vue, le contrepied du rationalisme. Laissée à elle-même, elle irait à suspecter toute entreprise pour « justifier la foi », à nier les arguments extérieurs de crédibilité, à rejoindre certaines expressions outrancières (c r e d o q u i a a b s u r d u m) dont le Concile du Vatican a tranquillement fait le procès en affirmant la conformité de la foi avec les exigences de la raison et la possibilité de la fonder sur

des signes convaincants (Denzinger, 1790 et 1812). Nous n'examinerons pas ici dans quelle mesure la perspective protestante comporte, même psychologiquement, une simplification du réel, un agnosticisme apparenté à un rationalisme larvé (cfr, chez Barth, le refus décidé de toute philosophie de l'analogie). Sans nul doute, pareille théologie aboutit à une « tolérance » excessive ; et une philosophie dont la vérité, en dernier ressort, dériverait du choix, échapperait difficilement au relativisme...

Contentons-nous de remarquer pour l'instant que, du côté catholique, les plus récentes théories de la Foi accordent une place élargie à l'élément de confiance et d'abandon qui fonde toute connaissance véritablement religieuse, ainsi qu'à « une certaine perception immédiate de l'action divine dans l'âme et, au dehors, dans l'Église... (Bien entendu) la foi, *tout en ne reposant pas logiquement sur une considération rationnelle* des motifs de crédibilité, trouve néanmoins en ceux-ci un appui psychologiquement nécessaire dans des circonstances normales (6) ».

Cette orientation doit-elle demeurer pure théorie théologique et ne sortir aucun effet dans l'éducation religieuse ? Nous ne le pensons pas. Peut-être a-t-on parfois, dans notre enseignement, majoré indûment le rôle des « preuves » et « l'évidence » de la Révélation (7).

On s'étonne que tant d'adultes et d'universitaires perdent la foi, peu après avoir quitté l'école ou le collège. Mais n'avaient-ils pas souvent pris l'habitude d'aborder le message divin dans un esprit d'enquête et de conquête, avec des exigences rationnelles et dans une mentalité pseudo-scientifique ? Hélas, nous laissons trop souvent inemployées, quand il s'agit de la Foi, leurs facultés innées d'invocation, d'espérance de libre générosité. Et pourquoi ne pas leur dire, quand il s'agit des dogmes, que l'affirmation des formules n'est que peu de chose et que *pour posséder la vérité des dogmes il faut les vivre et les penser en agissant selon leur esprit ?...*

3. Le salut attendu « avec crainte et tremblement » et en esprit de radicale insuffisance.

L'homme moderne tend à devenir un technicien rationnel et un juriste impartial. L'homme religieux demeure un ascète, un affectif et un mystique. Il n'est pas toujours facile de réveiller le second dans le premier et la religion elle-même a parfois pris le masque de la

---

(6) Aubert, *Le problème de l'acte de foi,* p. 736, Louvain, Warny, 1945. C'est nous qui soulignons.

(7) Il faudrait méditer ici les remarques de J. Mouroux sur l'obscurité de la foi (R.Sc.R., 1939, t. 29, pp. 80-83) et surtout celles, si profondément psychologiques, du P. R. Thibaut dans *Le sens de l'Homme-Dieu,* Ch. III, Le silence de Dieu, p. 49, suiv., Paris, Desclée De Brouwer, 1942.

science et du droit. La crainte respectueuse du primitif devant le monde, l'attrait anxieux qui le saisit quand il s'adresse aux dieux, tout cela est bien loin, et nos enfants apprennent très tôt que les choses n'ont pas d'âme, qu'il n'y a personne derrière les phénomènes de la nature, que le Ciel lui-même se mérite par une bonne conduite (ce qui est rigoureusement vrai) et par quelques sacrifices bien localisés.

Pourtant, dans ce monde qu'il a prétendûment taillé à sa mesure en lui arrachant ses secrets, l'homme est de plus en plus mal à l'aise. *L'impression de délaissement et de déréliction,* d'être jeté brutalement dans un univers hostile, s'impose à lui plus que jamais. On a dit que ces thèmes, si importants dans la philosophie contemporaine, sont l'expression d'une humanité troublée par les guerres récentes ; ne sont-ils pas surtout la contre-partie de cette progressive rationalisation qui se poursuit sous nos yeux ? Le besoin inhibé d'avoir devant soi une bienveillance secourable, un Dieu-Providence ou un Dieu-Charité, existe toujours et hante le cœur de l'homme, mais, refoulé, il ne trouve plus à s'exprimer que dans un cri de désespoir, comme celui de l'enfant dont l'amour assiste impuissant à la mort de sa mère. L'espérance religieuse peut-elle s'élever sur cet appel découragé ? G. Marcel pense que oui. Le désespoir, dira-t-il, n'est que l'absence d'espoirs, mais « les espoirs » de l'homme correspondent à des buts précis, des projets limités. L'élan de l'espérance, justement, invite à attendre contre tout espoir, à en appeler au secours divin au moment même où disparaît toute raison humaine d'espérer. Le jour où croule notre dernière idole, le visage du Christ se profile sur le voile de Véronique.

Que nous le voulions ou non, la génération qui vient, celle de nos élèves, est profondément marquée, disent de bons observateurs, par un certain dégoût du monde, la méfiance des fausses sincérités, l'incapacité d'arriver à un amour authentique, par la conscience aiguë de la finitude de l'homme, de la précarité des idéologies et des cultures. Qu'ils aient lu Patrice (8) ou Eluard, Mauriac ou Bernanos, Unamuno ou Huxley, Camus ou Sartre, ou (ce qui vaut mieux peut-être) qu'ils n'aient jamais ouvert leurs livres, leurs grands thèmes sont dans l'air. Le monde a tremblé sous les pas de cette génération et la perspective d'un « destin-pour-la-mort » (Heidegger) tend à devenir pour elle la perspective simplement humaine de sa

(8) « Ils se tenaient la main pour être sûrs d'eux-mêmes,
Et dans une heure ou deux une aurore naîtrait,
Mais jamais sur un monde de tendresse humaine,
Sur la terre d'amour qu'ils avaient désirée... ».

Patrice de La Tour du Pin, *Les faussaires* (*Revue Nouvelle,* 15-XII-45).

destinée. On sait le parti qu'une théologie du Transcendant peut tirer de cette situation (9). Les Protestants ont abondé dans ce sens, mais Pascal s'y était déjà essayé. Au moment où tout le créé est perçu comme défaillant, *le rejet vers Dieu* n'est pas exclu et ce sursaut religieux est accompli alors dans *la vive conscience d'une profonde insuffisance et même d'une radicale culpabilité.*

Sans doute, laissée sans contrepoids, cette tendance dépasserait difficilement l'*angoisse* religieuse et le *désir* de la foi, si aucun renfort ne lui venait de la grâce intérieure ou de soutiens extérieurs.

Nous croyons pourtant qu'à l'intérieur même du catholicisme on a toujours fait, avec raison, une large place au sentiment d'insuffisance et d'indignité. Après tout, nous touchons ici au fondement naturel de la prière et de l'humilité et à l'improportion fondamentale qui demeure, en tout état de cause, entre notre salut et nos œuvres pour autant qu'elles sont de nous. Nous verrons mieux, dans la troisième partie, qu'il n'y a pas lieu d'abandonner cette attitude comme un monopole à la théologie protestante.

Pourquoi, dès lors, notre enseignement ne rappellerait-il pas, tout en gardant la mesure, qu'aucun homme, après tout, ne peut jamais se fier à lui-même pour savoir « s'il est digne d'amour ou de haine », que chacun doit attendre et recevoir de Dieu seul son avenir spirituel et que *les grâces reçues* sont *une vocation et une responsabilité* avant d'être un capital ou un privilège ?

4. *Le sens du sacrifice et méfiance à l'égard des techniques de possession du monde.*

Cette tendance n'est que l'application de la précédente à l'ordre des *moyens.*

S'il est vrai que le sursaut désespéré vers un Dieu situé au delà de l'histoire et des civilisations constitue l'essence même du sentiment religieux primitif, *les œuvres humaines vont se trouver dévalorisées,* aussi longtemps que la doctrine du *Dieu Incarné* n'a pas encore introduit dans cette tendance la contre-partie nécessaire. « L'homme de la terre » n'a donc pas entièrement tort quand il reproche à « l'homme religieux » (nous ne disons pas au catholique) d'être perdu dans une large mesure pour l'œuvre terrestre, d'être un homme « de l'au-delà ». Et ce n'est pas un simple hasard, sans doute, si les grands génies religieux de l'humanité (en dehors du catholicisme romain) ont repris continuellement le thème de la Doxa, de la Mâyâ, de la vanité du monde et de l'illusion des entreprises hu-

(9) Voir les œuvres de Jaspers, Chestov, Berdiaeff et Kierkegaard. Sur l'impuissance probable où vécut Kierkegaard de dépasser le *désir* de la Foi, voir A. De Waelhens, *La philosophie de M. Heidegger,* p. 337, Louvain, Ed. de l'Inst. Sup. de Phil., 1942.

maines. On sait où l'on peut aller dans cette voie : au quiétisme, à l'extinction du désir-illusion, à la destruction des puissances naturelles.

Mais le Bouddhisme, pour un catholique, ne fait-il pas un peu figure d'une morale de vieillard ? et l'adolescent, lui, n'est pas spontanément quiétiste. Avant d'ouvrir Montherlant, il sait fort bien qu'il sera toujours pour « la religion du Tibre ». Et la tentation de son âge, c'est bien plutôt le Stoïcisme : croire à la toute-puissance de l'effort, à la réalisation de ses rêves et au caractère absolu de sa conception du monde.

Il faut se donner beaucoup de mal, d'ordinaire, pour introduire dans la vie du garçon *le sens et la valeur du sacrifice*. Il admet bien l'effort pénible pour arriver à un résultat ou la privation qui forme le caractère ; mais il comprend peu le vrai sacrifice, le *pur* sacrifice, celui dont la valeur est dans l'amour qu'il exprime, l'invisible réalité à laquelle il s'unit. Il le faudrait pourtant si l'on veut, sur le plan moral, éveiller cet esprit de *désintéressement* et de *gratuité* que les humanités s'efforcent d'entretenir sur le plan intellectuel. Il le faut surtout si on veut le préparer à comprendre, *plus tard*, la plénitude du message du Christ, et à réaliser ce qu'est le dogme de la Résurrection en passant par *le mystère de la Croix*.

5. Le sentiment de culpabilité et de solidarité dans le mal.

Cette tendance est, comme la précédente, une application du sentiment d'insuffisance mais, cette fois, au *jugement moral*.

Le rôle immense que joue *le sentiment de culpabilité* dans la vie psychologique et dans la vie religieuse de l'homme n'a pas encore été mis en pleine lumière. Les psychologues de métier, dans une mentalité presque toujours matérialiste, se sont attardés sur ses déviations et les complexes qu'il engendre ; le clergé, intimidé, a parfois fait leur jeu en présentant la confession presque exclusivement comme un moyen pour l'homme de *se libérer* du sentiment de culpabilité. C'était risquer de détendre un ressort affectif important et fournir un trop facile apaisement au besoin de réhabilitation morale et d'amour sauveur inclus dans ce sentiment. En réalité, toute grande littérature religieuse fait une large place à la culpabilité et au repentir. De Toukaram à saint Paul, en passant par le livre de Job et les Psaumes, on s'aperçoit que l'affectivité de culpabilité est une des grandes puissances naturelles qui relient l'homme à Dieu. La grâce ne fait que l'orienter et l'élever.

Cette disposition au sentiment de culpabilité peut, comme les précédentes, envahir exagérément le champ de la conscience ; c'est la *nature* qu'on identifie alors avec le *mal* et la conscience de soi avec le péché. La ligne de force de la pensée protestante, de Luther à

Barth, semble bien résulter de cette hypertrophie d'une réalité affective.

Nos adolescents n'échappent pas à la conscience de la culpabilité. On sait combien est délicate l'éducation de ce sentiment à un âge où les amplifications affectives et les traumatismes psychologiques sont toujours à craindre. Mais le risque et l'abus ne peuvent condamner l'usage.

Nous croyons, en particulier, que tout en évitant les anxiétés et les scrupules on fera bien d'orienter la culpabilité latente vers des objets plus variés que la vie sexuelle sur laquelle, de nos jours et dans nos milieux, elle a tendance à se fixer de façon privilégiée. En ce domaine, le jeune homme moyen est très fortement sensibilisé à la moindre faute et il éprouve assez naturellement en lui, comme une gêne intérieure, le retentissement affectif d'un écart même léger. Mais s'il s'agit d'injustice, de médisance ou de mensonge, pourvu que ces fautes demeurent secrètes, sa conscience ressent beaucoup moins cette culpabilité intérieure qui, bien éduquée, jouerait un rôle des plus heureux en avertissant automatiquement l'individu, même en dehors de toute catégorie apprise, qu'il vient de se diminuer, de porter atteinte à ce qu'il y a de meilleur en lui. Sans doute y a-t-il là une force innée dont l'éducation devrait tirer meilleur profit.

Enfin ajoutons que le sentiment de culpabilité, outre *le besoin d'un pardon et d'un amour supérieurs* qu'il engendre, semble un des plus aptes à maintenir chez l'homme le sens de *sa solidarité* avec les autres hommes, *l'indulgence compréhensive et respectueuse* qui est un terrain tout préparé pour la Charité vraie. Un homme qui se relie à Dieu par le sentiment habituel de son indignité (et les mystiques ne font pas exception) ne sera jamais un « clérical » ; il ne réservera pas ses sévérités pour autrui puisqu'il sent qu'il partage avec lui, au même titre que la naissance, cette commune culpabilité qui les unit en Adam, les oriente vers le Christ-Sauveur et ne les quittera qu'au jour de la Résurrection.

CONCLUSION

Les puissances affectives qui alimentent l'élan religieux, dans son sens le plus large, se présentent sur toute la ligne comme l'antithèse et l'antidote des tendances réductrices.

Comme on l'a vu, l'homme religieux dans cette perspective est fortement marqué par *l'angoisse* ; c'est un homme qui marche vers la mort dans l'angoisse du salut et qui espère la foi plus qu'il n'en vit.

On aura remarqué aussi que ces orientations laissées à elles-mêmes, aboutissent à une religion très *individualiste* et très *désincarnée*, à concevoir la grâce divine comme une condition du salut individuel

et un appel à sortir d'une nature radicalement pécheresse. La solidarité elle-même se nouait dans le mal.

Cette double déviation a été de tout temps efficacement évitée dans l'*esprit catholique*. Celui-ci comporte essentiellement la tension stimulante d'un esprit *communautaire* et d'un esprit d'*incarnation*, car la grâce catholique est socialement possédée et insérée dans l'univers même qu'elle relève et guérit.

Il nous reste à voir quelques conséquences de cet esprit spécifiquement catholique dans l'œuvre de l'éducation.

L'ESPRIT CATHOLIQUE

Si les antithèses qui précèdent expriment des tendances authentiques fondées sur la nature de l'homme, une éducation catholique s'efforcera de les purifier les unes par les autres et de les maintenir, sous le contrôle de l'autorité qui prolonge le Christ, dans un équilibre dynamique. Celui-ci se présente à bien des égards, non comme une solution, *mais comme un* effort *et une* tension *stimulante dont la grâce seule peut assurer le succès et l'intégrité.*

1. Charité obéissante et charité inventive.

Ce que le Christ apporte de plus précieux à l'homme c'est la Charité : une élévation de sa faculté de vouloir et d'aimer.

Pas plus que les théologiens n'identifient simplement la charité avec l'obéissance surnaturelle, pas davantage la liberté humaine ne peut se définir adéquatement par l'aptitude à se soumettre. Parler ainsi, ce serait négliger le fait que la liberté est essentiellement finalisée vers l'*amour* et qu'elle s'exerce aussi dans une invention personnelle des *moyens* par lesquels son amour s'exprime et arrive à s'unir avec un autre amour dans une présence réciproque.

Comme l'a bien noté l'abbé J. Mouroux : « Il faut distinguer deux sortes d'actes de liberté : ceux qu'on nous permettra d'appeler les actes qui *prolongent*, et les actes qui *créent* ». Les premiers ne remettent pas en question l'orientation totale de la vie ; à l'intérieur d'un cadre constitué, ils se bornent, dirions-nous, à se conformer à des conduites prédéterminées et à reconnaître des valeurs objectivement constituées indépendamment d'eux. Ce sont essentiellement des actes d'obéissance, de reconnaissance. Mais il y a aussi « des actes qui remettent en question la fin elle-même, qui touchent aux racines de la liberté, au sens même de la vie, à l'être spirituel de la personne. De tels actes sont créateurs. Ils changent le visage d'un être et la valeur d'une personne... Ces actes sont l'expression la plus profonde de la personne comme telle, c'est-à-dire comme constructrice de soi [10] ». La grâce, faut-il ajouter, élève les seconds tout comme les premiers.

(10) J. Mouroux, *Sens chrétien de l'homme*, p. 143, Paris, Aubier, 1945. On trouve des distinctions du même genre dans Y. de Montcheuil. *Dieu et la vie morale* (*Construire*, VI[e] série) et *Le rôle du chrétien dans l'Eglise* (*Etudes*, n° 245, avril 1945).

Le catholique ne fait donc pas seulement acte de religion quand il accomplit ses « obligations religieuses ». Laïc soucieux du « minimum » requis ou religieux observant, selon les conseils évangéliques, ses vœux et sa règle même dans les détails, il se trouve encore devant un champ étendu laissé à son initiative personnelle, à son jaillissement inventif. Non seulement il a *sa manière* propre d'exécuter les observances (*omne individuum ineffabile*), mais il se trouve, quoi qu'il fasse, devant une immense région où sa liberté *invente* les conduites à tenir, suscite des médiations originales pour exprimer son amour et sa fidélité. Ainsi le fiancé qui, non content d'accéder graduellement au cœur de la femme qu'il aime par les voies ordinaires que lui tracent la politesse, les usages et les rites (riches pourtant de cette sagesse sociale que les siècles y ont mise), n'a de cesse qu'il n'invente des formes particulières où s'incarnera son amour de façon toujours neuve.

De même, il faut dire que, laïc ou clerc, l'homme n'est pas seulement religieux là où il est semblable aux autres et dans sa soumission, mais qu'il l'est encore (et davantage parfois) là où il en est différent par ce qu'il a d'unique et de neuf, là où sa liberté, aidée de la grâce, construit le visage définitif et particulier que prendra sa personnalité *in Spiritu*.

Car ce qu'il faut bien voir, ce que l'éducateur doit à tout prix éveiller chez l'adolescent, c'est que *l'Esprit du Christ doit devenir présent et agissant aussi bien dans les actes où sa liberté se construit légitimement elle-même que dans ceux où elle s'épanouit selon les valeurs objectives du surnaturel chrétien.* Faute de quoi l'action divine et l'action humaine seraient scindées en deux parts, qui ne se recouvriraient que dans le domaine, fort restreint pour beaucoup de laïcs, des observances religieuses ; faute de quoi aussi le travail personnel, l'application inventive de chaque homme n'aggrégerait pas, réellement et du dedans, des fruits nouveaux au Corps mystique du Christ ; faute de quoi, enfin, la grâce ne pourrait être conçue que comme une diminution de la liberté, présente seulement là où celle-ci est *passive*, alors qu'elle en est l'exaltation et l'achèvement (11).

Ce n'est donc pas seulement pour se conformer aux conclusions d'un Piaget (12), mais c'est aussi pour suivre ces lignes maîtresses

(11) Cfr les pages de *Morale et Corps mystique*, Paris, Desclée De Brouwer, Bruxelles, Edition Universelle, 1941, notamment pp. 90, 91 et suiv. où le P. E. Mersch a magistralement montré que la grâce, atteignant notre liberté en tant que liberté, la rend plus que jamais active et créatrice de soi.

Dans le même sens, rappelons deux ouvrages essentiels sur la philosophie chrétienne de l'éducation. D'abord l'opuscule de L. Laberthonnière, *Théorie de l'éducation* (Bloud, 1re éd., 1904) qui n'a pas vieilli et constitue un « classique » en la matière. Et surtout le très beau livre de M. Daniélou, *L'éducation selon l'esprit*, Paris, Plon, 1940, Liège, Soledi, s. d. (1944).

(12) Conclusions excessives d'ailleurs, comme on sait. Pour Piaget, la

de la théologie catholique, que l'éducateur catholique s'efforcera de trouver la dose d'obéissance et de liberté inventive qui convient à chaque étape du développement humain. Il y faut un jugement délicat et chrétien, éclairé par beaucoup de respect : respect des conditions générales, nécessaires à la croissance de la nature et de la grâce, respect des particularités qui donnent à chaque enfant sa physionomie particulière et sa vocation spéciale.

On pourrait se demander peut-être quel rapport existe entre les développements, un peu longs, qui viennent d'être faits à propos de la liberté, et les humbles procédés de la pédagogie quotidienne. Ce rapport est celui de l'esprit à la lettre, de l'inspiration à la technique. A tous les degrés, l'éducateur catholique s'inspire du but à atteindre. Même si le nombre semble restreint des enfants qui accéderont plus tard à une réelle liberté et développeront une véritable personnalité chrétienne, il importe néanmoins que, même aux étapes où la contrainte et le dressage s'imposent, ces enfants soient introduits dans une ambiance qui favorise les « valeurs » supérieures : liberté-amour. Cette ambiance existe là où le maître respecte *certains secrets,* apprécie *certaines vertus humaines* : sincérité, fidélité, fierté, amitié — même quand elles rendent son rôle plus difficile, là où il attache une réelle importance à *certains actes posés en dehors du cadre scolaire* et sait redresser, avec l'énergie qui convient, l'erreur ou la désobéissance tout en sachant reconnaître *la qualité de l'intention* qui les inspirait. Il prépare ainsi des individus vraiment libres, capables de sympathie et d'amour réel, et finalement capables de faire produire tous ses fruits au germe de Charité que le baptême a mis en eux. Ce maître-là reproduit, en petit, dans sa classe, les manières d'agir du Seigneur quand Il se pliait à certaines exigences de Thomas, refusait de condamner la femme adultère et *aimait* le jeune homme riche au moment même où il allait refuser une voie plus parfaite mais *libre.*

2. Dogmes comme vérités abstraites et comme présence du Christ.

Ce que nous venons de dire pour la liberté, nous ne le répéterons plus pour la vérité. Mais c'est le même problème, la même tension entre deux termes à concilier. La foi catholique est un *élan d'amour* (« *Fides movet per viam voluntatis* », saint Thomas) par delà les déterminations ; elle est aussi, et par identité, adhésion dogmatique : soumission à l'autorité divine et ecclésiastique et *connaissance religieuse par le moyen d'énoncés définis.*

On sait la controverse qui, en 1906, mit aux prises Ed. Leroy et les principaux théologiens français de l'époque. Il en résulte, à tout le moins, que la théologie catholique ne consacre dans l'adhésion dog-

---

loi de progression qui entraîne l'enfant est une loi de graduelle autonomie, entendue comme une indépendance pure et simple en dehors des liens *sociaux.*

matique ni le primat de l'action pure, ni celui de l'intelligence pure (13).

Il convient, dès lors, qu'une large place soit faite dans l'enseignement chrétien au *principe d'autorité* (*fides ex auditu*), non seulement parce que les enseignés sont des enfants, mais aussi parce qu'ils sont chrétiens ; il convient que le catéchisme et les dogmes soient étudiés comme un ensemble de *déterminations abstraites*, offertes à la mémoire avec les précisions techniques que l'histoire de l'Eglise y a apportées. Mais il faut aussi qu'on leur dise, qu'on leur montre que ces dogmes ont eux-mêmes une *valeur de vie* (14) et que l'ensemble dogmatique et sacramentel, présenté par l'Eglise, n'est qu'une explicitation unifiée (15) et une application détaillée de ce que fut le Christ des Evangiles et de ce qu'il est aujourd'hui en chaque chrétien.

Et ce n'est pas si difficile. Car, comme l'écrivait magnifiquement le P. Mersch : « Ceux qui écoutent ne sont pas la *tabula rasa,* ni le désert à faire fleurir : ils sont, mais en termes de vie, de croissance et de grâce, ce qu'il faut leur expliquer en termes de spéculations, d'explications progressives et de dogmes. Ce qu'ils sont ainsi de par le Christ va rendre témoignage à ce qu'on leur dit au nom du Christ... On peut y aller avec assurance, *quia parata sunt omnia* : tout est disposé pour l'enseignement qui va venir (16) ».

Le professeur de religion, spécialement, montrera donc avec soin comment les dogmes chrétiens *modifient réellement certains comportements* (17) vis-à-vis du monde et des hommes. Il ne craindra pas de dire à ces enfants, à ces adolescents qui l'écoutent, que la signification profonde de tout cet enseignement ne leur apparaîtra que *progressivement,* et parfois beaucoup plus tard, au hasard de leur vie d'adulte, selon la mesure de la grâce divine et de leur générosité. Il ne leur dissimulera jamais que les dogmes chrétiens ont seulement

---

(13) Ainsi d'ailleurs en philosophie : « Nous, Scolastiques, aurions-nous à choisir entre deux épistémologies : entre le primat dynamique du Bien et le primat formel du Vrai ?... » (J. Maréchal, *Phénoménologie pure ou philosophie de l'action,* dans *Philosophia perennis,* t. I, p. 396, Ratisbonne, 1930).

(14) Cfr les travaux précédemment cités (note 11) ainsi que les études si documentées du P. G. Delcuve dans la *N.R.Th.,* 1939, spécialement : *Enseignement moderne de la religion et Vie surnaturelle* (*N.R.Th.,* 1939, p. 281). Toute la collection des manuels « *Témoins du Christ* » est issue de cet esprit.

(15) Voir ici les deux volumes du P. Mersch, *Théologie du Corps mystique,* Paris, Desclée De Brouwer, Bruxelles, Edition Universelle, 1944.

(16) E. Mersch, *Le professeur de religion,* Compte rendu du III^e^ congrès international de l'enseignement catholique, p. 138, Bruxelles, Van Muysewinkel.

(17) Peu de théologiens, il faut l'avouer, ont frayé les voies dans ce sens. Citons au moins : G. Salet, *Le mystère de la charité divine* (*R.Sc.Rel.,* t. 28, 1938) ; E. Mersch, *Théologie du Corps mystique,* Bruxelles, Edition Universelle, 1944 ; A.-D. Sertillanges, *La vie catholique,* 2 séries, Paris, Gabalda, 1929-1937 et les 6 brochures de Lippert, *Credo,* Fribourg, Herder, 1917-1923 dont on attend toujours la traduction française.

commencé de livrer aux hommes les richesses insondables du Mystère du Christ, et que l'Eglise a *besoin* d'eux pour prendre pleinement conscience de leur vérité et l'incarner dans le monde.

3° « Agir comme si tout devait venir de Dieu et prier comme si tout devait venir de nous ».

La célèbre formule affirme à la fois que l'*action* chrétienne doit être pénétrée d'humilité et d'espérance, et que la *prière* chrétienne doit être un appel ardent et angoissé dans la vive conscience de notre insuffisance personnelle (18). Qui réalisera cette formule ne verra pas sa vie scindée en deux parts : la première réservée à la prière où il attend tout de Dieu, en bon quiétiste, et l'autre consacrée à l'action où il ne miserait que sur ses forces, en bon pélagien. Non. C'est dans la vie entière que l'esprit catholique réunit et compose *la certitude tranquille de l'espérance et l'invocation, parfois inquiète, de la prière* (19).

Aussi ne sera-ce pas d'abord une formule, même très exacte, que le jeune homme retiendra après quelques années, ni quelques nuances théoriques, ni même quelques images ; ce sera plutôt le modèle très proche qu'il a eu sous les yeux : *le témoignage vivant de ses maîtres et de ses éducateurs.* Les éléments en présence dans cette troisième tension (esprit d'insuffisance et assurance de foi, espoir du salut non « avec crainte et tremblement », mais en esprit de prière et d'espérance) sont trop difficiles à formuler avec exactitude. Ils ne sont pas communicables comme une formule de chimie ou une équation d'algèbre. Ou bien ils seront vécus par les maîtres et imprégneront la classe et le collège comme un esprit et une mentalité, ou bien ils cesseront d'être des facteurs agissants.

Nous voudrions donc un maître psychologue et expérimenté qui se méfie de sa psychologie et de son « expérience », un maître au courant des techniques modernes et qui ne soit pas trop sûr de sa technique, un maître pieux mais qui ne pense pas avoir tout fait quand il a communié pour ses élèves, un maître qui suscite une pratique fidèle des sacrements sans apprécier le niveau spirituel de sa classe sur les statistiques de communions, les visites au Saint-Sacrement ou l'argent récolté pour la Saint-Vincent de Paul.

---

(18) Nous citons le mot de S. Ignace dans l'énoncé qui semble le plus correct et le plus fidèle selon ses biographes (ex. G. Hevenessi, *Scintillae Ignatianae,* p. 8, Anvers, s. a., qui renvoie à Nolarci et à Ribadeneira). La formule est parfois inversée : « Prier comme si tout devait venir de Dieu et agir comme si tout devait venir de nous ». Elle confine alors à la banalité.

(19) Voir à ce sujet les beaux développements de M. le Chanoine J. Vieujean dans ses *Paradoxes de la vie chrétienne,* Bruxelles, Editions de la Cité chrétienne, 1941, notamment pp. 23 et suiv. : « l'inquiétude comme état normal de l'âme chrétienne ».

Est-ce une chimère d'espérer de tels maîtres ? Nullement. Nous en voyons dans l'enseignement supérieur, nous en avons connus au collège et nous savons que, dans les écoles des villages ardennais, tel instituteur inconnu, telle religieuse anonyme réalise fort bien, et sans le savoir, toutes les exigences du paradoxe chrétien.

4. Valeur de nos œuvres et sens de la croix.

La théologie catholique du mérite évolue, elle aussi, à l'intérieur d'un paradoxe et d'une antinomie. Mais l'orthodoxie en marque les jalons d'une façon très ferme, très traditionnelle et très psychologique, quand elle attribue à nos œuvres une *valeur* qui les qualifie pour l'éternité et, en même temps, sans se contredire, une fondamentale *indignité* (20).

« Si le chrétien vieillissant, si le saint lui-même, se retournant sur son passé... mesure l'exiguïté, et même — conscient de l'anarchie qui règne toujours en lui — l'indignité de ses œuvres, il doit nier le rapport des deux termes : « du phénomène de ma vie, à la possession de l'absolu, pas de proportion ». (Mais) sa négation porte exclusivement sur ces œuvres en tant qu'elles trouvent en lui son principe. Le mérite, quant à lui, n'est pas nié ; on dit simplement qu'on ne le voit pas, mais on le croit... (D'ailleurs) si le message évangélique parlait de notre déchéance radicale et irrémédiable, nous aurions à nous mettre en garde, car ce langage ne serait qu'humain, trop humain ; mais de l'entendre nous demander quelque espoir en nous-mêmes, c'est cela qui nous rassure et nous fait penser qu'il vient de Dieu ».

En regard de la théologie protestante, l'essence du message catholique serait, à notre avis, dans *la réhabilitation de nos œuvres*. Même en tant que celles-ci proviennent de nous, elles ne vont pas en sens inverse du ciel (21).

Aussi l'adolescent catholique doit-il être réconcilié (car il en a besoin, quoi qu'on pense, à son âge) avec les réalités quotidiennes parfois médiocres : la classe, la famille, la politique, le métier. Un bon maître ne se permet jamais une parole qui dévalorise les jeux et les sports, le corps ou l'imagination, la technique ou les institutions sociales. Il s'efforce de dégager les *significations chrétiennes* dont les choses sont grosses et respecte infiniment le *temps*, le pauvre temps humain où œuvre la patience divine, le temps où se prépare l'avenir de la grâce et des promesses divines. Il exigera aussi, de lui-même et des autres, *une purification graduelle des moyens employés* pour

(20) « Indignité privative absolue, indignité positive partielle », précise le P. Malevez, dans *Histoire et réalités dernières* (*Ephemer. theol. Lovanienses*, 1941, pp. 237-267 et 1942, pp. 47-90). Le texte que nous citons ensuite est à la page 89.

(21) *Ibid.*, p. 88.

les mettre en concordance de plus en plus parfaite avec la *fin* de charité qu'il poursuit.

Encore fera-t-il voir, ou plutôt croire, que ce message de confiance et d'insertion, de valorisation surnaturelle de nos tâches humaines, ne s'illumine que du haut d'une Croix, présage et étape d'une Résurrection ; c'est dans le sacrifice qu'il s'élabore et dans la mort joyeusement acceptée qu'il se consomme (22), dans notre mort unie à celle du Christ.

Comme nous l'avons dit, un adolescent ne peut pas admettre d'emblée le mystère de *la mort du Christ.* Toutes les puissances affectives de son être se soulèvent quand il voit le Christ refuser l'usage du glaive, le Tout-Puissant marcher librement à la mort. Et nous savons que, sur vingt-cinq rhétoriciens d'un collège catholique, quatre seulement estimaient que la Croix était l'épisode où le Christ leur apparaissait comme le plus digne d'être aimé. Est-ce une raison pour ne pas mettre en eux le germe d'une attitude dont ils ne comprendront que plus tard la portée et pour leur dissimuler que, sur la Croix, Dieu a condamné la prétention de nos valeurs humaines (moralité et observances religieuses comprises) à être des valeurs dernières...

« Heureux l'enfant qui peut emporter au sortir de l'école, avec son rêve d'amour, cette résistance secrète à ce sacrifice inouï et, cependant, l'idée que la perfection se trouve là (23) ».

5. Puissance du péché et joie du pardon.

Le Christ a vaincu le péché, mais le péché est encore au monde. L'homme absout est pardonné, mais la trace du péché demeure profonde en lui : il n'en a pas fini avec cette progressive ségrégation de ce qui, en lui, est la part du bien et la part du mal, avec cette douloureuse purification qui ne s'achève qu'au delà de la mort.

Entre ces antinomies se développe la joie chrétienne, qui est celle d'un pardon toujours donné dans le Christ-Sauveur et que nous ne cessons jamais de faire nôtre, laborieusement, avant l'heure de la Grande Rencontre.

Joie de l'Eglise qui ne relègue pas le mal en dehors d'elle. Joie du chrétien qui peut dès à présent aimer tous les hommes, tels qu'ils sont, car ils sont tous sauvés en Jésus-Christ selon une mesure qu'il ne nous est jamais donné d'apprécier. L'ivraie et le bon grain.

C'est pourquoi la vertu la plus haute de l'éducateur demeure finalement l'amour respectueux. Non pas, comme on le dit parfois, l'amour

(22) Cfr E. Mersch, *Théologie du Corps mystique,* pp. 315-320.

(23) E. De Greeff, *Nos enfants et nous,* p. 164, Bruxelles, Editions de la Cité chrétienne, 1939.

des vertus et des qualités de ses éduqués. Mais *amour et respect de la totalité de ce qu'ils sont dans leur être concret.* A cet âge surtout il est bien difficile d'isoler qualités spirituelles et instincts, de discerner passion et vertu. Comme le missionnaire, le véritable éducateur doit aimer ses élèves non pas « à cause de ce qu'ils ont déjà..., ni à cause de ce qu'ils n'ont pas et qu'il peut leur donner. L'amour apostolique ne choisit pas entre ces deux façons d'aimer, mais il les *synthétise.* Clairvoyant et bienveillant, il aime les hommes pour ce qu'ils sont *et* pour ce qu'ils ne sont pas ([24]) ».

L'éducation, comme la grâce, est une action à la fois présente et eschatologique. Et c'est la seule qui puisse ouvrir les cœurs.

Heureux le maître qui s'entend dire par un élève : « Je regrette de vous avoir menti, car vous vouliez mon bien ».

Mais plus heureux le maître catholique qui peut entendre, des lèvres de ses meilleurs élèves, l'hommage plus magnifique, qu'un adulte réserve d'ordinaire au Christ : « Pourquoi vous mentirai-je ? Je sais tout de même que vous m'aimez tel que je suis ».

CONCLUSION

Au delà de *l'ennui,* au delà de *l'angoisse,* l'esprit catholique est un esprit *d'espérance* et de *joie.*

La tendance rationalisante mettait l'accent sur le *droit* (universel, abstrait, hors du temps).

Le besoin religieux mettait l'accent sur le *fait* (personnel et historiquement situé).

L'esprit catholique est possible *si,* quelque part, *le Fait a rejoint le Droit,* si, à un moment donné du temps, un fait particulier a exprimé une plénitude de perfection. Ce fait est le Christ historique participé par le Christ mystique et formant le Christ total qui est l'Eglise. Dans l'Eglise, l'esprit du Christ, la perfection de l'Homme-Dieu mort-et-ressuscité, est présent tout le long du temps humain, tout le long de l'histoire qu'il assume et divinise. C'est pourquoi l'éducation catholique réclame de se poursuivre dans un climat d'insertion dans le temps, de confiance en l'avenir, de respect de la nature et du prochain, tout autant que dans une atmosphère de sacrifice, de prière et d'obéissance : en un mot dans un esprit de Charité.

Remarquons enfin que les déviations que nous avons soulignées pour en montrer le danger sont soutenues chez le catholique par des tendances (instinct de défense, instinct grégaire, effroi devant l'usage de sa liberté) qui semblent plus primaires, plus tôt éveillées et plus faciles à émouvoir que les tendances qui soutiennent l'esprit

---

(24) P. Charles, *Dossiers de l'action missionnaire,* p. 203, Bruxelles, Edition Universelle, 1938.

religieux (sympathie, amour, culpabilité). C'est dire que les défauts mentionnés dans notre première partie ne seront jamais arrachés d'un seul coup, comme une dent de sagesse, ni dans l'Eglise, ni dans chaque chrétien. Si vive que soit la conscience qu'on en prendra, ils continueront d'être une tentation constante dans tout le cours du développement humain et religieux, exactement comme l'orgueil et le rêve d'autosuffisance de l'adolescent demeurent présents dans l'adulte. Après avoir fait un effort pour les déceler, on ne peut donc que se livrer à l'Esprit du Christ pour qu'Il réduise en nous leur emprise (25).

La mort du Christ permet à l'homme d'accéder peu à peu à l'usage plénier de sa liberté et elle introduit dans le monde un amour divin. Mais ce serait se tromper dangereusement que d'espérer un accroissement d'*amour* de Dieu et d'*amour* des hommes sans travailler à accroître, corrélativement, et à éduquer la *liberté* de l'homme.

Si nos méthodes et nos techniques n'aboutissent pas à rendre l'homme un peu plus *libre* et à susciter en lui ne fût-ce qu'un élan d'*amour,* elles ne valent pas une heure de peine.

André Godin, S. I.

---

(25) Voir le beau chapitre du Chan. J. Leclercq, *La lutte pour l'esprit du Christ dans l'Eglise,* dans *La vie du Christ dans son Eglise,* Juvisy, Ed. du Cerf, 1944.

Nous venons de lire, sous le titre *Prosélytisme et évangélisation* (*Rythmes du monde,* 1946, n° 2, pp. 58-68), de suggestives réflexions du R. P. Congar, O. P., sur les attitudes catholiques dont nous avons traité à propos de l'éducation et que le R. P. applique à l'esprit de conquête dans l'œuvre apostolique. C'est une joie pour nous de relever ici une similitude de préoccupations qui va parfois jusqu'à la similitude des mots et des citations.

CONCLUSION

Nous aurions pu étendre davantage le champ de nos explorations. Tel était d'ailleurs notre premier projet.

Nombreux sont les domaines où nous n'avons pas pénétré : domaines de la prédication, de la liturgie, des œuvres ou mouvements d'adultes, domaines aussi de la Presse, de la Radio, du théâtre, du cinéma etc.

Bien des problèmes n'ont pu être touchés. Le présent travail garde pourtant son utilité : prendre nettement conscience des progrès acquis, des méthodes reconnues — peut-être alors rajuster notre position — mais surtout nous demander quelle nouvelle étape nous attend et préciser des orientations à prendre.

Dans l'effort réalisé pour maintenir le contact avec l'âme profonde des individus et des « masses » et la pénétrer d'esprit chrétien, nous avons pu deviner plusieurs « paliers ». Ces paliers « situent » sur des plans différents les méthodes apostoliques qu'un même esprit chrétien veut animer.

Premier palier : Utilisation des moyens extérieurs de persuasion, destinés à amener enfants et fidèles à s'instruire de leur religion et à la pratiquer.

Puisque des attraits extérieurs et sensibles détournent enfants et adultes de l'assistance au catéchisme ou aux offices et les entraînent vers les sports, les cinémas, les dancings..., il faut, pensent certains, grâce à d'autres attraits, ramener au bercail les brebis volages. On a recours au « bon cinéma », aux projections lumineuses, aux tombolas, aux fêtes,... tous moyens excellents. Mais le problème reste entier : pourra-t-on du petit troupeau séduit par ces modestes astuces faire des chrétiens convaincus et du « levain dans la pâte » ?

Deuxième palier : Rénovation de la méthode d'enseignement.

Pour que la doctrine du Christ soit comprise et aimée, on a réalisé en vingt ans des progrès magnifiques. Nous n'oserions pas dire que partout l'enseignement soit à la page, mais il suffit d'utiliser les instruments mis à portée de main. Nous avons vu l'essentiel de l'effort réalisé. Cependant, en bon nombre de cas, l'écart est si notable entre cet excellent enseignement et le milieu de vie où sont plongés les enfants que ceux-ci sont écartelés entre deux influences opposées. Finalement, c'est le milieu de vie qui triomphe le plus souvent.

Troisième palier : Effort de formation religieuse par les œuvres.

Puisque le milieu de vie naturel est souvent défavorable, on crée, par les œuvres, un milieu de vie sain. La formation consiste à y réaliser en équipe une expérience authentique de vie chrétienne ; l'enseignement religieux vise alors à exprimer, de manière brève, frappante, vivante, ce qui a été expérimenté, joyeusement, dans le concret. On évite ainsi l'écueil précédent.

Malgré tout, ces expériences restent souvent encore faibles ; ce sont plutôt des débuts d'expérience, en milieu parfois artificiel. Pourront-elles contrebalancer le poids de préjugés, d'incompréhensions, d'oppositions que ces enfants et adolescents, aujourd'hui fervents, auront à soulever quand ils seront devenus adultes ?

Quatrième palier : Religion en pleine vie.

Non pas seulement créer un milieu favorable à la formation religieuse, mais accepter la réalité rude et hostile en ses aspects innombrables et déconcertants pour y découvrir les possibilités de rédemption. Expliciter la signification religieuse dont peuvent être enrichies toutes les formes de la vie : travaux, loisirs, vie souffrante ou tentée... N'est-ce pas là l'audacieuse entreprise de la J.O.C. p. ex. ? ou d'autres œuvres et mouvements ?

Un tel dessein, pour réussir, suppose que le message chrétien soit dégagé de ses traductions surannées, de ses surcharges parasites afin de pouvoir être exprimé en un langage vibrant d'émotion humaine et accordé aux rythmes de notre temps.

Nous pouvons le constater sans peine : au niveau de chacun de ces « paliers », un travail apostolique indispensable se réalise. Les diverses modalités dans l'effort d'éducation religieuse, telles qu'elles viennent d'être décrites, se complètent l'une l'autre. Il est opportun d'attirer la jeunesse à l'église ou au catéchisme mais encore faut-il, grâce à de bonnes méthodes, rendre efficace l'enseignement proposé. Il faut offrir à chacun l'occasion de s'entraîner à la vie chrétienne dans un milieu favorable, mais il est nécessaire de pénétrer le milieu même où vit la grande masse des hommes, de rencontrer leurs préoccupations, de répondre à leurs aspirations profondes et de leur révéler dans leur langage la bonne nouvelle de la Rédemption.

Cependant, pour que, à travers des vicissitudes diverses, l'enseignement religieux puisse être compris par des générations dissemblables, pour que, parmi des circonstances changeantes, la formation religieuse demeure efficace, ce n'est pas tant de choisir parmi des méthodes qu'il convient, ni de se confier à des recettes, mais de garder l'esprit ouvert : ouvert aux réalités humaines et au souffle de l'Esprit ; attentif aux inspirations personnelles mais docile aux indica-

Voilà pourquoi, plus encore que des techniciens consciencieux, notre temps réclame des hommes ayant à un haut degré le sens du réel, une dose suffisante d'imagination et d'audace, le respect de la discipline et, plus que tout, le sens du divin.

Le sens du réel pour voir les hommes et les choses tels qu'ils sont aujourd'hui et non tels que nous les désirons ou que nous les avons connus autrefois.

Une dose suffisante *d'imagination* et *d'audace* pour apporter aux problèmes nouveaux des solutions inédites. Pour être entre les mains de l'Esprit créateur, de l'Esprit de jeunesse et de vie, un instrument souple et non un poids inerte. Pour exprimer, de façon toujours nouvelle, l'inépuisable profondeur de l'Intelligence et de l'Amour. Pour secouer les nonchalances, les siennes et celles d'autrui, et briser les traditions qui se figent dans le mécanisme de routines aveugles.

Le respect de la discipline pour préférer les lents progrès d'ensemble aux succès éphémères d'escarmouches de francs-tireurs. Pour agir en membre du Corps mystique, à la place providentielle que l'on occupe, en cherchant à faire grandir le Christ total.

Le sens du divin, enfin, c'est-à-dire un vrai esprit surnaturel qui rende capable de juger les choses du point de vue de Dieu et d'aimer les hommes comme Il les aime. La plus grande erreur dans l'œuvre apostolique — on l'a signalé plus haut — serait de la conduire à la manière d'une entreprise terrestre. « Surnaturel » ne veut pas dire inhumain, bien au contraire, mais les efforts entrepris pour le progrès de la formation religieuse seraient vains si l'on ne donne sa confiance et sa foi aux paradoxes de l'Evangile.

Pierre RANWEZ, S. I.

TABLE DES MATIERES

PRÉFACE 481

ASPECTS PÉDAGOGIQUES ET DOCTRINAUX 483

I. *La synthèse doctrinale* 483
II. *La présentation* 487
1. Il faut présenter une synthèse de la religion enthousiasmante pour les hommes de notre temps 487
2. Il faut adapter cette présentation au rythme de la croissance durant l'enfance et l'adolescence 489
III. *L'entraînement à l'expérience* 492

LA FORMATION RELIGIEUSE PAR LA FAMILLE 496

I. *Constatations* 496
1. Les déficits dans la formation morale et religieuse 496
2. Les problèmes 499
3. Les réussites 500
II. *Réponses* 502
1. Des suppléances 503
2. Des solutions 503
3. Des soutiens 510

LE CATÉCHISME PAROISSIAL 513

I. *L'organisation du catéchisme paroissial* 513
II. *Les faits* 513
III. *Les problèmes du catéchisme paroissial* 515
IV. *Les réalisations* 517
V. *Manuels et livres* 521

LE RÔLE ET LA FORMATION DES CATÉCHISTES 522

I. *Définition* 522
II. *Nécessité* 522
III. *Services que l'on demande habituellement des catéchistes* 522
IV. *Qualités requises des catéchistes* 523
V. *Difficultés* 523
VI. *Les réalisations (formation et organisation)* 525
VII. *Quelques types de catéchistes* 530
Quelques livres et revues 531

La formation religieuse à l'école primaire 532
I. *Organisation générale. Législation sur l'enseignement religieux et statistiques* 532
II. *Problèmes et méthodes dans l'enseignement confessionnel* 533
1. Point de départ 533
2. Depuis 1922 jusque 1936 : orientations et essais 534
3. Depuis 1936 : Directives épiscopales et réalisations 537
III. *Problèmes dans l'enseignement communal* 544
1. Proportions des dispenses au cours de religion 544
2. Valeur du cours de religion 544
3. Difficultés 544
4. Les efforts nécessaires 545
Appendice. *Le problème de l'Histoire Sainte* 548

La formation religieuse dans l'enseignement moyen 549
I. *Les suggestions* 550
II. *Les réalisations* 552
A. Enseignement plus synthétique 555
B. Enseignement plus positif 556
C. Enseignement plus orienté vers la vie spirituelle et vers l'action 558
Note. *L'enseignement religieux à l'école normale* 562

La formation religieuse par les mouvements et les œuvres de jeunesse 563
Introduction 563
La J.O.C. 565
La J.E.C. 571
Le Patronage 578
Le mouvement « Cœurs Joyeux » 581
La Croisade Eucharistique 587
Le scoutisme catholique belge 594
Conclusions 600
Note sur l'Estu, 576, *sur les différents mouvements d'A. C.,* 577, *sur les Compagnons de Saint-François,* 578, *sur la Congrégation mariale,* 593.

Conflits d'une éducation chrétienne 604
Introduction 604
Tendances réductrices 606
Appels religieux 612
Esprit catholique 619

Conclusion 628

Les Gérants : ETABLISSEMENTS CASTERMAN, S. A.
Administrateur-délégué : LOUIS CASTERMAN, TOURNAI.